



LES INCAS,

OU

LA DESTRUCTION

DE L'EMPIRE

DU PÉROU.

TOME PREMIER.

LES INCAS,

OU

LA DESTRUCTION

DE L'EMPIRE

DU PÉROU.

Par M. MARMONTEL.

Historiographe de France, l'un des quarante de l'Académie Française.

TOME PREMIER.





A PARIS.

1810.



AU ROI
DE SUÈDE.

SIRE,

Cet hommage de la reconnaissance ne sera pas souillé par l'adulation. C'est à la Suède, heureuse de vous avoir remis le dépôt de sa liberté, à la Suède, où règne à présent la tranquillité, la concorde, la douce autorité des lois, à la place des factions et des troubles de l'anarchie ; cest à ce peuple, trop long-temps divisé par des intérêts étrangers, et tout-à-coup éclairé sur les siens, réuni, rendu à lui-même, enfin délivré des entraves qui retenaient captives sa force et sa vertu, c'est à lui, Sire, à vous louer.

J'espère bien consigner dans les fastes de vos Augustes Alliés cette grande et première époque du règne de Votre Majesté, cette révolution si évidemment nécessaire au bonheur de vos États, Sire, puisqu'elle s'est faite sans violence d'un côte, et sans résistance de l'autre. Mais ce témoignage que je rendrai au libérateur, au bienfaiteur

de la Suède, ne sera publié que lorsque je ne vivrai plus, et que la tombe, inaccessible à l'espérance et à la crainte, garantira ma sincérité.

Aujourd'hui, Sire, c'est de ma propre gloire que je m'occupe, en suppliant Votre Majesté de permettre que cet ouvrage paraisse au jour sous ses auspices, comme un monument des bontés dont elle daigne m'honorer.

Que dis-je! est-ce à moi, Sire, est-ce à ma vaine gloire que je dois penser dans ce moment? La moitié du globe opprimée, dévastée par le fanatisme, est le tableau que je présente aux yeux de Votre Majesté; je rouvre la plus grande plaie qu'ait jamais faite au genre humain le glaive des persécuteurs; je dénonce à la Religion le plus grand crime que le faux zèle ait jamais commis en son nom; puis-je ne pas m'oublier moi-même!

C'est l'humanité, Sire, outragée et foulée aux pieds par son plus cruel ennemi, que je mets aujourd'hui sous la protection d'un roi sensible et juste, ou plutôt de tous les bons rois, de tous les rois qui vous ressemblent. Les attentats du fanatisme ne sont pas de ceux qu'il suffit de déférer à la rigueur des lois: car les lois ne sont plus quand le fanatisme domine. Tous les autres crimes ont à redouter ou le châtiment ou l'opprobre; les siens portent un caractère qui en impose à

l'autorité, à la force, à l'opinion; un saint respect les garantit trop souvent de la peine, et toujours de la honte; leur atrocité même imprime une religieuse terreur; et si quelquefois ils sont punis, ils n'en sont que plus révérés. Le fanatisme se regarde comme l'Ange exterminateur. Chargé des vengeances du ciel, il ne reconnaît ni frein, ni loi, ni juge sur la terre. Au trône il oppose l'autel, aux rois il parle au nom d'un Dieu, aux cris de la nature et de l'humanité il répond par des anathêmes. Alors tout se tait devant lui; l'horreur qu'il inspire est muette. Tyran des âmes et des esprits, il y étouffe le sentiment et la lumière naturelle; il en chasse la honte, la pitié, le remords: plus d'opprobre, plus de supplice capable de l'intimider: tout est pour lui gloire et triomphe. Que lui opposer, même du haut du trône qu'il regarde du haut des cieux! Peuples et rois, tout se confond devant celui qui ne distingue parmi les hommes que ses esclaves et ses victimes. C'est sur-tout aux rois qu'il s'adresse, soit pour en faire ses ministres, soit pour en faire des exemples plus éclatans de ses fureurs: car il ne sont sacrés pour lui qu'autant qu'il est sacré pour eux. Aussi les a-t-on vus cent fois le servir en le détestant, et de peur d'attirer sa rage sur eux-mêmes, lui laisser dévorer sa proie, et lui livrer des millions d'hommes pour l'assouvir et l'apaiser. Quel ennemi,

Sire, pour les Souverains, pour les pères des nations, qu'un monstre qui, jusques dans leurs bras, déchire leurs enfans, sans qu'ils osent les lui arracher! C'est donc aux rois à se liguer d'un bout du monde à l'autre, pour l'étouffer dès sa naissance, ou plutôt avant sa naissance, avec la superstition qui en est le germe et l'aliment.

Vous êtes né, Sire, pour donner de grands exemples à vos pareils; mais peut-être ne serez-vous jamais plus utile et plus cher au monde, qu'en invitant les rois à soutenir, d'une protection éclatante, les écrivains qui prémunissent les générations futures contre les séductions et les fureurs du fanatisme, et qui jettent dans les esprits cette lumière vraiment céleste, ces grands principes d'humanité et de concorde universelle, ces maximes enfin d'indulgence et d'amour, dont la religion, ainsi que la nature, a fait l'abrégé de ses lois et l'essence de sa morale.

Je suis avec le plus profond respect,

SIRE,

DE VOTRE MAJESTÉ,

Le très-humble et très-obéissant serviteur,

MARMONTEL.

PREFACE.

Toutes les nations ont eu leurs brigands et leurs fanatiques, leurs temps de barbarie, leur accès de fureur. Les plus estimables sont celles qui s'en accusent. Les Espagnols ont eu cette fierte, digne de leur caractère.

Jamais l'histoire n'a rien trace de plus touchant, de plus terrible, que les malheurs du nouveau monde dans le livre de Las-Casas (1). Cet apôtre de l'Inde, ce vertueux prélat, ce témoin qu'a rendu célèbre sa sincérité courageuse, compare les Indiens à des agneaux, et les Espagnols à des tigres, à des loups dévorans, à des lions pressés d'une longue faim (2). Tout ce qu'il dit dans son livre, il l'avait dit aux rois, au conseil de Castille, au milieu d'une cour vendue à ces brigands qu'il accusait. Jamais on n'a blâmé son zèle : on l'a même honoré : preuve bien éclatante que les crimes qu'il dénonçait, n'étaient ni permis par le prince, ni avoués par la nation.

On sait que la volonté d'Isabelle, de Ferdinand, de Ximenès, de Charles-Quint, fut constamment de ménager les Indiens : c'est ce qu'attestent toutes les ordonnances, tous les règlemens faits pour eux (3),

(1) *La découverte des Indes Occidentales*, publié en Espagne en 1542, traduit en français, et imprimé à Paris en 1687.

(2) Christophe Colomb rendait aux Indiens le même témoignage. « Je jure, disait-il à Ferdinand, dans une de ses lettres, je jure à votre majesté qu'il n'y a pas au monde un peuple plus doux. »

(3) « Ce que je vous pardonne le moins, disait Isabelle

Quant à ces crimes dont l'Espagne s'est lavée, en les publiant elle-même et en les dévouant au blâme, on va voir que par-tout ailleurs les mêmes circonstances auraient trouvé des hommes capables des mêmes excès.

Les peuples de la zone tempérée, transplantés entre les tropiques, ne peuvent, sous un ciel brûlant, soutenir de rudes travaux. Il fallait donc ou renoncer à conquérir le nouveau monde, ou se borner à un commerce paisible avec les Indiens, ou les contraindre par la force de travailler à la fouille des mines et à la culture des champs.

Pour renoncer à la conquête, il eût fallu une sagesse que les peuples n'ont jamais eue, et que les rois ont rarement. Se borner à un libre échange de secours mutuels, eût été le plus juste : par de nouveaux besoins et de nouveaux plaisirs, l'Indien serait devenu plus laborieux, plus actif, et la douceur eût ob-

---

à Christophe Colomb, c'est d'avoir ôté, malgré mes défenses, la liberté à un grand nombre d'Indiens. »

Le réglement de Ximenès portait que les Indiens seraient séparés des Espagnols; qu'on les occuperait utilement, mais sans rigueur; qu'on en formerait plusieurs villages; qu'on assignerait à chaque famille un héritage qu'elle cultiverait à son profit, en payant un tribut équitablement imposé.

Dans une assemblée de théologiens et de jurisconsultes, qui se tint à Burgos, le roi catholique, Ferdinand, déclara que les habitans du nouveau monde étaient libres, et qu'on devait les traiter comme tels. « Votre majesté, dit Las-Casas, à Charles-Quint, ordonna encore la même chose l'an 1523. » Même décision en 1529, d'après une conférence et de longs débats dans le conseil.

tenu de lui ce que n'a pu la violence. Mais le fort, à l'égard du faible, dédaigne ces ménagemens: l'égalité les blesse; il domine, il commande, il veut recevoir sans donner. Chacun, en abordant aux Indes, était pressé de s'enrichir; et l'échange était un moyen trop lent pour leur impatience. L'équité naturelle avait beau leur crier : «Si vous ne pouvez pas vous-même tirer du sein d'une terre sauvage les productions, les métaux, les richesses qu'elle renferme, abandonnez-la; soyez pauvres et ne soyez pas inhumains.» Fainéans et avare, ils voulurent avoir, dans leur oisiveté superbe, des esclaves et des trésors. Les Portugais avaient déjà trouvé l'affreuse ressource des Nègres; les Espagnols ne l'avaient pas; les Indiens, naturellement faibles, accoutumés à vivre de peu, sans désirs, presque sans besoins, amollis dans l'oisiveté, regardaient comme intolérables les travaux qu'on leur imposait; leur patience se lassait et s'épuisait avec leur force : la fuite, leur seule défense, les dérobait à l'oppression; il fallut donc les asservir. Voilà tout naturellement les premiers pas de la tyrannie.

Il s'agit de voir à présent par quels degrés elle parvint à ces excès d'horreur qui ont fait frémir la nature; et pour remonter à la source, il faut se rappeler d'abord que l'ancien monde, encore plongé dans les ténèbres de l'ignorance et de la superstition, était si étonné de la découverte du nouveau, qu'il ne pouvait se persuader que celui-ci lui ressemblât. On dispu-

tait dans les écoles si les Indiens étaient des hommes ou des singes. Il y eut une bulle à Rome pour décider la question.

Il faut se rappeler aussi que les Castillans qui passèrent dans l'Inde avec Christophe Colomb, étaient la lie de la nation, le rebut de la populace (1). La misère, l'avidité, la dissolution, la débauche, un courage déterminé, sans frein comme sans pudeur, mêlé d'orgueil et de bassesse, formaient le caractère de cette soldatesque indigne de porter les drapeaux et le nom d'un peuple noble et généreux. A la tête de ces hommes perdus, marchaient des volontaires sans discipline et sans mœurs, qui ne connaissent d'honneur que celui de la bravoure, de droit que celui de l'épée, d'objet digne de leurs travaux que le pillage et le butin; et ce fut à ces hommes que l'amiral Colomb eut la malheureuse imprudence d'abandonner les peuples qui se livraient à lui.

Les habitans de l'île Haïti (2) avaient reçu les Castillans comme des dieux. Enchantés de les voir, empressés à leur plaire, ils venaient leur offrir leurs biens avec la plus naïve joie et un respect qui tenait du culte. Il dépendait des Castillans d'en être toujours adorés. Mais Colomb voulut aller lui-même porter à la cour d'Espagne la nouvelle de ses succès. Il partit (3),

(1) On y joignit les malfaiteurs.
(2) L'île Espagnole, ou Saint-Domingue.
(3) Il eut peur qu'un de ses lieutenans, appelé Pinçon,

et laissa dans l'île, au milieu des Indiens, une troupe de scélérats, qui leur prirent de force leurs filles et leurs femmes, en abusèrent à leurs yeux, et par toutes sortes d'indignités, leur ayant donné le courage du désespoir, se firent massacrer.

Colomb, à son retour, apprit leur mort: elle était juste; il aurait dû la pardonner, il la vengea par une perfidie. Il tendit un piége au cacique (1) qui avait délivré l'île de ces brigands, le fit embarquer pour l'Espagne. Toute l'île se souleva; mais une multitude d'hommes nus, sans discipline et sans armes, ne put tenir contre des hommes vaillans, aguerris, bien armés : le plus grand nombre des insulaires fut égorgé, le reste prit la fuite, ou subit le joug des vainqueurs. Ce fut là que Colomb apprit aux Espagnols à faire poursuivre et dévorer les Indiens par des chiens affamés, qu'on exerçait à cette chasse. (2).

---

qui s'était détaché de lui avec son navire, n'allât le premier en Espagne porter la nouvelle de la découverte, et s'en attribuer l'honneur.

(1) Le cacique s'appelait Caonabo. Le navire où il était embarqué, et cinq autres navires prêts à mettre à la voile, furent brisés et engloutis par une horrible tempête, avant d'être sortis du port.

(2) « Ils leur sautaient à la gorge avec d'horribles hurlemens, les étranglaient d'abord, et les mettaient en pièces après les avoir terrassés. » (Las-Casas). Croirait-on que les historiens ont pris plaisir à faire un magnifique éloge de l'un de ces chiens, appellé *Bezerillo*, « lequel, pour sa férocité et sa sagacité singulière à distinguer un Indien d'avec un Espagnol, avait la même portion qu'un soldat,

Les Indiens assujettis, gémirent quelque temps sous les dures lois que les vainqueurs leur imposèrent. Enfin excédés, rebutés, ils se sauvèrent sur les montagnes. Les Espagnols les poursuivirent, et en tuèrent un grand nombre ; mais ce massacre ne remédiait point à la nécessité pressante où l'on était réduit : plus de cultivateurs, et dès lors plus de subsistance. On distribua aux Espagnols des terres, que les Indiens furent chargés de cultiver pour eux. La contrainte fut effroyable ; Colomb voulut la modérer ; sa sévérité révolta une partie de sa troupe ; les coupables, selon l'usage, noircirent leur accusateur, et le perdirent à la cour.

Celui qui vint prendre la place de Colomb (1), et qui le renvoya en Espagne chargé de fers, pour avoir voulu mettre un frein à la licence, se garda bien de l'imiter : il vit que le plus sûr moyen de s'attacher des hommes ennemis de toute discipline, c'était de donner un champ libre au désordre et au brigandage, dont il partagerait le fruit. Ce fut là sa conduite.

De la corvée à la servitude le passage est

---

non-seulement en vivres, mais en or, en esclaves, etc. Les autres chiens n'avaient que la demi-paie, mais ils se nourrissaient de la chair des Indiens qu'ils égorgeaient, ou que l'on égorgeait pour eux. On a vu, dit Las-Casas, des Espagnols assez inhumains pour donner à manger de petits enfans à leurs chiens affamés. Ils prenaient ces enfans par les deux jambes, et les mettaient en quartiers. »

(1) François de Bovadilla.

facile : ce tyran le franchit. Les malheureux insulaires, dont on fit le dénombrement, furent divisés par classes, et distribués comme un bétail dans les possessions espagnoles, pour travailler aux mines et cultiver les champs. Réduits au plus dur esclavage, ils y succombaient tous, l'île allait être déserte. La cour, informée de la dureté impitoyable du gouverneur, le rappela; et par un événement qu'on regarde comme une vengeance du ciel, à peine fut-il embarqué, qu'il périt à la vue de l'île. Vingt-un navires, chargés de l'énorme quantité d'or qu'il avait fait tirer des mines, furent abîmés avec lui. Jamais l'Océan, dit l'histoire, n'avait englouti tant de richesses, j'ajouterai, ni un plus méchant homme.

Son successeur (1) fut plus adroit et ne fut pas moins inhumain. La liberté avait été rendue aux insulaires; et dès-lors le travail des mines et leur produit avaient cessé. Le nouveau tyran écrivit à Isabelle, calomnia les Indiens, leur fit un crime de s'enfuir à l'approche des Espagnols, et d'aimer mieux être vagabonds que de vivre avec des chrétiens, pour se faire enseigner leur loi; *comme s'ils eussent été obligés de deviner*, observe Las-Casas, *qu'il y avait une loi nouvelle.*

La reine donna dans le piége. Elle ne savait pas qu'en s'éloignant des Espagnols, les Indiens fuyaient de cruels oppresseurs; elle

(1) Nicolas Ovando.

ne savait pas que, pour aller chercher et servir ces maîtres barbares, il fallait que les Indiens quittassent leurs cabanes, leurs femmes, leurs enfans, laissassent leurs terres incultes et se rendissent au lieu marqué à travers des déserts immenses, exposés à périr de fatigue et de faim. Elle ordonna qu'on les obligerait à vivre en société et en commerce avec les Espagnols, et que chacun de leurs caciques serait tenu de fournir un certain nombre d'hommes pour les travaux qu'on leur imposerait.

Il n'en fallut pas davantage. C'est la méthode des tyrans subalternes, pour s'assurer l'impunité, de surprendre des ordres vagues, qui servent au besoin de sauve-garde au crime, comme l'ayant autorisé. Le gouverneur s'étant délivré, par la plus noire trahison, du seul peuple de l'île qui pouvait se défendre (1), tout le reste fut opprimé (2); et dans les mines de Cibao il en périt un si grand nombre, que l'île fut bientôt changée en solitude. Ce fut là comme le modèle de la conduite des Espagnols dans tous les pays du nouveau monde. De l'exemple on fit un usage, et de l'usage un droit de tout exterminer.

---

(1) Le peuple de Xaragua.

(2) « Ceux qu'Ovando avait mis à la tête des troupes, avec ordre d'ôter pour jamais aux Indiens le pouvoir de lui causer de l'inquiétude, les réduisirent à de si cruelles extrémités, que ces malheureux s'enfonçaient de rage leurs flèches dans le corps, les retiraient, les mordaient, et les mettaient en morceaux qu'ils jetaient contre les chrétiens, dont ils croyaient s'être bien vengés par cette insulte. » (Herrera).

Or, que dans ces contrées, comme par-tout ailleurs, le fort ait subjugué le faible ; que pour avoir de l'or on ait versé du sang ; que la paresse et la cupidité aient fait réduire en servitude des peuples enclins au repos, pour les forcer aux travaux les plus durs, ce sont des vérités stériles. On sait que l'amour des richesses et de l'oisiveté engendrent les brigands ; on sait que dans l'éloignement les lois sont sans appui, l'autorité sans force, la discipline sans vigueur ; que les rois qu'on trompe de près, on les trompe encore mieux de loin ; qu'il est aisé d'en obtenir, par le mensonge et la surprise, des ordres dont ils frémiraient, s'ils en prévoyaient les abus.

Mais ce qui n'est pas dans la nature des hommes même les plus pervers, c'est ce qu'on va lire. La plume m'est tombée de la main plus d'une fois en le transcrivant, mais je supplie le lecteur de se faire un moment la violence que je me suis faite. Il m'importe, avant d'exposer le dessein de mon ouvrage, que l'objet en soit bien connu. C'est Barthelemi de Las-Casas qui raconte ce qu'il a vu, et qui parle au conseil des Indes.

« Les Espagnols, montés sur de beaux chevaux, armés de lances et d'épées, n'avaient
» que du mépris pour des ennemis si mal
» équipés ; ils en faisaient impunément d'horribles boucheries ; ils ouvraient le ventre
» aux femmes enceintes, pour faire périr leur
» fruit avec elles ; ils faisaient entre eux des

» gageures, à qui fendrait un homme avec le
» plus d'adresse d'un seul coup d'épée, ou à
» qui lui enlèverait la tête de meilleure grâce
» de dessus les épaules; ils arrachaient les en-
» fans des bras de leur mère, et leur brisaient
» la tête en les lançant contre les rochers.....
» Pour faire mourir les principaux d'entre ces
» nations, ils élevaient un petit échafaud sou-
» tenu de fourches et de perches. Après les y
» avoir étendus, ils y allumaient un petit feu,
» pour faire mourir lentement ces malheureux,
» qui rendaient l'ame avec d'horribles hurle-
» mens, pleins de rage et de désespoir. Je vis
» un jour quatre ou cinq des plus illustres de
» ces insulaires qu'on brûlait de la sorte; mais
» comme les cris effroyables qu'ils jetaient
» dans les tourmens étaient incommodes à un
» capitaine Espagnol, et l'empêchaient de dor-
» mir, il commanda qu'on les étranglât promp-
» tement. Un officier dont je connais le nom,
» et dont on connaît les parens à Séville,
» leur mit un bâillon à la bouche, pour les
» empêcher de crier, et pour avoir le plaisir
» de les faire griller à son aise, jusqu'à ce qu'ils
» eussent rendu l'ame dans ce tourment. J'ai
» été témoin oculaire de toutes ces cruautés,
» et d'une infinité d'autres que je passe sous
» silence. »

Le volume d'où j'ai tiré cet amas d'abominations, n'est qu'un recueil de récits tout semblables; et quand on a lu ce qui s'est passé dans l'île Espagnole, on sait ce qui s'est pra-

tiqué dans toutes les îles du golfe, sur les côtes qui l'environnent, au Mexique et dans le Pérou.

Quelle fut la cause de tant d'horreurs dont la nature est épouvantée ? Le fanatisme : il en est seul capable; elles n'appartiennent qu'à lui.

Par le fanatisme, j'entends l'esprit d'intolérance et de persécution, l'esprit de haine et de vengeance, pour la cause d'un Dieu que l'on croit irrité, et dont on se fait les ministres. Cet esprit régnait en Espagne, et il avait passé en Amérique avec les premiers conquérans. Mais comme si on eût craint qu'il ne se ralentît, on fit un dogme de ses maximes, un précepte de ses fureurs. Ce qui d'abord n'était qu'une opinion, fut réduit en système. Un pape y mit le sceau de la puissance apostolique, dont l'étendue était alors sans bornes : il traça une ligne d'un pôle à l'autre, et de sa pleine autorité, il partagea le nouveau monde entre deux couronnes exclusivement (1). Il réservait au Portugal tout l'orient de la ligne tracée, donnait tout l'occident à l'Espagne, et autorisait ces rois à subjuguer, *avec l'aide de la divine clémence*, et à amener à la foi chrétienne les habitans de toutes les îles et terre ferme qui seraient de ce côté-là. La bulle (2) est

(1) On sait que François premier demandait à voir l'article du testament d'Adam qui avait exclu le roi de France du partage du nouveau monde.

(2) *Decretum et indultum Alexandri Sexti, super expeditione in barbaros novi orbis, quos Indos vocant.*

de l'année 1493, la première du pontificat d'Alexandre VI.

Or, on va voir quel fut le système élevé sur cette base, et que de tous les crimes des Borgia, cette bulle fut le plus grand.

Le droit de subjuguer les Indiens une fois établi, on envoya d'Espagne en Amérique une formule, pour les sommer de se rendre (1). Dans cette formule, approuvée, et vraisemblablement dictée par des docteurs en théologie, il était dit que Dieu avait donné le gouvernement et la souveraineté du monde à un homme appelé Pierre; qu'à lui seul avait été attribué le nom de *Pape*, qui signifie *grand* et *admirable*, parce qu'il est père et gardien de tous les hommes; que ceux qui vivaient en ce temps-là lui obéissaient et l'avaient reconnu pour le maître du monde; qu'au même titre, l'un de ses successeurs avait fait donation aux rois de Castille de ces îles et terre ferme de la mer océane; que tous les peuples auxquels cette donation avait été notifiée, s'étaient soumis au pouvoir de ces rois, et avaient embrassé le christianisme de bonne volonté, sans condition ni récompense. « Si » vous faites de même, ajoutait l'Espagnol » qui parlait dans cette formule, vous vous » en trouverez bien, comme presque tous les

(1) Le premier qui employa cette formule fut Alfonse Ojeda, en 1510. « Elle a servi, dit Herrera, dans toutes les autres occasions où les Castillans ont voulu s'ouvrir l'entrée de quelque pays.

» habitans des autres îles s'en sont bien trou-
» vés. . . . Mais au contraire, si vous ne le
» faites pas, ou si par malice vous apportez
» du retardement à le faire, je vous déclare
» et vous assure qu'*avec l'aide de Dieu*, je
» vous ferai la guerre à toute outrance; que je
» vous attaquerai de toutes parts et de toutes
» mes forces; que je vous assujettirai sous le
» joug de l'obéissance de l'église et du roi. Je
» prendrai vos femmes et vos enfans, je les
» rendrai esclaves, je les vendrai ou les em-
» ploierai, suivant la volonté du roi; j'enlè-
» verai vos biens et vous ferai tous les maux
» imaginables, comme à des sujets rebelles;
» et je proteste que les massacres et tous les
» maux qui en résulteront ne viendront que
» de votre faute, et non de celle du roi, ni
» de la mienne, ni des seigneurs qui sont
» venus avec moi. »

Ainsi fut réduit en système le droit d'asservir, d'opprimer, d'exterminer les Indiens; et toutes les fois que cette grande cause fut débattue devant les rois d'Espagne, le conseil vit en même temps des théologiens réclamer, au nom du ciel, les droits de la nature; et des théologiens opposer à ces droits l'intérêt de la foi, l'exemple des Hébreux, celui des Grecs et des Romains, l'autorité d'Aristote, lequel décidait, disait-on, que les Indiens étaient nés pour être esclaves des Castillans (1).

(1) Dans la fameuse conférence de Barthelemi Las-Casas avec l'évêque du Darien, Dom Juan de Quévédo, l'évêque

Or, dès qu'une question de cette importance dégénère en controverse, on sent quelle est, dans les conseils, l'incertitude et l'irrésolution sur le parti que l'on doit prendre, et combien le plus violent a d'avantage sur le plus modéré (1). La cause de la justice et de la vérité n'a pour elle que leurs amis, et c'est le petit nombre ; la cause des passions a pour elle tous les hommes qu'elle intéresse ou qu'elle

osa déclarer que les Indiens lui avaient tous paru nés pour la servitude.

Le docteur Sépulvéda, gagné par les grands de la cour qui avaient des possessions dans l'Inde, fit un livre où il soutenait que les guerres des Espagnols dans le nouveau monde étaient non-seulement permises, mais nécessaires pour y établir la foi, et que les Espagnols étaient fondés en droit pour subjuguer les Indiens.

Las-Casas, que l'on mit aux prises avec ce docteur forcené, répondait que les Indiens étaient capables de recevoir la foi, de prendre de bonnes habitudes et d'exercer les actes de toutes les vertus, mais qu'il fallait les y engager pas la persuasion et par de bons exemples ; et il proposait pour modèles les apôtres et les martyrs. Mais Sépulvéda lui opposa le *compelle intrare*, le deutéronome, où il est dit: « Quand vous vous présenterez pour attaquer une place, vous offrirez d'abord la paix aux habitans, et s'ils l'acceptent, et qu'ils vous livrent les portes de la ville, vous ne leur ferez aucun mal, et vous les recevrez au nombre de vos tributaires ; mais s'ils prennent les armes pour se défendre, vous les passerez tous au fil de l'épée, sans épargner les femmes ni les enfans. »

(1) On en vit un exemple lorsque les moines Jérominites furent chargés, en qualité de commissaires, de faire exécuter le règlement de Ximenès. Ce règlement portait que les départemens où l'on avait distribué les Indiens seraient abolis. Cet article, d'où dépendait le salut des Indiens, fut sans effet ; et la servitude subsista par la faiblesse et l'infidélité de ces indignes commissaires.

peut intéresser, d'autant plus ardens à saisir l'opinion favorable au désordre, qu'elle les sauve de la honte, leur assure l'impunité, et les délivre du remords.

C'est cette opinion, combinée avec l'orgueil et l'avarice, qui, dans l'ame des Castillans, ferma, pour ainsi dire, tout accès à l'humanité ; en sorte que les Indiens ne furent à leurs yeux qu'une espèce de bêtes brutes, condamnées par la nature à obéir et à souffrir ; qu'une race impie et rebelle, qui, par ses erreurs et ses crimes, méritait tous les maux dont on l'accablerait ; en un mot, que les ennemis d'un Dieu qui demandait vengeance, et auquel on se croyait sûr de plaire en les exterminant.

Je laisse à la cupidité, à la licence, à la débauche, toute la part qu'elles ont eue aux forfaits de cette conquête ; je n'en réserve au fanatisme que ce qui lui est propre, la cruauté froide et tranquille, l'atrocité qui se complaît dans l'excès des maux qu'elle invente, la rage aiguisée à plaisir (1). Est-il concevable en effet que la douceur, la patience, l'humilité des Indiens, l'accueil si tendre et si touchant

(1) Les cruautés que les sauvages du Canada exercent sur leurs captifs sont réciproques, et du moins leur furie est aiguisée par la vengeance. Mais que des hommes soient pires que des tigres envers des hommes plus doux que des agneaux, c'est ce que la nature n'a jamais produit sans le concours du fanatisme ; et il faut croire que les Espagnols qui passaient en Amérique, étaint une espèce de monstres unique dans l'univers, ou reconnaître une cause qui les avait dénaturés.

qu'ils avaient fait aux Espagnols, ne les eussent point désarmés, si le fanatisme ne fût venu les endurcir et les pousser au crime ? Et à quelle autre cause imputer leur furie ? Le brigandage, sans mélange de superstition, peut-il aller jusqu'à déchirer les entrailles aux femmes enceintes, jusqu'à égorger les vieillards et les enfans à la mamelle, jusqu'à se faire un jeu d'un massacre inutile, et une émulation diabolique de la rage des Phalaris ? La nature, dans ses erreurs, peut quelquefois produire un semblable monstre ; mais des troupes d'hommes atroces pour le plaisir de l'être, des colonies d'hommes tigres passent les bornes de la nature. Les forcenés ! en égorgeant, en faisant brûler tout un peuple, ils invoquaient Dieu et ses saints ! Ils élevaient treize gibets et y attachaient treize Indiens, en l'honneur, disaient-ils de Jesus-Christ et des douze apôtres ! Etait-ce impiété ou fanatisme ? Il n'y a point de milieu ; et l'on sait bien que les Espagnols, dans ce temps-là comme dans celui-ci, n'étaient rien moins que des impies. J'ai donc eu raison d'attribuer au fanatisme ce que toute la malice du cœur humain n'eût jamais fait sans lui ; et à qui se refuserait encore à l'évidence, je demanderais si les Espagnols, en guerre avec des catholiques, en auraient donné la chair à leurs chiens ? s'ils auraient tenu boucherie ouverte des membres de Jesus-Christ ?

Les partisans du fanatisme s'efforcent de le

confondre avec la religion : c'est là leur sophisme éternel. Les vrais amis de la religion la séparent du fanatisme, et tâchent de la délivrer de ce serpent caché et nourri dans son sein. Tel est le dessein qui m'anime.

Ceux qui pensent que la victoire est décidée sans retour en faveur de la vérité, que le fanatisme est aux abois, que les autels qu'il embrassait ne sont plus pour lui un asile, regarderont mon ouvrage comme tardif et superflu : fasse le Ciel qu'ils aient raison ! Je serais indigne de défendre une si belle cause, si j'étais jaloux du succès qu'elle aurait eu avant moi et sans moi. Je sais que l'esprit dominant de l'Europe n'a jamais été si modéré ; mais je répète ici ce que j'ai déjà dit, qu'*il faut prendre le temps où les eaux sont basses pour travailler aux digues.*

Le but de cet ouvrage est donc, et je l'annonce sans détour, de contribuer, si je le puis, à faire détester de plus en plus ce fanatisme destructeur ; d'empêcher, autant qu'il est en moi, qu'on ne le confonde jamais avec une religion compatissante et charitable, et d'inspirer pour elle autant de vénération et d'amour, que de haine et d'exécration pour son plus cruel ennemi.

J'ai mis sur la scène, d'après l'histoire, des fourbes et des fanatiques ; mais je leur ai opposé de vrais chrétiens. Barthelemi de Las-Casas est le modèle de ceux que je révère : c'est en lui que j'ai voulu peindre la foi, la

piété, le zèle pur et tendre, enfin l'esprit du christianisme dans toute sa simplicité. Fernand de Luques, Davila, Vincent de Valverde, Requelme, sont des exemples du fanatisme qui dénature l'homme et qui pervertit le chrétien : c'est en eux que j'ai mis ce zèle absurde, atroce, impitoyable, que la religion désavoue, et qui, s'il était pris pour elle, la ferait détester. Voilà, je crois, mon intention assez clairement exposée, pour convaincre de mauvaise foi ceux qui feraient semblant de s'y être mépris.

Quant à la forme de cet ouvrage, considéré comme une production littéraire, je ne sais, je l'avoue, comment le définir. Il y a trop de vérité pour un roman, et pas assez pour une histoire. Je n'ai certainement pas eu la prétention de faire un poème. Dans mon plan, l'action principale n'occupe que très-peu d'espace : tout s'y rapporte, mais de loin. C'est donc moins le tissu d'une fable, que le fil d'un simple récit, dont tout le fond est historique, et auquel j'ai entremêlé quelques fictions compatibles avec la vérité des faits.

Je n'écris point pour le petit nombre ; être utile à la multitude, est le but que je me propose. C'est mon excuse auprès de ceux qui me reprocheraient d'avoir trop insisté sur des vérités familières pour eux, mais qui ne le sont pas encore assez pour tout le monde. C'est aussi la raison qui m'a fait essayer de répandre quelqu'agrément dans mes

récits et dans mon style : car la première condition, pour être utile en écrivant, c'est d'être lu.

Je n'ai eu pour les témoignages ni du respect, ni du mépris. Rien de moins fidèle sans doute que les récits qu'on nous a faits de la conquête de l'Amérique. J'en ai pris ce qui m'a paru vraisemblable et intéressant.

Qu'on ne m'accuse pas d'avoir flatté les Indiens : le bien que j'en ai dit, leurs destructeurs l'ont dit eux-mêmes ; ils n'auraient pas voulu exagérer le crime de les avoir exterminés.

Les Indiens en général étaient faibles d'esprit et de corps (1), je l'avoue ; mais lorsque, pour les avilir, on leur refuse à tous jusqu'à ce courage distinct qui brave la douleur et méprise la mort, on est injuste assurément. Sans être lâche on peut trembler devant des hommes que l'on prend pour des dieux, et devant des armes que l'on prend pour la foudre. Ceux qui ont accusé les Indiens d'une timidité puérile, auraient dû faire attention

---

(1) « La nature vivante y est (dans le nouveau monde) beaucoup moins agissante, beaucoup moins variée, et nous pouvons dire beaucoup moins forte. » *Buffon, hist. natur.*

La différence n'est pourtant pas sensible quant à la structure du corps humain. « Tous les animaux d'Amérique, même ceux qui sont naturels au climat, sont beaucoup plus petits en général que ceux de l'ancien continent. La nature semble s'être servie, dans ce nouveau monde, d'une autre échelle de grandeur : l'homme est le seul qu'elle ait mesuré avec le même module. » (*Ibid.*)

que les Romains tremblèrent devant des éléphans.

Du reste, si j'avais voulu exagérer un peu la force ou le courage des Indiens, j'aurais bien pu me le permettre; mais, lorsqu'on pense à faire plaindre le faible opprimé par le fort, quel intérêt peut-on avoir de dissimuler sa faiblesse? J'ai dit quel est l'objet de mon ouvrage; et l'on sent bien que pour le remplir, je n'avais besoin que d'opposer des colombes à des vautours.

LES

LES INCAS.

CHAPITRE PREMIER.

État des choses dans le royaume des Incas. Fête du Soleil à l'équinoxe d'automne. Lever du Soleil le jour de sa fête. Hymne au Soleil.

L'EMPIRE du Mexique était détruit, celui du Pérou florissait encore ; mais en mourant, l'un de ses monarques l'avait partagé entre ses deux fils. Cusco avait son roi, Quito avait le sien. Le fier Huascar, roi de Cusco, avait été cruellement blessé d'un partage qui lui enlevait la plus belle de ses provinces, et ne voyait dans Ataliba qu'un usurpateur de ses droits. Cependant un reste de vénération pour la mémoire du roi son père réprimait son ressentiment ; et au sein d'une paix trompeuse et peu durable, tout l'empire allait célébrer la grande fête du Soleil (1).

Le jour marqué pour cette fête était celui où le dieu des Incas, le Soleil, en s'éloignant

(1) A l'équinoxe de septembre. On appelait cette fête *Citua Raïmi*. Voyez *Garcilasso, liv. 2, chap. 22.*

du nord, passait sur l'équateur et se reposait, disait-on, sur les colonnes de ses temples. La joie universelle annonce l'arrivée de ce beau jour; mais c'est sur-tout dans les murs de Quito, dans ses délicieux vallons, que cette sainte joie éclate. De tous les climats de la terre, aucun ne reçoit du Soleil une si favorable et si douce influence; aucun peuple aussi ne lui rend un hommage plus solennel.

Le roi, les Incas et le peuple, sur le vestibule du temple où son image est adorée, attendent son lever dans un religieux silence. Déjà l'étoile de Vénus, que les Indiens nomment l'*astre à la brillante chevelure* (1), et qu'ils révèrent comme le favori du Soleil, donne le signal du matin. A peine ses feux argentés étincellent sur l'horizon, un doux frémissement se fait entendre autour du Temple. Bientôt l'azur du ciel pâlit vers l'orient; des flots de pourpre et d'or peu-à-peu s'y répandent; la pourpre à son tour se dissipe, l'or seul, comme une mer brillante, inonde les plaines du ciel. L'œil attentif des Indiens observe ces gradations, et leur émotion s'accroît à chaque nuance nouvelle. On dirait que la naissance du jour est un prodige nouveau pour eux; et leur attente est aussi timide que si elle était incertaine.

Soudain la lumière à grands flots s'élance

(1) *Chasca*, chevelue.

de l'horizon vers les voûtes du firmament; l'astre qui la répand s'élève, et la cîme du Cayambur (1) est couronnée de ses rayons. C'est alors que le temple s'ouvre, et que l'image du Soleil, en lames d'or, placée au fond du sanctuaire, devient elle-même resplendissante à l'aspect du dieu qui la frappe de son immortelle clarté. Tout se prosterne, tout l'adore; et le pontife (2), au milieu des Incas et du chœur des vierges sacrées, entonne l'hymne solennelle, l'hymne auguste, qu'au même instant des millions de voix répètent, et qui, de montagne en montagne, retentit des sommets de Pambamarca jusque par-delà le Potose.

Chœur des Incas.

Ame de l'univers, toi, qui du haut des cieux, ne cesse de verser au sein de la nature, dans un océan de lumière, la chaleur, et la vie, et la fécondité; Soleil, reçois les vœux de tes enfans et d'un peuple heureux qui t'adore.

Le Pontife *seul.*

O roi, dont le trône sublime brille d'un éclat immortel, avec quelle imposante majesté tu domines dans le vaste empire des airs!

---

(1) Cayamburo ou Cayamburco, montagne au nord de Quito.

(2) Le sacerdoce résidait dans la famille des Incas. Le grand-prêtre du Soleil devait être oncle ou frère du roi. On l'appelait *Villuma* ou *Villacuma*, diseur d'oracles.

Quand tu parais dans ta splendeur, et que tu agites sur ta tête ton diadème étincelant, tu es l'orgueil du ciel et l'amour de la terre. Que sont-ils devenus ces feux qui parsemaient les voiles de la nuit ? Ont-ils pu soutenir un rayon de ta gloire ? Si tu ne t'éloignais, pour leur céder la place, ils resteraient ensevelis dans l'abyme de ta lumière, ils seraient dans le ciel comme s'ils n'étaient pas.

CHŒUR DES VIERGES.

O délices du monde ! heureuses les épouses qui forment ta céleste cour (1) ! que ton réveil est beau ! quelle magnificence dans l'appareil de ton lever ! quel charme répand ta présence ! Les compagnes de ton sommeil soulèvent les rideaux de pourpre du pavillon où tu reposes, et tes premiers regards dissipent l'immense obscurité des cieux. O ! quelle dut être la joie de la nature, lorsque tu l'éclairas pour la première fois ! Elle s'en souvient; et jamais elle ne te revoit sans ce tressaillement qu'éprouve

(1) Il nous reste une hymne péruvienne, adressée à une fille céleste, qui dans la mythologie du pays, faisait l'office des Hyades. On va voir dans cette hymne quel était le tour et le caractère de la poésie des Péruviens. « Belle » fille, ton malin frère vient de casser ta petite urne, où » étaient enfermés l'éclair, le tonnerre et la foudre, et » d'où ils se sont échappés. Pour toi, tu ne verses sur nous » que la neige et les douces pluies. C'est le soin que t'a » confié celui qui gouverne l'univers. »

une fille tendre au retour d'un père adoré, dont l'absence l'a fait languir.

LE PONTIFE *seul.*

Ame de l'univers ! sans toi le vaste océan n'était qu'une masse immobile et glacée, la terre qu'un stérile amas de sable et de limon, l'air qu'un espace ténébreux. Tu pénétras les élémens de ta chaleur vive et féconde ; l'air devint fluide et subtil, les ondes souples et mobiles, la terre fertile et vivante ; tout s'anima, tout s'embellit : ces élémens, qu'un froid repos tenait dans l'engourdissement, firent une heureuse alliance : le feu se glisse au sein de l'onde ; et l'onde divisée en vapeurs, s'exhale et se filtre dans l'air ; l'air dépose au sein de la terre les germes précieux de la fécondité ; la terre enfante et reproduit sans cesse les fruits de cet amour sans cesse renaissant que tes rayons ont allumé.

CHŒUR DES INCAS.

Ame de l'univers ! ô Soleil ! es-tu seul l'auteur de tous les biens que tu nous fais ? N'es-tu que le ministre d'une cause première, d'une intelligence au-dessus de toi ? Si tu n'obéis qu'à ta volonté, reçois nos vœux reconnaissans ; mais si tu accomplis la loi d'un être invisible et suprême (1), fais passer nos vœux

(1) Ce dieu inconnu s'appelait *Packa-Camac*, celui qui anime le monde. Les Incas avaient laissé subsister sou

jusqu'à lui : il doit se plaire à être adoré dans sa plus éclatante image.

LE PEUPLE.

Ame de l'univers, père de Manco, père de nos rois, ô Soleil ! protége ton peuple, et fais prospérer tes enfans !



CHAPITRE II,

Le même jour, fête de la Naissance. Ataliba, roi de Quito, reçoit les enfans nouveaux nés, sous la tutelle des lois.

Le premier des Incas, fondateur de Cusco, avait institué en l'honneur du Soleil, quatre fêtes qui répondaient aux quatre saisons de l'année (1); mais elles rappelaient à l'homme des objets plus intéressans, la naissance, le mariage, la paternité et la mort.

La fête qu'on célébrait alors était celle de la

temple et son culte dans la vallée de son nom, à trois lieues de Lima, où il était adoré. Les Indiens ne lui offraient point de sacrifices ; et la raison qu'ils en donnaient, c'est qu'ils ne l'avaient jamais vu.

(1) Quoique les saisons ne soient point marquées dans les climats du Pérou, on ne laissait pas d'y diviser l'année par les deux solstices et les deux équinoxes ; ce qui repond à nos quatre saisons.

naissance; et les cérémonies de cette fête consacraient l'autorité des lois, l'état des citoyens, l'ordre et la sureté publique.

D'abord il se forme autour de l'Inca vingt cercles de jeunes époux qui lui présentent, dans des corbeilles, les enfans nouvellement nés. Le monarque leur donne le salut paternel. « Enfans, dit-il, votre père commun, le fils du Soleil vous salue. Puisse le don de la vie vous être cher jusqu'à la fin ! puissiez-vous ne jamais pleurer le moment de votre naissance ! Croissez, pour m'aider à vous faire tout le bien qui dépend de moi, et à vous épargner ou adoucir les maux qui dépendent de la nature. »

Alors les dépositaires des lois en déploient le livre auguste. Ce livre est composé de cordons de mille couleurs (1); des nœuds en sont les caractères, et ils suffisent à exprimer des lois simples comme les mœurs et les intérêts de ces peuples. Le pontife en fait la lecture; le prince et les sujets entendent de sa bouche quels sont leurs devoirs et leurs droits.

La première de ces lois leur prescrit le culte. Ce n'est qu'un tribut solennel de reconnaissance et d'amour : rien d'inhumain, rien de pénible ; des prières, des vœux, quelques offrandes pures ; des fêtes où la piété se concilie avec la joie : tel est ce culte, la plus douce

(1) Ils s'appelaient *Quippos*, et ceux qui les gardaient, *Quippacamais*, chargés des *Quippos*.

erreur, la plus excusable, sans doute, où pût s'égarer la raison.

La seconde loi s'adresse au monarque : elle lui fait un devoir d'être équitable comme le Soleil, qui dispense à tous sa lumière ; d'étendre comme lui son heureuse influence, et de communiquer à ce qui l'environne sa bienfaisante activité; de voyager dans son empire, car la terre fleurit sous les pas d'un bon roi; d'être accessible et populaire, afin que sous son règne, l'homme injuste ne dise pas : *Que m'importent les cris du faible !* de ne point détourner la vue à l'approche des malheureux, car s'il est affligé d'en voir, il se reprochera d'en faire; et celui-là craint d'être bon, qui ne veut pas être attendri. Elle lui recommande un amour généreux, un saint respect pour la vérité, guide et conseil de la justice, et un mépris mêlé d'horreur pour le mensonge, complice de l'iniquité. Elle l'exhorte à conquérir, à dominer par les bienfaits, à épargner le sang des hommes, à user de ménagement et de patience envers les rebelles, de clémence envers les vaincus.

La même loi s'adresse encore à la famille des Incas, elles les oblige à donner l'exemple de l'obéissance et du zèle, à user avec modestie des privilèges de leur rang, à fuir l'orgueil et la mollesse; car l'homme oisif pèse à la terre, et l'orgueilleux la fait gémir.

La troisième imposait aux peuples le plus inviolable respect pour la famille du Soleil,

une obéissance sans bornes envers celui de ses enfans qui régnait sur eux en son nom, un dévouement religieux au bien commun de son empire.

Après cette loi, venait celle qui cimentait les nœuds du sang et de l'hymen, et qui, sur des peines sévères, assurait la foi conjugale (1) et l'autorité paternelle, les deux supports des bonnes mœurs.

La loi du partage des terres prescrivait aussi le tribut. De trois parties égales du terrain cultivé, l'une appartenait au Soleil, l'autre à l'Inca, et l'autre au peuple. Chaque famille avait son apanage; et plus elle croissait en nombre, plus on étendait les limites du champ qui devait la nourrir. C'est à ces biens que se bornaient les richesses d'un peuple heureux. Il possédait en abondance les plus précieux des métaux, mais il les réservait pour décorer ses temples et les palais de ses rois. L'homme, en naissant, doté par la patrie (2), vivait riche de son travail, et rendait en mourant ce qu'il avait reçu. Si le peuple, pour vivre dans une douce aisance, n'avait pas assez de ses biens, ceux du Soleil y suppléaient (3). Ces biens,

(1) L'Inca lui seul, afin d'étendre et de perpétuer la branche royale de la famille du Soleil, pouvait épouser plusieurs femmes.

(2) A chaque enfant mâle, une portion de terrain égale à celle du père, à chaque fille une moitié.

(3) La laine des troupeaux du Soleil et de l'Inca était

n'étaient point engloutis par le luxe du sacerdoce ; il n'en restait dans les mains pures des saints ministres des autels que ce qu'en exigeaient les besoins de la vie : non que la loi leur en fixât l'usage, mais leur piété modeste et simple ne voyait rien que d'avilissant dans le faste et dans la mollesse ; ils avaient mis leur dignité dans l'innocence et la vertu.

La loi du tribut n'exigeait que le travail et l'industrie. Ce tribut se payait d'abord à la nature, jusqu'à cinq lustres accomplis : le fils se devait à son père, et l'aidait dans tous ses travaux. Les champs des orphelins, des veuves, des infirmes étaient cultivés par le peuple (1). Au nombre des infirmités était comprise la vieillesse ; les pères qui avaient la douleur de survivre à leurs enfans, ne languissaient pas sans secours ; la jeunesse de leur tribut était pour eux une famille : la loi les consolait du malheur de vieillir. Quand le soldat était sous les armes, on cultivait pour lui son champ ; ses enfans jouissaient du droit des orphelins, sa femme de celui des veuves ; et s'il mourait dans les combats, l'état lui-même prenait pour eux les soins d'un père et d'un époux.

Le peuple cultivait d'abord le domaine du Soleil, puis l'héritage de la veuve ; de l'or-

---

distribuée au peuple. Le coton se distribuait de même dans les pays où il fallait être plus légèrement vêtu.

(1) Le peuple occupé à ces travaux se nourrissait à ses dépens.

phelin et de l'infirme ; après cela, chacun vaquait à la culture de son champ. Les terres de l'Inca terminaient les travaux : le peuple s'y rendait en foule, et c'était pour lui une fête. Paré comme aux jours solennels, il remplissait l'air de ses chants (1).

La tâche des travaux publics était distribuée avec une équité qui la rendait légère. Aucun n'en était dispensé ; tous y apportaient le même zèle. Les temples et les forteresses, les ponts d'osier qui traversaient les fleuves, les voies publiques, qui s'étendaient du centre de l'empire jusqu'à ses frontières, étaient des monumens, non pas de servitude, mais d'obéissance et d'amour. Ils ajoutaient à ce tribut celui des armes, dont on faisait d'effrayans amas pour la guerre : c'étaient des haches, des massues, des lances, des flèches, des arcs, de frêles boucliers ; vaine défense, hélas ! contre ces foudres de l'Europe qu'ils virent bientôt éclater.

Tout, dans les mœurs, était réduit en lois : ces lois punissaient la paresse et l'oisiveté (2) comme celles d'Athènes ; mais, en imposant le travail, elles écartaient l'indigence ; et l'homme, forcé d'être utile, pouvait du moins

(1) Le refrein de ces chants était *hailli*, triomphe.

(2) Chez les Péruviens, ni les aveugles ni les muets n'étaient dispensés du travail ; les enfans même, dès l'âge de cinq ans, étaient occupés à éplucher le coton, et à égrener les maïs.

espérer d'être heureux. Elles protégeaient la pudeur, comme une chose inviolable et sainte; la liberté, comme le droit le plus sacré de la nature; l'innocence, l'honneur, le repos domestique, comme des dons du ciel qu'il fallait révérer.

La loi qui faisait grâce aux enfans encore dans l'âge de l'innocence, portait sa rigueur sur les pères, et punissait en eux le vice qu'ils avaient nourri, ou qu'ils n'avaient point étouffé. Mais jamais le crime des pères ne retombait sur les enfans : le fils du coupable puni le remplaçait sans honte et sans reproche; on ne lui en retraçait l'exemple, que pour l'instruire à l'éviter.

Ce fut par-tout le caractère de la théocratie d'exagérer la rigueur des peines : chez un peuple laborieux, occupé, satisfait de son égalité, sûr d'un bien-être simple et doux, sans ambition, sans envie, exempt de nos besoins fantasques et de nos vices raffinés, ami de l'ordre, qui n'était que le bonheur public distribué sur tous, attaché par reconnaissance au gouvernement juste et sage qui faisait sa félicité, l'habitude des bonnes mœurs rendait les lois comme inutiles : elles étaient préservatives, et presque jamais vengeresses.

On en voyait l'exemple dans cette loi terrible, qui regardait la violation du vœu des vierges du Soleil. O ! comment, chez un peuple si modéré, si doux, pouvait-il exister une loi si cruelle ? Le fanatisme ne croit jamais

venger assez le Dieu dont il est le ministre ; et c'était lui qui, chez ce peuple, le plus humain qui fût au monde, avait prononcé cette loi. Pour expier l'injure d'un amour sacrilége, et apaiser un dieu jaloux, non-seulement il avait voulu que l'infidelle prêtresse fût ensevelie vivante (1), et le séducteur dévoué au supplice le plus honteux, il enveloppait dans le crime la famille des criminels; pères, mères, frères, sœurs, jusqu'aux enfans à la mamelle, tout devait périr dans les flammes; le lieu même de la naissance des deux impies devait être à jamais désert. Aussi quand le pontife, en prononçant la loi, nomma le crime, et dit quelle en serait la peine, il frissonna glacé d'horreur ; son front pâlit, ses cheveux blancs se hérissèrent sur sa tête, et ses regards attachés à la terre, n'osèrent de long-temps se tourner vers le ciel.

Après la lecture des lois, le monarque levant les mains : « O Soleil ! dit-il, ô mon père ! si je violais tes lois saintes, cesse de m'éclairer, commande au ministre de ta colère, au terrible *Illapa* (2), de me réduire en poudre, et à l'oubli de m'effacer de la mémoire

(1) C'est une chose remarquable, que la superstition eût imaginé le même supplice à Rome et à Cusco, pour punir la même faiblesse dans les vierges de Vesta et dans celles du Soleil.

(2) Sous le nom d'*Illapa*, étaient compris l'éclair, le tonnerre et la foudre. On les appelait les exécuteurs de la justice du Soleil.

des mortels. Mais, si je suis fidèle à ce dépôt sacré, fais que mon peuple, en m'imitant, m'épargne la douleur de te venger moi-même; car le plus triste des devoirs d'un monarque, c'est de punir. »

Alors les Incas, les caciques, les juges, les vieillards députés du peuple, renouvellent tous la promesse de vivre et de mourir fidèles au culte et aux lois du Soleil.

Les surveillans s'avancent à leur tour: leur titre (1) annonce l'importance des fonctions dont ils sont chargés : ce sont les envoyés du prince, qui, revêtus d'un caractère aussi inviolable que la majesté même, vont observer dans les provinces les dépositaires des lois, voir si le peuple n'est point foulé; et au faible à qui le puissant a fait injure ou violence, à l'indigent qu'on abandonne, à l'homme affligé qui gémit, ils demandent : *Quel est le sujet de ta plainte! qui cause ta peine et tes pleurs!* Ils s'avancent donc, et ils jurent, à la face du Soleil, d'être équitables comme lui. L'Inca les embrasse; et leur dit : « Tuteurs du peuple, c'est à vous que son bonheur est confié. Soleil, ajoute-t-il, reçois le serment des tuteurs du peuple. Punis-moi, si je cesse de protéger en eux la droiture et la vigilance; punis-moi, si je leur pardonne la faiblesse ou l'iniquité. »

---

(1) *Cucui ri.oc*, ceux qui ont l'œil à tout.

CHAPITRE III.

Adoration du Soleil à son midi. Présentation de trois vierges consacrées au Soleil. Cora, l'une des trois, se dévoue à regret. Sacrifice au Soleil. Festin donné au peuple après le sacrifice.

Un nouveau spectacle succède : c'est l'élite de la jeunesse, des chœurs de filles et de garçons, tous d'une beauté singulière, tenant dans leurs mains des guirlandes, dont ils viennent orner les colonnes sacrées, en dansant à l'entour, et chantant les louanges du Soleil et de ses enfans. Leur robe d'un tissu léger, formé du duvet d'un arbuste (1) qui croît dans ses riches vallons, est égale en blancheur aux neiges des montagnes : ses plis flottans laissent à la beauté toute la gloire de ses charmes; mais la pudeur, dans ces heureux climats, tient lieu de voile à la nature : le mystère est enfant du vice; et ce n'est point aux yeux de l'innocence que l'innocence doit rougir.

Dans leur danse autour des colonnes, ils s'entrelacent de leurs guirlandes, et cette

(1) Le cotonnier.

chaîne mystérieuse exprime les douceurs de la société, dont les lois forment les liens.

Mais déjà l'ombre des colonnes s'est retirée vers leur base ; elle s'abrége encore, et va s'évanouir. Alors éclatent de nouveau les chants d'adoration et de réjouissance ; et l'Inca tombant à genoux au pied de celle des colonnes où le trône d'or de son père étincelle de mille feux : « Source intarissable de tous les biens, ô Soleil ! dit-il, ô mon père ! Il n'est pas au pouvoir de tes enfans de te faire aucun don qui ne vienne de toi. L'offrande même de tes bienfaits est inutile à ton bonheur comme à ta gloire : tu n'as besoin, pour ranimer ton incorruptible lumière, ni des vapeurs de nos libations, ni des parfums de nos sacrifices. Les moissons abondantes que ta chaleur mûrit, les fruits que tes rayons colorent, les troupeaux à qui tu prépares les sucs des herbes et des fleurs, ne sont des trésors que pour nous : les répandre, cest t'imiter ; c'est le vieillard infirme, la veuve et l'orphelin qui les reçoivent en ton nom ; c'est dans leur sein comme sur un autel, que nous devons en déposer l'hommage. Ne vois donc le tribut que je vais t'offrir, que comme un signe solennel de reconnaissance et d'amour : pour moi, c'est un engagement ; pour les malheureux, c'est un titre, et le garant inviolable des droits qu'ils ont à mes bienfaits. »

Tout le peuple à ces mots rend grâces au

Soleil, qui lui donne de si bons rois; et le monarque, précédé du pontife, des prêtres et des vierges sacrées, va dans le temple offrir au dieu le sacrifice accoutumé.

Sur le vestibule du temple, se présentèrent aux yeux du prince trois jeunes vierges nouvellement choisies, que leurs parens venaient consacrer au Soleil. Un léger tissu de coton les dérobait aux regards des profanes. La nature, dans ces climats, n'avait jamais rien formé de si beau. Les trois Incas leurs pères, les menaient par la main; et leurs mères, à leur côté, tenaient le bout de la ceinture, signe et gage sacré de la chaste pudeur dont leur sagesse avait pris soin.

Le roi les saluant d'un air religieux, les introduit dans le temple; le grand-prêtre les suit, et le temple est fermé. D'abord les trois vierges s'inclinent devant l'image de leur époux, et au même instant le grand-prêtre détache le voile qui les couvre. Le voile tombe; et que d'attraits il expose à l'éclat du jour! Le monarque se crut ravi dans la cour du Soleil son père; il crut voir les femmes célestes, avec qui ce dieu bienfaisant se délasse du soin d'éclairer l'univers.

Deux de ces filles charmantes avaient la sérénité du bonheur peinte sur le visage, et leur cœur, tout plein de leur gloire, ne mêlait au doux sentiment d'une piété tendre et pure l'amertume d'aucun regret; l'autre, et la

plus belle des trois, quoiqu'avec la même candeur et la même innocence qu'elles, laissait voir la mélancolie et la tristesse dans ses yeux. Cora (c'était le nom de la jeune Indienne) avant de prononcer le vœu qui la détachait des mortels, saisit les mains de son père, et les baisant avec ardeur, ne laissa échapper d'abord qu'un timide et profond soupir; mais bientôt, relevant ses beaux yeux sur sa mère, elle se jette dans ses bras; elle inonde son sein de larmes, et s'écrie douloureusement : Ah! ma mère! Ses parens, aveuglés par une piété cruelle, ne virent dans l'émotion et dans les regrets de leur fille que l'attendrissement de ses derniers adieux, et le combat d'un cœur qui se détache de tout ce qu'il a de plus cher; elle-même n'attribue qu'à la force des nœuds du sang et au pouvoir de la nature la douleur qu'elle ressentait. « O le plus tendre et le meilleur des pères! ô mère mille fois plus chère que la vie! il faut vous quitter pour jamais! » Elle ne croyait pas sentir d'autres regrets : le prêtre y fut trompé comme elle; et il lui laissa consommer son téméraire et cruel dévouement.

Cependant, lorsqu'on fit entendre à ces trois jeunes vierges la loi qui attachait des peines si terribles à l'infraction de leur vœu, les deux compagnes de Cora l'écoutèrent sans trouble et presque sans émotion; elle seule, par un instinct qui lui présageait son malheur,

sentit son cœur saisi d'effroi : on vit ses couleurs s'effacer, ses yeux se couvrir d'un nuage, les roses même de sa bouche pâlir, se faner et s'éteindre ; et ses lèvres tremblèrent en prononçant le vœu que son cœur devait abjurer. Ce pressentiment n'éclaira ni ses parens, ni le pontife. On soutint sa faiblesse ; on apaisa son trouble ; on l'enivra de la gloire d'avoir un dieu pour époux ; et Cora suivit ses compagnes dans l'inviolable asile des épouses du Soleil.

Alors le temple fut ouvert ; et les Incas, ministres des autels, commencèrent le sacrifice.

Ce sacrifice est innocent et pur. Ce n'est plus ce culte féroce, qui arrosait de sang humain les forêts de ces bords sauvages, lorsqu'une mère déchirait elle-même les entrailles de ses enfans sur l'autel du lion, du tigre ou du vautour. L'offrande agréable au Soleil, ce sont les prémices des fruits, des moissons, et des animaux que la nature a destinés à servir d'alimens à l'homme. Une faible partie de cette offrande est consumée sur l'autel, le reste est réservé au festin solennel que le Soleil donne à son peuple.

Sous un portique de feuillage dont le temple est environné, le roi, les Incas, les caciques se distribuent parmi la foule, pour présider aux tables où le peuple est assis. La première est celle des veuves, des orphelins et des vieillards : l'Inca l'honore de sa présence, comme

père des malheureux (1). Tito Zoraï, son fils aîné, y est assis à sa droite. Ce jeune prince, dont la beauté annonce une origine céleste, a rempli son troisième lustre : il est dans l'âge où se fait l'épreuve du courage et de la vertu (2). Son père, qui en fait ses délices, applaudit de le voir croître et s'élever sous ses yeux : jeune encore lui-même, il espère laisser un sage sur le trône. Hélas ! son espérance est vaine ; les pleurs de son vertueux fils n'arroseront point son tombeau.

CHAPITRE IV.

Jeux célébrés après le festin.

Au festin succèdent les jeux. C'est-là que les jeunes Incas, destinés à donner l'exemple du courage et de la constance, s'exercent dans l'art des combats.

Ils commencent, au son des conques, par la flèche et le javelot; et le vainqueur, dès qu'il est proclamé, voit le héros qui lui a donné le jour s'avancer vers lui plein de joie, et lui tendre les bras, en lui disant : « Mon fils, tu me rappelles ma jeunesse, et tu honore mes vieux ans. »

Vient ensuite la lutte; et c'est-là que l'on

(1) L'un de ses titres était *Huaccha-çuyac*, ami des pauvres.
(2) C'était l'âge de seize ans.

voit tout ce que l'habitude peut donner de ressort et d'énergie à la nature : c'est-là qu'on voit des combattans agiles et robustes s'élancer, se saisir, se presser tour-à-tour; plier, se raffermir, et redoubler d'efforts pour s'enlever ou pour s'abattre ; s'échapper, pour reprendre haleine, revoler au combat, se serrer de nouveau des nœuds de leurs bras vigoureux ; tour-à-tour immobiles, tour-à-tour chancelans, tomber, se rouler, se débattre, et arroser l'herbe flétrie des ruisseaux de sueur dont ils sont inondés.

Le combat long-temps incertain, fait flotter l'ame de leurs parens entre la crainte et l'espérance. La victoire enfin se déclare; mais les vieillards, en décernant le prix du combat aux vainqueurs, ne dédaignent pas de donner aux vaincus quelques louanges consolantes : car ils savent que la louange est, dans les ames généreuses, le germe et l'aliment de l'émulation.

Dans le nombre de ceux à qui leur adversaire avait fait plier le genou, était le fils même du roi et son successeur à l'empire, le sensible et fier Zoraï. Aucun des prix n'a honoré ses mains ; il en verse des larmes de dépit et de honte. L'un des vieillards s'en aperçoit, et lui dit, pour le consoler : « Prince, le Soleil notre père est juste ; il donne la force et l'adresse à ceux qui doivent obéir, l'intelligence et la sagesse à celui qui doit commander. » Le monarque entendit ces paroles. « Vieillard, dit-il, laisse mon fils

s'affliger et rougir de se trouver plus faible et moins adroit que ses rivaux. Le crois-tu fait pour languir sur le trône, et pour vieillir dans le repos ? »

Le jeune prince, à cette voix, jeta un coup-d'œil de reproche sur le vieillard qui l'avait flatté, et se précipita aux genoux de son père, qui le serrant tendrement dans ses bras, lui dit : « Mon fils, la plus juste et la plus impérieuse des lois, c'est l'exemple. Vous ne serez jamais servi avec plus de zèle et d'ardeur que lorsque, pour vous obéir, on n'aura qu'à vous imiter. »

Après qu'on eut laissé respirer les lutteurs, on vit cette illustre jeunesse se disposer au combat de la course. C'est leur épreuve la plus pénible. La lice est de cinq mille pas. Le terme est un voile de pourpre que le vainqueurs doit enlever. Dans l'intervalle de la barrière au terme, le peuple, rangé en deux lignes, appelle des yeux les combattans. Le signal est donné ; ils partent tous ensemble ; et des deux côtés de la lice, on voit les pères et les mères animer leurs enfans du geste et de la voix. Aucun ne donne à ses parens la douleur de le voir succomber dans sa course ; ils remplissent tous leur carrière, et presque tous en même temps.

Zoraï avait devancé le plus grand nombre de ses rivaux. Un seul, le même qui l'avait vaincu au combat de la lutte, avait sur lui quelqu'avantage, et n'était qu'à cent pas du

terme. « Non, s'écria le prince, tu n'auras pas la gloire de me vaincre une seconde fois. » Aussitôt, ranimant ses forces, il s'élance, le passe, et lui enlève le prix.

Ceux qui l'ont suivi de plus près ont quelque part à son triomphe. De ce nombre étaient les vainqueurs aux exercices de la lutte, de la flèche et du javelot. Zoraï s'avance à leur tête, tenant en main la lance où flotte suspendu le trophée de sa victoire, et avec eux il se présente devant le cercle des vieillards. Ceux-ci les jugent et les proclament dignes du nom d'*Incas* (1), de vrais fils du Soleil.

Alors leurs mères et leurs sœurs viennent d'un air tendre et modeste, attacher à leurs pieds agiles, au lieu de la tresse d'écorce (1) qui fait les sandales du peuple, une natte de laine plus légère et plus douce, dont elles font le tissu.

Ils vont, de là, conduits par les vieillards, se prosterner devant le roi, qui du haut de son trône d'or, environné de sa famille, les reçoit avec la majesté d'un dieu et la tendre bonté d'un père. Son fils, en qualité de vainqueur dans le plus pénible des jeux, tombe le premier à ses pieds. Le monarque s'efforce de ne montrer pour lui ni préférence, ni fai-

---

(1) Auparavant on les appelait *Auqui*, *infans*, comme le traduit Garcilasso.

(2) D'un arbre appelé *Monguey*. Ce détail est pris de l'histoire.

blesse : mais la nature le trahit ; et en lui attachant le bandeau des Incas, ses mains tremblent, son cœur s'émeut et s'attendrit ; il laisse échapper quelques larmes ; le front du jeune prince en est arrosé ; il les sent, il en est saisi, et de ses mains il presse les genoux paternels. Ces larmes d'amour et de joie sont la seule distinction que l'héritier du trône obtient sur ses émules. L'Inca leur donne de sa main la marque la plus glorieuse de noblesse et de dignité : il leur perce l'oreille, et y suspend un anneau d'or ; faveur réservée à leur race, mais que n'obtient jamais celui qui trahit sa naissance, et qui n'en a pas les vertus.

Enfin, le roi prend la parole, et s'adressant aux nouveaux Incas : « Le plus sage des rois, leur dit-il, Manco, votre aïeul et le mien, fut aussi le plus vigilant, le plus courageux des mortels. Quand le Soleil, son père, l'envoya fonder cet empire, il lui dit : Prends-moi pour exemple, je me lève, et ce n'est pas pour moi ; je répands ma lumière, et ce n'est pas pour moi ; je remplis ma vaste carrière, je la marque par mes bienfaits ; l'univers en jouit, et je ne me réserve que la douceur de l'en voir jouir : va, sois heureux, si tu peux l'être ; mais songes à faire des heureux. Incas, fils du Soleil, voilà votre leçon. Quand il plaira à votre père, que vous soyiez heureux sans fatigue et sans trouble, il vous rappellera vers lui. Jusque-là, sachez que la vie est

une

une course laborieuse, que vos vertus doivent rendre utile, non pas à vous, mais à ce monde où vous passez. Le lâche s'endort sur la route; il faut que la mort, par pitié, lui vienne abréger son travail. L'homme courageux supporte le sien, et d'un pas sûr et libre il arrive au terme où la mort, la mère du repos, l'attend.

« O toi, mon fils, dit-il au prince, tu vois cet astre qui va finir son cours : que de biens, depuis son aurore, n'a-t-il pas faits à la nature ! Ce qui lui ressemble le plus sur la terre, c'est un bon roi. »

A ces mots, il se lève et marche accompagné de sa famille et de son peuple, pour aller avec le pontife, sur le vestibule du temple, observer le front du Soleil à son couchant, et en recueillir les oracles.

CHAPITRE V.

Coucher du Soleil. Présages funestes. Arrivée des Mexicains, neveux de Montezume, qui viennent demander un asile à l'Inca.

LE peuple et la cour elle-même se tiennent en silence au-delà du parvis. Le roi seul monte les degrés du vestibule où l'attend le grand-

prêtre, qui ne doit révéler qu'à lui les secrets du sombre avenir (1).

Le ciel était serein, l'air calme et sans vapeurs, et l'on eût pris dans ce moment l'horizon du couchant pour celui de l'aurore. Mais bientôt, du sein de la mer pacifique, s'élève au-dessus du Palmar (2), un nuage pareil à des vagues sanglantes, présage épouvantable dans ce jour solennel. Le grand-prêtre en frémit; cependant il espère qu'avant le coucher du Soleil ces vapeurs vont se dissiper. Elles redoublent, elles s'entassent contre les sommets des montagnes, et en s'élevant, elles semblent défier le Dieu qui s'avance, de rompre la vaste barrière qu'elles opposent à son cours. Il descend avec majesté, et des rayons qui l'environnent, perçant de tous côtés ces flots de pourpre, il les entr'ouvre; mais soudain l'abîme est comblé. Vingt fois il écarte les vagues, qui vingt fois retombent sur lui. Submergé, renaissant, il epuise les traits de sa défaillante lumière; et lassé du combat, il reste enseveli comme dans une mer de sang.

Un signe encore plus terrible se manifeste dans le ciel : c'est un de ces astres que l'on croyait errans, avant que l'œil perçant de l'astronomie eût démêlé leur route dans l'im-

(1) Il ne lui était pas permis de divulguer ce qu'il savait de science divine. (Garcil.)

(2) Promontoire, sous l'équateur.

mensité de l'espace. Une comète, semblable à un dragon qui vomit des feux, et dont la brûlante crinière se hérisse autour de sa tête, paraît venir de l'orient, et voler après le Soleil. Ce n'est dans le céleste azur qu'une étincelle aux yeux du peuple ; mais le grand-prêtre, plus attentif, y croit distinguer tous les traits de ce monstre prodigieux : il lui voit respirer la flamme ; il lui voit secouer ses aîles embrasées ; il voit sa brûlante prunelle suivre, du haut des cieux, la trace du Soleil, dans l'ardeur de l'atteindre et de le dévorer. Mais dissimulant la terreur dont ce prodige le pénètre : « Prince, dit-il au roi, suivez-moi dans le temple ; » et là, recueilli en lui-même, après avoir été quelque temps immobile et en silence devant l'Inca, il lui parle en ces mots :

« Digne fils du Dieu que je sers, si l'avenir était inévitable, ce Dieu bienfaisant nous épargnerait la douleur de le prévoir : et sans nous affliger davantage du pressentiment de nos maux, il laisserait à l'esprit humain son aveuglement salutaire, et au temps son obscurité. Puisqu'il daigne nous éclairer, ce n'est pas inutilement ; et les malheurs qu'il nous annonce peuvent encore se détourner. Ne vous effrayez point de ceux qui vous menacent. Ils sont affreux, s'il en faut croire les signes que je viens d'observer dans le ciel. Ces signes ne s'accordent pas : l'un me dit que c'est du couchant que doit venir une guerre

sanglante; l'autre m'annonce un ennemi terrible, qui fond sur nous de l'orient; mais l'un et l'autre sont un avis de ce Dieu qui veille sur nous. Prince, armez-vous donc de constance. Être innocent et courageux, ne pas mériter son malheur, et le souffrir; voilà la tâche que la nature impose à l'homme : le reste est au-dessus de nous. »

Le prêtre, consterné, n'en dit pas davantage; et le monarque, renfermant la tristesse au fond de son cœur, sortit du temple, et se montra au peuple avec un front calme et serein. « Notre Dieu, lui dit-il, sera toujours le même : il veille au sort de son empire, et il protége ses enfans. »

Alors on lui vint annoncer que des infortunés, chassés de leur patrie, lui demandaient l'hospitalité. « Qu'ils paraissent, répond l'Inca: jamais les malheureux ne trouveront mon cœur inaccessible, ni mon palais fermé pour eux. »

Les étrangers s'avancent : c'est le triste débris de la famille de Montezume, fuyant le joug des Espagnols, et qui, de rivage en rivage, cherche un refuge impénétrable aux poursuites de ses tyrans.

Un jeune cacique se présente à la tête de ces illustres fugitifs. A sa démarche, à sa noble assurance, on reconnaît en lui, tout suppliant qu'il est, l'habitude de commander. Un chagrin profond et cruel paraît empreint sur son visage; mais sa beauté, quoique ternie, est touchante dans sa langueur; en

intéressant, elle étonne; et l'altération de ses traits annonce moins l'abattement, que la souffrance d'une ame fière et indignée de son malheur.

L'Inca lui dit: « Jeune étranger, apprenez-moi qui vous êtes, d'où vous venez, et quel coup du sort vous fait chercher un asile en ces lieux ? »

« Inca, lui répond Orozimbo (c'était le nom du Mexicain), tu vois en nous les déplorables restes d'un empire, au moins aussi vaste, aussi florissant que le tien. Cet empire est détruit. Le sort ne nous laissait que la fuite ou l'esclavage; nous avons préféré la fuite. Deux hivers nous ont vu errans sur les montagnes. Las de vivre dans les forêts et parmi les bêtes féroces, nous avons pris la résolution d'aller chercher des hommes moins malheureux que nous, et moins cruels que nos tyrans. Il y a trois mois qu'à la merci des flots, nous parcourons, à travers mille écueils, les détours d'un rivage immense. Les maux que nous avons soufferts nous auraient accablés, le bruit de tes vertus a soutenu notre espérance. On te dit juste et bienfaisant; nous venons éprouver si la renommée en impose. Après toi, notre unique ressource, celle qui, dans le malheur, ne manque jamais qu'à des lâches, c'est le courage de mourir. »

« Etranger, reprit le monarque, vous n'aurez pas en vain mis votre confiance en moi. Venez dans mon palais vous reposer et réparer

vos forces. Je suis impatient d'entendre le récit de votre infortune ; mais je désire encore plus de vous la faire oublier. »

Le Cacique et ses compagnons, conduits au palais de l'Inca, y sont servis avec respect ; mais il défend qu'on étale à leurs yeux une vaine magnificence : car l'ostentation de la prospérité est une insulte pour les malheureux. Un bain pur, des vêtemens frais, une table abondante et simple, des asiles pour le sommeil, où règne un tranquille silence, sont les premiers secours de l'hospitalité qu'exerce envers eux ce monarque.

Le lendemain il les reçoit au milieu de sa famille, vertueuse et paisible cour ; il les fait asseoir autour de son trône, et parlant au jeune Orozimbo avec tous les ménagemens que l'on doit aux infortunés, il l'invite à soulager son cœur du poids accablant de ses peines, en lui racontant ses malheurs.

« Le souvenir en est cruel, dit le cacique Mexicain, avec un triste et profond soupir ; mais je te dois l'essor d'en retracer l'affreuse image. Ecoute-moi, généreux prince, et puisse l'exemple de ma patrie t'apprendre à garantir ces bords du fléau qui l'a ravagée ! » A ces mots, le silence règne dans l'assemblée des Incas, et le Cacique reprend ainsi.

CHAPITRE VI.

Orozimbo, l'un des caciques Mexicains, raconte à l'Inca les malheurs de sa patrie.

ENFANS du Soleil, vous savez la route qu'il suit tous les ans. Il est à présent sur vos têtes; il y a trois lunes qu'il se levait de même sur le pays où je suis né. Ce pays s'appelle Mexique. Il avait pour roi Montezume, dont nous sommes les neveux. Montezume avait des vertus, un cœur droit, généreux, fidèle. Mais trop souvent, du sein de la prospérité, naissent l'orgueil et l'indolence. Après avoir oublié qu'il était homme, il oublia qu'il était roi. Sa dureté superbe éloigna ses amis; sa faiblesse et son imprudence le livrèrent aux mains d'un ennemi perfide, et causèrent tous ses malheurs.

Vingt caciques, tous possesseurs d'autant de fertiles provinces, étaient réunis sous ses lois. Trop puissant et trop absolu, il abusa de sa fortune, ou plutôt ses flatteurs, dont il avait fait ses ministres, en abusèrent en son nom, et de ses provinces foulées, les unes, secouant le joug, avaient repris leur liberté;

d'autres, plus faibles ou plus timides, gémissaient en silence, et, pour se déclarer rebelles, attendaient qu'il fût malheureux, lorsqu'on apprit que vers l'aurore, dans une enceinte où le rivage se courbe et embrasse la mer (1), une race d'hommes qu'on prenait pour des dieux, étaient venus de l'orient sur des châteaux ailés d'où partaient l'éclair et la foudre; que de ces forteresses flottantes sur les eaux, dès qu'elles touchaient le rivage, on voyait s'élancer des animaux terribles, qui portaient sur leur dos ces hommes immortels. Mille autres témoins assuraient que le quadrupède et l'homme n'étaient qu'un; que ses pas rapides devançaient les vents; que ses regards lançaient la mort, et une mort inévitable; que ses deux têtes, d'homme et de bête farouche, dévoraient tout ce que le feu de ses regards avait épargné; et que la pointe de nos flèches s'émoussait sur la dure écaille dont tout son corps était couvert.

Ces bruits répandaient l'épouvante. Un cri d'alarme universel retentit jusqu'à Mexico (c'était le siége de l'empire). Montezume en parut troublé; mais la même faiblesse qui lui faisait tout craindre, lui fit d'abord tout négliger.

Il sut que ces brigands avides se laissaient apaiser par de riches offrandes, il espéra

(1) Le golfe du Mexique.

les adoucir. Il députa vers eux deux hommes honorés parmi nous, Pilpatoé et Teutilé, l'un blanchi dans les camps, l'autre dans les conseils. Douze caciques (j'étais du nombre) accompagnaient cette ambassade ; deux cents Indiens nous suivaient, chargés de riches présens ; vingt captifs, choisis parmi ceux que l'on engraissait dans nos temples pour être immolés à nos dieux, terminaient ce nombreux cortége.

Nous arrivons au camp des Espagnols (car c'est ainsi que ces brigands se nomment) ; et quel est notre étonnement, en voyant que cinq cents hommes épouvantaient des nations ! Oui, je l'avoue à notre honte, ils n'étaient que cinq cents : ce n'était que des hommes, et des millions d'hommes tremblaient.

Nous parûmes devant leur chef.... Ah ! le perfide ! sous quel air majestueux et tranquille il sut déguiser sa noirceur !

Pilpatoé, en l'abordant, le salue et lui parle ainsi : « Le monarque du Mexique, le puissant Montezume, nous envoye te saluer, et savoir de toi qui tu es, d'où tu viens, et ce que tu veux. Si tu es un Dieu propice et bienfaisant, voilà des parfums et de l'or. Si tu es un Dieu méchant et sanguinaire, voilà des victimes. Si tu es un homme, voilà des fruits pour te nourrir, des vêtemens pour ton usage, et des plumes pour te parer. »

« Non, nous ne sommes point des dieux,

nous répondit Cortès (car tel était son nom); mais par une faveur du Ciel qui dispense à son gré la force, l'intelligence et le courage, nous avons sur les Indiens des avantages et des droits que vous reconnaîtrez vous-mêmes. Je reçois vos présens, je retiens vos captifs, pour m'obéir et me servir, non pour être offerts en victimes ; car mon Dieu est un Dieu de paix, qui ne se nourrit point de sang. Vous voyez l'autel que nos mains lui ont élevé ; soyez témoins du culte que nous allons lui rendre. Pour la première fois il descend sur ces bords. »

L'autel était simple et rustique, un feuillage, en forme de temple, l'environnait de son ombre ; un vase d'or en faisait l'ornement ; un pain léger, d'une extrême blancheur, et quelques gouttes d'une liqueur que nous prîmes d'abord pour du sang, mais qui n'est que le jus d'un fruit délicieux, était l'offrande du sacrifice. Ce culte n'avait à nos yeux rien d'effrayant, rien de terrible ; te l'avouerai-je cependant ? soit par la force de l'exemple, soit par le charme des paroles que proférait le sacrificateur, et par l'ascendant invincible que leur Dieu prenait sur nos dieux, le respect de ces étrangers, prosternés devant leur autel, nous frappa, nous saisit de crainte.

Après le sacrifice, on nous fit avancer sous le pavillon de Cortès. Il nous reçut avec cet air d'assurance et d'autorité d'un maître ab-

solu qui commande. « Mexicains, nous dit-il, le vrai Dieu, le Dieu que j'adore, le seul que l'on doit adorer, puisqu'il a créé l'univers, qu'il le gouverne et le soutient, vient de descendre sur ces bords; et il commande à vos idoles de s'anéantir devant lui. C'est lui qui nous envoie pour abolir leur culte et pour vous enseigner le sien. Renversez vos autels sanglans, rasez vos temples abominables, et cessez d'outrager le Ciel par des offrandes qu'il abhorre; ou voyez en nous ses vengeurs. »

Pilpâtoé lui répondit, que si le Dieu qu'il nous annonçait était le Dieu de la nature entière, il avait l'empire des cœurs comme celui des élémens; qu'il n'avait tenu qu'à lui d'être plutôt connu et adoré dans ces contrées; qu'il était bien sûr qu'à sa voix le monde se prosternerait; que c'était le supposer faible que de s'armer pour sa défense; que celui qui n'a qu'à vouloir, n'avait pas besoin de secours; et que c'était en faire un homme à s'ériger soi-même en Dieu, que de s'établir son vengeur. Il ajouta que si ces étrangers, plus éclairés, plus sages et plus heureux que nous, venaient, par la seule puissance de l'exemple et de la raison, nous détromper et nous instruire, nous croirions qu'en effet un Dieu se servait de leur entremise; mais que la menace et la violence étaient les armes du mensonge, indignes de la vérité.

Cortès étonné, répliqua que les desseins

de son Dieu étaient impénétrables; qu'il n'en devait pas compte aux hommes; qu'il commandait, et que c'était à nous d'adorer et d'obéir. Il nous assura cependant qu'il n'emploierait jamais la force qu'à l'appui de la vérité. Il ne doutait pas, disait-il, que Montezume et tous les sages de ses conseils et de sa cour ne reconnussent aisément combien monstrueux et barbare était le culte des idoles qu'on arrosait du sang humain; mais le peuple, endurci, aveuglé par ses prêtres, et accoutumé dès l'enfance à trembler devant ses faux dieux, avait besoin qu'on le forçât, par une heureuse violence, à laisser tomber le bandeau de l'ignorance et de l'erreur.

Alors on servit un festin. Cortès nous admit à sa table. Il nous vit regarder avec inquiétude les viandes qu'on nous présentait; car nous savions qu'on avait égorgé un grand nombre de nos amis. Il pénétra notre pensée, et nous lui en fîmes l'aveu. « Non, dit-il, cet usage impie est en horreur parmi nous; et ni la faim la plus cruelle, ni la plus dévorante soif ne vaincraient notre répugnance pour la chair et le sang humain....... » Quelle répugnance, grands dieux! Ils ne dévorent pas les hommes; mais les en égorgent-ils moins? Et qu'importe lequel des deux, du vautour ou du meurtrier, aura bu le sang innocent?

Au sortir du festin, nous eûmes le spectacle de leurs exercices guerriers. Les cruels!

On voit bien qu'ils sont nés pour détruire. Quel art profond ils en ont fait ! ils s'élancèrent, à nos yeux, sur ces animaux redoutables, que, d'une main, ils savent gouverner, tandis que l'autre fait voler autour d'eux un glaive étincelant et rapide comme l'éclair. Imaginez, s'il est possible, l'avantage prodigieux que leur donne sur nous la fougue, la vîtesse, la force de ces animaux, fiers esclaves de l'homme et qui combattent sous lui !

Mais cet avantage étonnant l'est moins que celui de leurs armes : puisses-tu ne jamais connaître l'usage qu'ils ont fait du feu, et d'un métal dur et tranchant, qu'ils méprisaient, les insensés ! et auquel ils préfèrent l'or, inutile à notre défense. Puisses-tu ne jamais entendre cette foudroyante machine, dont on fit l'essài devant nous. Le tonnerre du ciel n'est pas plus effrayant, lorsqu'il roule sur les nuages. Inca, c'est le génie de la destruction qui leur a fait ce don fatal. Et ce ne serait encore rien, sans l'intelligence et l'accord de leurs mouvemens imprévus, pour l'attaque et pour la défense. Cet art de marcher sans se rompre, de se déployer à propos, de se rallier au besoin, cet art, changé en habitude, est ce qui les rend invincibles. Nous défions la mort; nous la bravons comme eux ; nous ne savons pas la donner....... A ces mots le jeune cacique, laissant tomber sa tête sur ses genoux, et de

ses mains cachant ses larmes : Pardonne, dit-il à l'Inca, une rage, hélas ! impuissante. Il est des maux contre lesquels jamais le cœur ne s'endurcit.

Avant de nous congédier, Cortès en échange de l'or, des perles, des tissus qu'on lui avait offerts, nous fit quelques présens futiles, mais que leur nouveauté nous rendit précieux.

« Je ne vous ai parlé jusqu'à présent, ajouta-t-il, qu'au nom du Dieu qui m'a choisi pour renverser vos idoles, et pour lui élever des temples sur les débris de leurs autels ; mais vous voyez encore en moi le ministre d'un roi puissant, d'un roi qui, vers les bords d'où le Soleil se lève, règne sur des états plus vastes, plus riches et plus florissans que l'empire de Montezume. Il veut bien cependant l'avoir pour allié. Dites à Montezume que je viens à sa cour pour lui offrir cette alliance, et que Charles d'Autriche, monarque d'orient, ne doute pas qu'on ne lui rende, dans la personne de son ministre, tout ce qu'on doit à la majesté et à l'amitié d'un grand roi. »

Pilpatoé lui répondit encore, que si son maître était si riche et si puissant, on s'étonnait qu'il envoyât chercher si loin des alliés et des amis ; que Montezume serait sans doute honoré de cette ambassade ; mais qu'il fallait du moins attendre son aveu, pour pénétrer dans ses états.

« Exposez-lui, nous dit Cortès, que pour le voir j'ai traversé les mers ; que l'honneur de mon roi exige qu'il m'entende ; que, sans lui faire injure, il ne peut refuser de me recevoir dans sa cour, et que je serais trop indigne de ce titre d'ambassadeur dont je suis revêtu, si je m'en retournais chargé de ses mépris, sans en avoir tiré vengeance. »

CHAPITRE VII.

Suite de ce récit.

La réponse de Montezume ne se fit pas long-temps attendre. Il crut, par de nouveaux présens, adoucir le refus qu'il faisait à Cortès de le laisser pénétrer plus avant. Mais Cortès reçut les présens, et persista dans sa demande.

Il avait su quelle était la haine des caciques pour Montezume ; il leur avait promis d'abaisser son orgueil, d'assurer leur indépendance ; et déjà reçu en ami dans le palais de Zampola (1), nous le trouvâmes environné

(1) *Zampoala.*

d'une foule de rois ; tous vassaux de l'empire, dont il avait formé sa cour.

« Vous voyez, lui dit Teutile, avec quelle magnificence Montezume répond à l'amitié d'un roi qui veut bien rechercher la sienne. Mais les mœurs, les usages, les lois de son empire ne lui permettent rien de plus ; et à moins de vous déclarer ses ennemis, vous ne pouvez tarder à quitter ce rivage. »

Cortès, à ces mots, regardant les caciques ses alliés avec un air riant et fier, sembla vouloir les rassurer ; et puis, composant son visage : « Rendez-vous, nous dit-il, demain au port où mes vaisseaux m'attendent ; vous y apprendrez ma résolution. »

A l'instant quelques-uns des siens, la frayeur peinte dans les yeux, vinrent lui parler en secret. Il écoute, et soudain, avec emportement, il nous ordonne de le suivre.

Il marche au temple où l'on menait de jeunes captifs destinés à être immolés à nos dieux ; car c'était l'une de nos fêtes. Il arrive au moment qu'on livrait les victimes aux mains du sacrificateur. « Arrêtez, dit-il, arrêtez, hommes stupides et féroces. Vous offensez le Ciel en croyant l'honorer. » A ces mots, s'élançant lui-même entre le prêtre et les victimes, il commande qu'on les dégage, et qu'on les garde auprès de lui.

Tout le peuple était assemblé ; les prêtres, indignés, criaient au sacrilége, et demandaient vengeance pour les dieux outragés ;

un murmure confus élevé dans la foule, annonçait un soulèvement; Cortès n'attend pas qu'il éclate. Accompagné de quelques-uns des siens, il monte et force le cacique à monter les degrés du temple; et là, saisissant d'une main ce prince interdit et tremblant, et de l'autre levant sur lui son glaive prêt à le percer: « Bas les armes! dit-il au peuple, d'une voix forte et menaçante, ou je frappe, et je vais commander à l'instant qu'on égorge tout sans pitié. »

Le fer levé sur le cacique, la voix de Cortès, sa menace, son étonnante résolution glacent tous les esprits; et la rumeur est étouffée. Comment ne pas craindre celui qui brave impunément les dieux? A son courage, à sa fierté, il paraissait un dieu lui-même. Il se fait amener les sacrificateurs, qui s'étaient retirés à l'ombre des autels. « Hé bien, dit-il, est-ce ainsi que vos dieux vous défendent, vous et leur temple? Qui les retient, qui les enchaîne? Je ne suis qu'un mortel; que ne m'écrasent-ils, puisque j'ose les insulter? Allez, vos dieux sont impuissans, ils ne sont rien que les fantômes du délire et de la frayeur. Des dieux avides de carnage, et nourris de chair et de sang! Pouvez-vous bien y croire? et si vous y croyez, pouvez-vous adorer les plus méchans des êtres? Abjurez ce culte exécrable, et renoncez, pour le vrai Dieu, à ces idoles monstrueuses que vous nous allez voir briser. »

Il dit, et profitant de la terreur profonde dont tout le peuple était frappé, il commande à sa troupe de renverser nos dieux du haut de leurs autels, et de les rouler hors du temple.

A ce comble d'impiété, nous espérions tous que le temple s'écroulerait sur les profanateurs. Le temple resta immobile ; et nos dieux, renversés, roulés dans la poussière, se laissèrent fouler aux pieds.

L'étranger alors reprenant une sérénité tranquille : « Peuple, dit-il, voilà vos dieux. C'est à ces simulacres vains que vous avez sacrifié des millions de vos semblables. Ouvrez les yeux, et frémissez. » Ensuite il fit venir les jeunes Indiens, arrachés de la main des prêtres. « Mes enfans, leur dit-il, vivez ; donnez la vie à d'autres hommes ; rendez-la douce, tranquille, heureuse à ceux dont vous l'avez reçue, et gardez-en le sacrifice pour le moment où votre prince, votre patrie et vos amis vous le demanderont dans les combats.

Vous voyez, reprit-il, en nous adressant la parole, que j'ai quelque raison de vouloir pénétrer jusqu'à la cour de Montezume. A demain. Rendez-vous au port, vous jugerez s'il est prudent qu'il persiste dans ses refus. »

Incas, tu ne peux concevoir la révolution soudaine qui se fit dans tous les esprits, quand le peuple fut assuré de la ruine de ses dieux. Imagine-toi des esclaves flétris, courbés dès leur naissance sous les chaînes de leurs tyrans, et qui tout-à-coup délivrés de cette longue

servitude, respirent, soulagés d'un fardeau accablant : tel fut le peuple de Zampola. D'abord un reste de frayeur troublait et réprimait sa joie. Il semblait craindre que la vengeance de ses dieux ne fût qu'assoupie, et ne vînt à se réveiller. Mais quand il les vit mutilés et dispersés hors de leur temple, il se livra à des transports qui firent bien voir que son culte n'avait jamais été que celui de la crainte, et qu'il détestait dans son cœur les dieux que sa bouche implorait.

« Sans doute, dit l'Inca, et il n'est pas dans l'homme d'aimer, d'adorer autre chose qu'un être juste et bienfaisant tel que vous l'annonçaient, que l'adoraient eux-mêmes ces étrangers, dont je conçois une autre opinion que vous. » Ce sont des tigres, dit le cacique, qui adorent un tigre comme eux. Ils nous annoncent un Dieu de paix, un Dieu propice et débonnaire ; c'est un piége qu'ils tendent à la crédulité. Leur Dieu est cruel (1), implacable, et mille fois plus altéré de sang que tous les dieux qu'il a vaincus.

---

(1) Barthelemi de Las-Casas, après avoir fait à Charles-Quint la peinture des cruautés commises dans le nouveau monde : « Voila, dit-il, pourquoi les Indiens se moquent du Dieu que nous adorons, et persistent opiniâtrément dans leur incrédulité : ils croient que le Dieu des chrétiens est le plus méchant des dieux, parce que les chrétiens qui le servent et qui l'adorent sont les plus méchans et les plus corrompus de tous les hommes. »

(*Découverte des Ind. occid. pag.* 180.)

Apprends que, sous nos yeux, ils lui ont immolé plus d'un million de victimes ; qu'en son nom ils ont fait couler des flots de larmes et de sang ; qu'il n'en est point rassasié, et qu'il leur en demande encore. Mais laisse-moi poursuivre, tu vas bientôt connaître et détester ces imposteurs.

Le lendemain on nous mena au port où était la flotte de Cortès, et l'on nous dit de l'y attendre. Mille pensées nous agitaient. Ce que nous avions vu la veille, ce que nous avions entendu, l'ascendant que prenait cet homme inconcevable sur l'esprit des caciques et sur l'ame des peuples, l'apparence de ses vertus, la puissance de sa parole, la chute de nos dieux, le triomphe du sien, tout nous plongeait dans des réflexions accablantes sur l'avenir.

Cependant, du haut du rivage, nous admirions ces canots immenses, dont la structure était un prodige pour nous. Leurs larges flancs sont un assemblage de bois solides, qu'on a courbés et façonnés comme des joncs flexibles ; leurs ailes sont des tissus d'écorce suspendus à des tiges d'arbres aussi élevés que nos cèdres ; ces tissus, flottans dans les airs, se laissent enfler par les vents. Ainsi, c'est aux vents qu'obéit cette forteresse mouvante ; une seule rame, attachée à l'extrémité du canot, lui sert à diriger son cours.

Comme nous étions occupés de cette effrayante industrie, Cortès arrive, accompagné des siens. A l'instant ses soldats se jettent

sur les barques. Nous croyons les voir s'éloigner; mais cette fausse joie est tout-à-coup suivie de la plus profonde douleur. Nous voyons dépouiller ces vastes édifices : bois, métaux, voiles et cordages; on enlève tout; et Cortès, donnant l'exemple à sa troupe, s'élance, la flamme à la main, embrase l'un de ses canots, et les fait tous réduire en cendre.

Tandis que la flamme ondoyante les enveloppe et les consume, Cortès, avec une tranquillité insultante, nous regarde, et nous parle ainsi : « Tant que j'aurais eu le moyen de m'éloigner de ce rivage, Montezume aurait pu douter si je persisterais dans ma résolution. Mexicains, dites-lui ce que vous avez vu, et qu'il se prépare à me recevoir en ami, ou en ennemi. » Ce fut avec cette arrogance qu'il nous renvoya consternés.

CHAPITRE VIII.

Suite de ce récit.

Montezume attendait notre retour avec impatience. Il assembla ses ministres et ses prêtres pour nous entendre. La présence des prêtres nous fit dissimuler l'humiliation et l'opprobre dont le Dieu de Cortès avait couvert nos dieux; tout le reste fut exposé dans

un récit fidèle et simple, et quelques figures tracées nous aidèrent à faire entendre ce qui ne pouvait s'exprimer. Le monarque nous écoutait avec cet étonnement stupide, qui semble interdire à l'ame la pensée et la volonté. « Ces étrangers, dit-il, ont sur nous, je l'avoue, un ascendant qui m'épouvante. Tout ce que vous m'en racontez me semble tenir du prodige; et j'y vois quelque chose au-dessus de l'humain. »

« Ils sont plus éclairés, sans doute, et plus industrieux que nous, lui dit Pilpatoé; mais toutes leurs lumières ne les rendent pas immortels. La fatigue, la faim, le sommeil, la douleur, tous les besoins, tous les maux de la vie sont faits pour eux comme pour nous. Leur ame s'écoule avec leur sang, par la piqûre d'une flèche, comme celle d'un Indien : c'est ce que je voulais savoir; le reste est de peu d'importance. »

Montezume, à qui ce discours devait inspirer du courage, n'en parut point touché. Il regardait les prêtres, et il semblait chercher à lire dans leurs yeux.

Alors le pontife se lève, et d'un air imposant : « Seigneur, dit-il à Montezume, ne vous étonnez pas de la faiblesse de nos dieux et de la décadence où tombe leur empire. Nous avons évoqué le puissant dieu du mal, le formidable Telcalépulca. Il nous est apparu sur le faîte du temple, dans les ténèbres de la nuit, au milieu des nuages que sillonnait

la foudre. Sa tête énorme touchait au ciel ; ses bras, qui s'étendaient du midi jusqu'au nord, semblaient envelopper la terre ; sa bouche était remplie du venin de la peste, qu'elle menaçait d'exhaler ; dans ses yeux sombres et cavés pétillait le feu dévorant de la famine et de la rage ; il tenait d'une main les trois dards de la guerre ; de l'autre, il secouait les chaînes de la captivité. Sa voix, pareille au bruit des vents et des tempêtes, nous a fait entendre ces mots : On me dédaigne ; on ne fait plus couler sur mes autels que le sang de quelques victimes que l'on néglige d'engraisser. Qu'est devenu le temps où vingt mille captifs étaient égorgés dans mon temple ? Ses voûtes ne retentissaient que de gémissemens et de cris douloureux, qui remplissaient mon cœur de joie ; mes autels nageaient dans le sang ; mon parvis regorgeait d'offrandes. Montezume a-t-il oublié que je suis Telcalépulca, et que tous les fléaux du ciel sont les ministres de ma colère ? Qu'il laisse tous les autres dieux languir, tomber de défaillance ; leur indulgence les expose au mépris : en le souffrant ils l'encouragent ; mais c'est le comble de l'imprudence de négliger le dieu du mal. »

Epouvanté d'un tel prodige, Montezume ordonne à l'instant que, parmi les captifs, on en choisisse mille pour les immoler à ce dieu ; que dans son temple tout abonde pour les

engraisser à la hâte ; et qu'il en soit fait incessamment un sacrifice solennel.

A ce récit, s'écrie l'Inca en frémissant, « Quoi ! dans un jour mille victimes ! » Que veux-tu, lui dit le cacique ; tant de calamités ont affligé la terre, que l'homme faible et malheureux a regardé le dieu du mal comme le plus puissant des dieux ; et pour le désarmer, il croit devoir lui rendre un culte barbare et sanglant, un culte enfin qui lui ressemble. Je te l'ai dit, ces étrangers lui sacrifient comme nous. Et à quelle autre divinité offriraient-ils tant d'homicides ! C'est là le secret qu'ils nous cachent ; et c'est par-là, sans doute, qu'ils gagnent la faveur de ce Dieu altéré de larmes et de sang.

L'indolent et faible monarque croyait avoir pourvu à tout, en ordonnant ce sacrifice ; mais son ennemi s'avançait. Vainqueur de nos voisins (1), et secondé par les vaincus, il parut avec une armée. Ce fut alors que Montezume ne dissimula plus son découragement. Il voulut essayer encore avec les Espagnols la force des bienfaits ; il leur offrit de partager avec eux ses trésors immenses, et de faire pour eux les frais d'une nouvelle flotte, s'ils voulaient s'éloigner : misérable ressource ! C'était leur montrer sa faiblesse, accroître leur orgueil, et irriter encore leur insatiable avarice. Aussi

(1) Le peuple de Tlascala.

Cortès,

Cortès, plus obstiné et plus arrogant que jamais, déclara-t-il qu'en vain l'on croyait l'éblouir par des présens qu'il méprisait; que l'or n'effaçait point les taches que faisait l'injure, et que l'affront qu'il avait reçu ne se lavait que dans le sang.

Cette ville superbe, qui n'est plus que ruines, la malheureuse Mexico, s'élevait au milieu d'un lac, comme sortant du sein des eaux; on y arrivait par des digues qu'on pouvait couper aisément; celle par où venait Cortès traversait la ville où régnait mon père, et pour disputer ce passage, mon père ne demandait que l'aveu de Montezume; il ne put l'obtenir : il fallut recevoir ces étrangers comme nos maîtres, nous humilier devant eux... O combien je frémis! combien je détestai l'ordre absolu qui nous forçait à cet abaissement! Quel vice dans un roi, qu'un excès de faiblesse! Il vient lui-même, désarmé, au-devant de ses ennemis, s'efforçant de cacher sa honte sous sa vaine magnificence; il les reçoit avec toutes les marques de la joie et de l'amitié, les comble de présens, les invite à loger dans le palais du roi son père (1), et inaccessible pour nous, n'est plus visible que pour eux. Cortès, le plus dissimulé des hommes, le flatte, l'éblouit, gagne sa confiance, et l'attire (adresse incroyable) dans

(1) Le palais d'Axayaca.

ce palais changé en forteresse, qu'ils occupaient lui et les siens.

Ah ! c'est ici, s'écria le cacique, le comble de la perfidie, de l'insolence et de l'outrage. Au milieu de sa ville, au milieu de son peuple, et dans le palais de son père, Montezume luimême est retenu captif, en ôtage, par ces brigands. Ils font plus, et pour achever d'abattre et d'avilir son ame, ils l'enchaînent comme un esclave, ou plutôt comme un criminel. Montezume, que son orgueil et son courage avaient abandonné, tendit les mains, et sans se plaindre, reçut ces liens flétrissans. Il porta la bassesse jusqu'à se réjouir, lorsqu'on daigna l'en délivrer.

Honteux de sa faiblesse, il voulut la cacher à son peuple, à sa cour, à ses ministres même. Il dit qu'il venait d'expier, par une peine volontaire, la mort de quelques-uns des soldats de Cortès (1) tués dans les champs de Zampola ; il permit que, devant ses yeux, on fît brûler vifs ceux des siens qui avaient puni leur insolence. Je vis ce brave Colpoca, qui, dans l'émeute de ces brigands, en avait tué deux de sa main, et qui s'était montré à nous, de la droite portant la tête d'un Castillan (2), et de la gauche la flèche encore sanglante dont il

(1) Descalante, et sept Espagnols du nombre de ceux qu'on avait laissés à la Vera-Crux. Ils avaient pris parti pour des mutins contre les troupes de l'empire.

(2) Ce Castillan s'appelait Arguello.

l'avait percé ; je le vis, ce brave homme, à qui jamais la peur n'avait fait baisser la paupière, cet homme tel que, si le Mexique en avait eu vingt comme lui, le Mexique eût été sauvé ; je le vis périr dans les flammes : Cortès l'y fit jeter vivant. Regarde ce jeune homme qui pleure en m'écoutant, c'est son frère ; il allait se brûler avec lui ; je le retins, et je lui dis : « Que fais-tu ? tu nous abandonnes ! tu veux mourir, et tu n'es pas vengé ! »

Montezume dévora tout, les affronts et les violences ; il se loua de la bonté, de la noblesse de Cortès, il feignit d'être heureux et libre, au milieu de ses gardes qui le faisaient trembler, et qu'il appelait ses amis. Le malheureux invitait son peuple à venir leur donner des fêtes, et sa cour à les honorer. Le bien de son empire, le maintien de la paix, l'avantage de cette alliance, qui déguisait sa servitude, les avis secrets de ses dieux, il mit tout en usage pour nous en imposer. Il voulut même paraître libre à ceux dont il était l'esclave. Il prévenait leur volonté pour se dispenser de la suivre, et s'imposait les plus dures lois, de peur qu'on ne les lui dictât. A l'avarice de ses maîtres, il prodiguait des monceaux d'or. Il offrit de rendre à leur prince un hommage que leur orgueil eût à peine exigé de lui. Il croyait donner à cet acte de faiblesse et de dépendance l'apparence de la justice et de la magnanimité, et il se consolait de s'avilir lui-même, pourvu qu'on ne vît pas qu'il y était forcé. Ses

solennités, de rendre hommage aux dieux par des danses publiques. La fleur de la jeune noblesse s'y distinguait par sa magnificence, et Montezume, sur la foi de la paix, voulut que ces brigands, qu'il appelait ses hôtes, fussent présens à ce spectacle. Ils étaient en petit nombre, mais ils étaient armés; et nous étions sans armes comme sans défiance. Qu'on s'imagine voir des lynx, des léopards errans autour d'un pâturage où bondit un faible troupeau de chevreuils ou de daims paisibles. La soif du sang qui les dévore s'irrite sourdement au fond de leurs entrailles; ils approchent sans bruit, dissimulant leur rage; mais leurs regards avides la décèlent, et tout-à-coup, s'y abandonnant, ils s'élancent sur le troupeau dont ils font un carnage horrible. Tels on voyait les Castillans témoins de nos paisibles jeux, nous entourer, nous observer avec des yeux où l'avarice étincelait comme une fièvre ardente. L'or, les perles, les diamans dont nous étions parés, viles richesses qu'ils adorent, allumèrent en eux cette ardeur furieuse pour laquelle rien n'est sacré. Eperdus, forcenés, se donnant l'un à l'autre le signal (1) du meurtre et de la rapine, ils tirent le glaive; et fondant sur les Indiens, ils égorgent tout ce que la frayeur, l'épouvante et la fuite ne dérobent pas à leurs coups. Maîtres de ce champ dé

(1) Ce signal était le nom de saint Jacques.

carnage, on les voyait dépouiller leur proie, et s'applaudir de leur butin, aussi peu sensibles aux plaintes des mourans, que le sont les bêtes féroces aux cris des animaux tremblans qu'elles déchirent, et dont elles boivent le sang.

Après ce crime atroce, il fallait ou périr, ou nous délivrer de ces traîtres. Montezume eut beau colorer la noirceur de leur attentat, on ne l'écouta plus : l'emportement du peuple et sa fureur étaient au comble. Il vint au palais de mon père le supplier de prendre sa défense, et de l'aider à délivrer son roi. O mon père ! si la valeur, la prudence, la fermeté avaient pu sauver ta patrie, qui mieux que toi eût mérité d'en être le libérateur ? Sous lui le trouble et le tumulte font place à l'ordre et au conseil. A la tête du peuple, il force l'ennemi à se retirer dans l'enceinte du palais qui lui sert d'asile, le réduit à ne plus paraître, et l'assiége de toutes parts. Alors on nous annonce le retour de Cortés.

CHAPITRE IX.

Suite de ce récit.

Cet heureux brigand, délivré d'un rival (1) qui venait lui disputer sa proie, avait tiré de nouvelles forces du parti opposé au sien (2). Plus fier que jamais, il arrive, il s'avance; un silence morne l'étonne en entrant dans nos murs. Il pénètre avec défiance jusqu'aux portes de son palais, et s'y enferme avec ses compagnons.

Mon père les suivait des yeux; il entendit leurs cris de joie. « Demain, dit-il, demain, si le ciel nous seconde, nous changerons ces cris en des cris de douleur. » En effet, dès le jour suivant, tout le peuple fut sous les armes, et mon père ordonna l'assaut. Inca, ce moment fut terrible. S'il ne nous eût fallu franchir que des murs hérissés de lances et d'épées, ce péril ne serait pas digne d'être rappelé; mais peins-toi un mur de feu, un rempart foudroyant, d'où partaient sans cesse, à travers des tourbillons de fumée et de flamme, une grêle homicide et d'hor-

(1) Narvaëz.

(2) La conduite de Cortès, dans cette occasion, est regardée comme le plus beau trait de sa vie (*Voyez Antonio de Solis.*

ribles tonnerres, dont tous les coups étaient marqués par un vide affreux dans nos rangs. Ce vide était rempli ; nos Indiens, couverts du sang de leurs amis, qui rejaillissait autour d'eux, marchaient sur des monceaux de morts. C'était le courage effréné de la haine, de la vengeance et du désespoir réunis. On travaillait obstinément à briser les murs et les portes ; on se faisait, avec des lances, des échelons pour s'élever ; les Indiens blessés servaient, en expirant, de degrés à leurs compagnons pour atteindre au haut des murailles ; le trouble, l'effroi, l'épouvante régnaient au-dedans, la fureur au-dehors. C'en était fait, si le Soleil, en nous dérobant sa lumière, n'eût pas terminé le combat.

La nuit, des flèches enflammées embrasèrent les toits de ce palais funeste ; l'horreur de l'incendie en écarta le sommeil ; et tandis qu'au milieu des siens, Cortès travaillait à l'éteindre, nous prîmes un peu de repos. Mais l'aurore du jour suivant nous vit les armes à la main.

L'ennemi sort ; la ville entière devient un champ de bataille. Notre sang l'inonda ; mais nous vîmes aussi, et avec des transports de joie, couler celui des Castillans. La nuit fit cesser le carnage. L'ennemi rentra dans ses murs.

Il fallut donner quelques jours aux devoirs de la sépulture, et l'ennemi les employa à construire des tours mouvantes, pour com-

battre à l'abri d'une grêle de pierres, qu'on lui lançait du haut des toits. Cependant mon père appliquait tous ses soins à éviter, dans le combat, ce désordre qui nous perdait; à donner à nos mouvemens plus d'accord et d'intelligence; à établir ses postes, disposer ses attaques, ménager pas à pas une retraite à ses troupes, et l'interdire à l'ennemi. La ville, bâtie au milieu d'un lac, était coupée de canaux, dont les ponts, faciles à rompre, pouvaient laisser après nous de larges fossés à franchir. C'est sur-tout de cet avantage qu'il voulait qu'on sût profiter.

« O mes enfans, nous disait-il, gardez-vous de cette ardeur aveugle qui vous ôte la liberté d'agir ensemble et de concert. La foule est toujours faible, et dans les flots pressés d'un peuple qui charge en tumulte, le nombre nuit à la valeur. Observez dans vos mouvemens l'ordre que je vous ai prescrit; je vous réponds de la victoire. Elle coûtera cher, mais ce n'est pas ici le moment de nous ménager. Il serait indigne de nous de fuir, dans les combats, la mort qui nous attend sous nos toits, dans les bras de nos enfans et de nos femmes. Mais la liberté, la vengeance, la gloire d'avoir bien servi votre patrie et votre roi, vous ne les trouverez qu'avec moi, au milieu de vos ennemis terrassés. »

Enfin, du palais de Cortès on vit sortir ces tours pleines d'hommes armés, que traî-

naient de fiers quadrupèdes, et dont la cime chancelante lançait de rapides feux. Mais des pierres énormes, tombant du haut des toits, les eurent bientôt fracassées. On combattit à découvert, sans trouble et sans confusion. Le meurtre était affreux, mais tranquille. A travers l'incendie de nos palais, où l'ennemi portait la flamme, la fureur marchait en silence; la mort s'avançait à pas lents. Chaque tranchée était un poste, attaqué, défendu avec acharnement. L'avantage des armes, de ces armes terribles qui sont l'image de la foudre, était le seul qu'eût l'ennemi sur nous; mais quel nombre, ou quelle valeur peut compenser cet avantage! Ce fut ce qui rendit douteux le succès d'un combat si long et si sanglant. L'ennemi nous céda la place, mais plutôt lassé que vaincu.

Mon père, en nous montrant parmi les morts quarante de ces furieux (1), nous faisait espérer d'exterminer le reste. « Encore deux combats comme celui-ci, nous disait-il et le Mexique est délivré. »

Le peuple regardait d'un œil avide les Castillans étendus à ses pieds. « Ils ne sont pas immortels, » disait-il, en comptant leurs blessures. Chacun s'attribuait la gloire d'avoir porté l'un de ces coups.

---

(1) Les deux tiers des Espagnols, et Cortès lui-même, avaient été blessés dans ce combat.

Encouragé par ce spectacle, on attendit avec impatience l'assaut remis au lendemain. Il fut tel que les assiégés ne pouvaient plus le soutenir. On approchait des murs, on allait bientôt les franchir, et gagner la première enceinte. Cortès, alors désespéré, força Montezume à paraître, pour nous ordonner de cesser. Montezume se montre, et, du haut des murailles, il fait signe de l'écouter. Sa présence suspend l'assaut. Le peuple, saisi de respect, se prosterne et prête silence. Le monarque éleva la voix : il remercia ses sujets d'avoir tenté sa délivrance ; mais il leur dit qu'il était libre, et au milieu de ses amis. « Du reste, ils consentent, dit-il, à se retirer dès demain, pourvu qu'à l'instant même l'on mette bas les armes, et que, pour signe de paix, on cesse toute hostilité. Je le veux, je vous le commande. Obéissez à votre roi. »

La multitude, à cette voix, était incertaine et flottante. Mon père la détermina.

« Si tu es libre, grand roi, dit-il à Montezume, sors de ta prison, et viens régner sur nous. Jusque-là nous n'écoutons point un malheureux prince qu'on force à se trahir lui-même. Non, peuple, ce n'est pas votre roi qui vous parle ; c'est un captif que l'on menace, et qui subit la loi de la nécessité. Sa bouche demande la paix ; son cœur implore la vengeance. Vengez-le donc, sans écouter ce que lui dictent ses tyrans. »

A ces mots l'assaut recommence. On crie au

roi de s'éloigner. L'ennemi l'arrête et l'expose à nos coups. Mon père, qui tremble pour lui, veut détourner l'attaque.... Il n'est plus temps. Une pierre fatale à frappé Montezume : il chancelle, et tombe expirant dans les bras de ses ennemis. En le voyant tomber, le peuple jette un cri de douleur, s'épouvante et s'enfuit, comme chargé d'un parricide. Bientôt l'ennemi nous renvoie son corps pâle et défiguré. Une multitude éplorée accourt, s'empresse, l'environne, et détestant la main qui l'a frappé, remplit l'air de ses hurlemens et baigne son roi de ses larmes.

Les caciques s'assemblent, et mon père est élu pour succéder à Montezume. Alors un nouveau plan d'attaque et de défense achève de déconcerter et d'effrayer nos ennemis.

Mon père, aux assauts meurtriers, préféra les lenteurs d'un siége. Dans une enceinte inaccessible au feu des Espagnols, il les fit entourer de tranchées et de remparts. Les travaux avançaient. Cortès s'en épouvante, et il médite sa retraite. C'était le moment décisif. Il lui fallait, pour s'échapper, repasser sur l'une des digues dont le lac était traversé ; et mon père ayant bien prévu que Cortès choisirait les ombres de la nuit pour favoriser son passage, fit rompre les ponts de la digue, la borda d'une multitude de canots remplis d'Indiens habiles à tirer de l'arc et de la fronde ; et à la tête de ses caciques, il voulut lui-même charger la colonne des ennemis. Tout fut exécuté,

mais avec trop d'ardeur. Des canots on voulut s'élancer sur la digue. Cette imprudence coûta la vie à une foule d'Indiens. Deux cents des soldats de Cortès et mille de ses alliés tombèrent sous nos coups, un pont volant sauva le reste ; et quand le jour vint éclairer le carnage de la nuit, on trouva ceux des Castillans dont la mort nous avait vengés, on les trouva chargés de l'or qu'ils étaient venus nous ravir, et dont le poids les avait accablés. Ainsi l'or une fois fut utile à notre défense.

Dans ce combat, où le lac du Mexique avait été rougi de sang, mon père avait reçu deux blesssures mortelles. A son heure dernière il m'appela, et il me dit : « Mon fils, tu vois le fruit d'un mauvais règne. Ces brigands reviendront plus forts, secondés de ces mêmes peuples que Montezume a fait gémir. Hélas ! je prévois en mourant la ruine de ma patrie, moins malheureux de ne pas lui survivre, et d'avoir fait jusqu'au dernier soupir, ce que j'ai pu pour la sauver. Défends-la comme moi, défends-la, même sans espérance ; et sois le dernier à combattre sur ses débris. » A ces mots, je me sentis presser entre ses bras ; et de ses lèvres éteintes m'ayant donné le baiser paternel, il expira.

Ce souvenir cruel et tendre émut si vivement le héros Mexicain, que sa voix en fut étouffée ; et les Incas, les yeux attachés sur un fils si vertueux et si sensible, attendirent en silence que son cœur se fût soulagé.

CHAPITRE X.

Suite de ce récit.

Pour succéder à mon vertueux père, reprit Orozimbo, le choix des caciques tomba sur le jeune Guatimozin, son neveu, mon ami, le plus vaillant des hommes. Hélas ! il se montra bien digne de ce choix; mais le sort trahit son courage.

Cortès revint au bord du lac avec des forces redoutables. A mille Castillans (1), sa fortune avait joint plus de cent mille auxiliaires : telle était l'ardeur de nos peuples à voler au-devant du joug.

L'épouvante se répandit dans toutes les villes voisines. Les unes se rangèrent du côté de Cortès, et prirent les armes pour lui; d'autres se trouvèrent désertes, et leurs habitans éperdus, ou se sauvèrent dans nos murs, ou s'enfuirent vers les montagnes.

Dans peu, sur le lac du Mexique, nous vîmes lancer une flotte (2) semblable à celle qui, sur nos bords, avait apporté ces brigands. La multitude de nos canots eut beau l'environner et l'assaillir de toutes parts, brisés,

(1) Il avait reçu d'Espagne de nouveaux secours.

(2) Composée de treize brigantins.

engloutis par le choc de ces barques énormes, ils faisaient périr avec eux les Mexicains dont ils étaient chargés.

Le génie et l'activité de notre jeune roi firent des efforts inouis pour suppléer à l'avantage que les barques des ennemis avaient sur nos frêles canots. Son ardeur, son intelligence se signalèrent encore plus à la défense de nos digues. Dans les travaux, dans les dangers, par-tout et sans cesse présent, il était l'ame de son peuple. Le feu de son courage enflammait tous les cœurs. Les obstacles qu'il opposa aux approches des Castillans, lassèrent enfin leur constance. Effrayés des travaux et des périls d'un long siége, ils nous proposèrent la paix. Tout le peuple la demandait; le roi y consentait lui-même; la famine qui nous pressait y disposait tous les esprits; les prêtres, au nom de leurs dieux, furent les seuls qui s'y opposèrent. Ils avaient abattu l'ame de Montezume; ils flattèrent imprudemment l'audace de Guatimozin. Une ombre de péril les avait d'abord consternés, une apparence de succès les rendit aussi arrogans qu'ils avaient été lâches.

Sur la foi d'un oracle, nous refusâmes la paix. Crédulité fatale! un Dieu plus fort que tous nos dieux démentit leur vaine promesse. Il fit descendre des montagnes les peuples les plus indomptés (1); il changea leur féroce

(1) Les Otomies.

orgueil en un zèle ardent et docile; et Cortès n'eut pas plutôt vu grossir son camp de leurs fiers bataillons, qu'il résolut de nous livrer l'assaut (1).

Le passage sur les trois digues fut ouvert, malgré les efforts d'un courage déterminé. L'ennemi pénétra jusque dans nos murs, s'y établit parmi des ruines. Il s'avança, précédé du carnage que faisaient devant lui ses foudroyantes armes; et, par trois routes opposées, parvint enfin jusqu'au centre de cette ville où, depuis trois jours régnaient l'épouvante et la mort... A ces mots il s'interrompit par un frémissement de rage. « O souvenir affreux ! » s'écria-t-il; et ses yeux semblaient indignés de voir encore la lumière.

L'Inca tâchait de le calmer. Ah ! reprit le malheureux prince, tu vas juger toi-même si ma douleur est juste ! Je combattais près de mon roi, javais quitté le palais des mes pères, et dans ce palais assiégé, j'avais abandonné ma sœur, une sœur adorée, à qui moi-même j'étais plus cher que la lumière du jour. Pour sa garde et pour sa défense, j'avais laissé, à la tête de quelques Indiens, le brave Télasco, le fidèle ami de mon cœur, celui de tous les hommes que j'ai le plus aimé, à qui ma sœur était promise. Ce digne ami se défendait avec

(1) Cortès se vit à la tête de deux cent mille hommes. Ce n'est donc pas avec cinq cens hommes, comme on l'a dit tant de fois, qu'il prit la ville de Mexico.

tout le courage de l'amour et du désespoir; il l'inspirait à ses soldats; chacun d'eux semblait comme lui protéger les jours d'une amante. Aucune de leurs flèches ne partait en vain; le vestibule du palais était inondé de sang; la mort en défendait l'approche. Mais des palais voisins, que l'ennemi avait embrasés, l'incendie atteint celui-ci. Les assiégés y sont enveloppés d'un tourbillon de fumée; la flamme perce à travers ce nuage; elle s'attache aux lambris de cèdre, et s'y répand à flots pressés.

Le péril de ma sœur occupe seul mon ami; il la cherche au milieu de l'embrasement; et dans ce palais solitaire, dont ses soldats, de tous côtés, défendent l'enceinte, il appelle, avec des cris perçans, sa chère Amazili. Il la trouve éperdue, courant échevelée, et le cherchant pour l'embrasser, avant de périr dans les feux. « O chère moitié de mon ame! lui dit-il, en la saisissant, et en la serrant dans ses bras, il faut mourir, ou être esclaves. Choisis : nous n'avons qu'un instant. — Il faut mourir, lui répondit ma sœur. » Aussitôt il tire une flèche de son carquois, pour se percer le cœur. « Arrête! lui dit-elle, arrête! commence par moi : je me défie de ma main, et je veux mourir de la tienne. »

A ces mots tombant dans ses bras et approchant sa bouche de celle de son amant, pour y laisser son dernier soupir, elle lui découvre son sein. Ah! quel mortel, dans ce

moment, n'eût pas manqué de courage! Mon ami tremblant la regarde, et rencontre des yeux dont la langueur eût désarmé le dieu du mal. Il détourne les siens, et relève le bras sur elle; son bras tremblant retombe sans frapper. Trois fois son amante l'implore, et trois fois sa main se refuse à percer ce cœur dont il est adoré. Ce combat lui donne le temps de changer de résolution. « Non, non, dit-il, je ne puis achever. — Et ne vois-tu pas, lui dit-elle, les flammes qui nous environnent, et devant nous l'esclavage et la honte, si nous ne savons pas mourir? — Je vois aussi, dit-il, la liberté, la gloire, si nous pouvons nous échapper. » Alors appelant ses soldats: « Amis, leur dit-il, suivez-moi, je vais vous ouvrir un passage. » Il fait environner ma sœur commande que les portes du palais soient ouvertes, et s'élance à travers la foule des ennemis épouvantés.

Celui qui m'a peint ce combat en frémissait lui-même. Un énorme rocher qui se détache et roule du haut des monts au sein des mers, chasse les vagues mugissantes, et s'ouvre à grand bruit un abîme à travers les flots courroucés; tel, en sortant du palais de mon père, se présenta le formidable Télasco. Les flots d'ennemis qu'il avait écartés, en retombant sur lui, allaient l'accabler sous le nombre. Il les repousse encore; une lourde massue, qu'il fait voler autour de lui, brise les lances et les glaives, et comme un tourbillon rapide,

renverse tout ce qu'elle atteint. Au milieu d'un rempart de morts, mon ami, couvert de blessures et le corps sillonné de ruisseaux de sang, se défend et combat jusqu'à l'épuisement du peu de forces qui lui restent. Enfin ses bras laissent tomber la massue et le bouclier; bientôt il chancelle, il succombe... Il respirait encore. Il fut pris vivant; et ma sœur suivit le sort de mon ami. Est-il mort? a-t-elle eu la force et le malheur de lui survivre? C'est ce que je n'ai pu savoir. Peut-être, ô ciel! dans ce moment, il gémit sous les coups d'un maître inflexible. Ma sœur peut-être... Ah loin de moi cette épouvantable pensée; elle rallume en vain toute ma rage, et fait le tourment de mon cœur.

L'Inca, qui lui voyait étouffer ses soupirs et dévorer ses larmes, le pressait d'interrompre ce récit désolant. Non, dit le cacique, achevons : puisque j'ai pu survivre à mes malheurs, je dois avoir la force d'en soutenir l'image.

Tous nos postes forcés livraient la ville en proie à nos vainqueurs. Le roi n'avait plus pour asile que son palais, où sa noblesse lui offrait de s'ensevelir. Il voulut, dans l'espoir de rallier sur les montagnes les Indiens que la frayeur et la fuite avaient dispersés, il voulut s'échapper lui-même, pour revenir assiéger à son tour et accabler nos ennemis. Il traversait le lac; et pour favoriser sa fuite, nos canots occupaient la flotte de Cortès

par un combat désespéré. Monarque infortuné! Tout le sang prodigué pour lui ne put le sauver : il fut pris... C'est encore ici que mon courage m'abandonne. Alors un délire stupide se saisissant d'Orozimbo, sa langue parut se glacer, sa bouche entr'ouverte et ses yeux immobiles marquaient l'épouvante et l'horreur. Sa voix enfin s'ouvre un passage; il s'écrie : O Guatimozin ! ô le plus magnanime, ô le meilleur des rois ! Un brasier, des charbons ardens !... C'est sur ce lit qu'ils l'étendirent. « O barbarie atroce ! » s'écrie à ce récit l'Inca, saisi d'horreur. Attends, dit le cacique, attends; tu vas mieux les connaître. Tandis que le feu pénétrait jusqu'à la moëlle des os, Cortès, d'un air tranquille, observait les progrès de la douleur; et il disait au roi : » Si tu es las de souffrir, déclare où tu as cachés tes trésors. »

Soit qu'il n'eût rien caché, soit qu'il trouvât honteux de céder à la violence, le héros du Mexique honora sa patrie par sa constance dans les tourmens. Il attache un œil indigné sur le tyran, et il lui dit : « Homme féroce et sanguinaire, connais-tu pour moi de supplice égal à celui de te voir ? » Il ne lui échappa ni plainte, ni prière, ni aucun mot qui implorât une humiliante pitié.

Sur le brasier était aussi un fidèle ami de ce prince. Cet ami, plus faible, avait peine à résister à la douleur; et prêt à succomber, il tournait vers son maître des regards plaintifs et touchans. « Et moi, lui dit Guatimozin, suis-

je sur un lit de roses? » Ces paroles étouffèrent le soupir au fond de son cœur (1).

Tu frémis, Inca; ce n'est rien que tout ce que tu viens d'entendre. Tu n'as vu ces brigands que dans l'ardeur du carnage. Pour en juger, il faut les voir au sein de la paix, au milieu des peuples qu'ils ont désarmés, dont les uns vont au-devant d'eux avec une joie ingénue, et les autres d'un air timide et suppliant; qui leur présentent de plein gré ce qu'ils ont de plus précieux; qui s'empressent à les servir, à les loger dans leurs cabanes; qui supportent pour eux les travaux les plus rudes; qui courbent le dos sans se plaindre sous le faix dont ils les accablent, sous les coups dont ils les meurtrissent, qui se laissent flétrir, avec un fer brûlant, des marques de la servitude; c'est-là que s'est montré la cruauté des Castillans. Tout ce que tu peux concevoir des excès de la tyrannie et des rigueurs de l'esclavage, n'approche pas encore des maux que ces hommes dénaturés font souffrir aux plus doux des hommes.

Ceux-ci, épouvantés par le supplice de leur roi, par le saccagement de leur ville et de leurs campagnes, ne s'occupaient qu'à fléchir les vainqueurs; ils opposaient la dou-

(1) Cortès ayant fait cesser l'exécution, Guatimozin vécut encore deux ans; il finit par être pendu, sur la déposition d'un Indien, qui l'accusa d'avoir conspiré contre les Espagnols.

ceur des agneaux à la férocité des tigres ; leurs caresses, leurs larmes, l'abandon volontaire du peu de bien qu'ils possédaient, une obéissance muette, une aveugle soumission, le dernier et le plus pénible de tous les sacrifices que l'homme puisse faire à l'homme, celui de sa liberté, rien n'adoucit ces cœurs farouches. Si leurs esclaves surchargés, dans une longue et pénible route, osent gémir sous le fardeau, un châtiment soudain leur impose silence ; et s'ils succombent sous l'excès du travail et de la misère, un bras impitoyable achève de leur arracher le dernier soupir. « Cruels ! disent ces innocens, que vous avons-nous fait ? Notre vie n'est employée qu'à vous servir : pourquoi nous l'arracher ? Epargnez du moins nos enfans et nos femmes. » Les monstres sont sourds à ce plaintes. *De l'or*, *de l'or*, c'est leur cri de rage : on ne peut les en assouvir. Un peuple en vain se hâte d'apporter à leurs pieds le peu qu'il a de ce métal funeste. Ce n'est jamais assez ; et tandis qu'à genoux, les mains au ciel, les yeux en pleurs, il proteste qu'il n'en a plus, on l'enchaîne, on le livre à d'horribles tourmens, pour l'obliger à découvrir ce qu'il peut en avoir encore. Leur avarice a inventé des tortures inconcevables et des supplices inouis. Ingénieuse à compliquer et à prolonger les douleurs, elle donne à la mort mille formes horribles, que la mort ne connaissait pas.

Mais ce qui révolte le plus de leur atrocité, c'est sa froideur tranquille. La nature est muette dans ces cœurs endurcis. Autour des bûchers où la flamme dévore une famille entière, au milieu d'un hameau dont les toits embrasés fondent sur les femmes enceintes, sur les faibles vieillards, sur les enfans à la mamelle; au pied des échafauds où un feu lent consume le fils et la mère, déchirés avant de mourir, on les voit ces hommes féroces, on les voit, rians et moqueurs, se réjouir et insulter aux victimes de leur furie.

Inca, ne nous reproche point d'avoir vu tant de maux sans mourir de douleur, ajouta le cacique en versant des ruisseaux de larmes; et d'une voix entrecoupée par les sanglots qui l'étouffaient, si nous supportons nos malheurs, si nous vivons, si nous fuyons notre déplorable patrie, c'est pour lui chercher des vengeurs.

« Ah! vous en méritez sans doute, lui dit l'Inca, en l'embrassant. Je sens vos maux, je les partage. Si je ne les puis réparer, j'espère au moins les adoucir. Demeurez parmi nous, illustres malheureux, et que ma cour soit votre asile. Hélas! si j'en crois des présages qui commencent à s'avérer, le temps approche où j'aurai besoin de votre expérience et de votre courage... Ah! s'écrièrent les caciques, la vie est l'unique bien que le destin nous laisse; généreux prince, elle est à

toi, et tu peux en être prodigue; sans toi, le désespoir en eût déjà tranché le cours. »

CHAPITRE XI.

Les Espagnols étendent leurs ravages vers le midi de l'Amérique. Caractère de Pizarre, et son entreprise. Cent jeunes Castillans partent de l'île Espagnole pour s'aller joindre à lui. Alonzo de Molina est à leur tête. Il emmène avec lui Barthelemi de Las-Casas. Leur voyage, leur arrivée à Panama.

TANDIS que la paix, la justice, l'humanité régnaient encore dans ces régions fortunées, sous les lois des fils du Soleil, la tyrannie des Castillans s'étendait comme un incendie : la ruine et la solitude en marquaient partout les progrès.

Le nord de l'Amérique était dévasté; le midi commençait à l'être. En vain ce pieux solitaire, cet ami courageux et tendre des malheureux Indiens, Barthelemi de Las-Casas, avait fait retentir le cri de la nature jusqu'au fond de l'ame des rois (1); une piété stérile, une volonté faible de remédier

(1) Ferdinand et Charles-Quint.

à tant de maux, fut tout ce qu'il obtint. On fit des lois ; ces lois, sans force, ne purent de si loin réprimer la licence ; la cupidité secoua le frein qu'on voulait lui donner ; et sous des rois qui condamnaient l'oppression et l'esclavage, l'Indien fut toujours esclave, l'Espagnol toujours oppresseur.

Barthelemi, s'humiliant devant l'éternelle sagesse, pleurait au bord de l'Ozama (1), dans une retraite profonde, l'impuissance de ses efforts.

Cependant l'isthme était en proie au plus inhumain des tyrans. Ce barbare était Davila. Sa cruauté l'avait rendu l'effroi des peuples des montagnes qui joignent les deux Amériques. A travers les rochers, les forêts et les précipices, ses soldats, ses chiens dévorans furent lancés contre les sauvages. Pour les détruire, il n'en coûta que la peine de les poursuivre, et celle de les égorger. Ainsi fut ouvert le passage de l'océan du nord à la mer pacifique.

Là de nouveaux bords se découvrent, et l'ambition des conquêtes y voit un champ vaste à courir. Balboa (2), digne précurseur

(1) Rivière sur laquelle Barthelemi Colomb, frère de l'amiral, avait fait bâtir la ville de Saint-Domingue.

(2) Vasco Nugnès de Balboa. Il avait découvert la mer du Sud en 1513. Ce fut à lui qu'un Indien répondit *Béru*, *Pelu*, je m'appelle *Béru*, et j'habite le bord de *la rivière* : de-là le nom de *Pérou*. Balboa était gendre de Davila. Celui-ci lui fit trancher la tête.

du sanguinaire Davila, a déjà voulu pénétrer dans ces régions du midi; et des flots du sang Indien ont inondé les bords où il a tenté de descendre. Après lui de nouveaux brigands ont risqué de plus longues courses; mais la constance ou la fortune leur a manqué dans ces travaux.

Il fallait que, pour la ruine de cette partie du nouveau monde, la nature eût formé un homme d'une résolution, d'une intrépidité à l'épreuve de tous les maux, un homme endurci au travail, à la misère, à la souffrance; qui sût manquer de tout, et se passer de tout, s'animer contre les périls, se roidir contre les obstacles, s'affermir encore sous les coups de la plus dure adversité. Cet homme étonnant fut Pizarre; et cette force d'ame, que rien ne put dompter, n'était pas sa seule vertu. Ennemi du luxe et du faste, simple et grand, noble et populaire, sévère quand il le fallait, indulgent lorsqu'il pouvait l'être, et modérant, par la douceur d'un commerce libre et facile, la rigueur de la discipline et le poids de l'autorité; prodigue de sa propre vie, attachant un grand prix à celle d'un soldat; libéral, généreux, sensible, il n'avait point pour lui cette cupidité qui déshonorait ses pareils: l'ambition de s'illustrer, la gloire d'avoir entrepris et fait une immense conquête, étaient plus dignes de son cœur. Il vit entasser à ses pieds des monceaux d'or dans des flots de sang; cet or ne l'éblouit jamais; il ne se plut qu'à le

répandre. Sobre et frugal pendant sa vie, on le trouva pauvre à sa mort. Tel fut l'homme que la fortune avait tiré de l'état le plus vil (1), pour en faire le conquérant du plus riche empire du monde.

Connu, par sa bravoure, du vice-roi de l'isthme (2), il en obtint le droit d'aller chercher, par-delà l'équateur, des régions nouvelles et de nouveaux trésors. Un seul des vaisseaux qui restait de la flotte de Balboa, lui suffit pour son entreprise. Il l'arme au port de Panama, et le bruit s'en répand bientôt jusqu'à l'île Espagnole (3), à cette île fameuse par la conquête de Colomb, et dont on avait fait depuis le siége de la tyrannie.

Au nom de Pizarre une fière jeunesse demande à s'aller joindre à lui. Leur chef, Alonzo de Molina, magnanime et vaillant jeune homme, mais d'un courage trop bouillant et d'un naturel trop sensible, avait gagné par sa candeur l'estime et l'amitié du vertueux Las-Casas. Il voulut, avant de partir, l'embrasser et lui dire adieu.

« Hé quoi ! lui dit le solitaire, l'avarice des Castillans n'est donc pas encore assouvie !

(1) La première condition de Pizarre avait été la même que celle de Sixte-Quint.

(2) Don Pedre Arias Davila.

(3) Saint-Domingue.

et vous allez chercher pour eux de nouveaux bords à ravager ! — Le ciel m'est témoin, répondit Alonzo, que c'est la gloire qui me conduit. — La gloire ! ah ! reprit l'homme juste, en est-il pour les assassins ? en est-il à tomber sur un troupeau timide d'hommes nus, faibles, désarmés, à les égorger sans péril, avec une cruauté lâche ? Votre gloire est celle du vautour lorsqu'il déchire la colombe. Non, mon ami, je vous le dis, la honte et la douleur dans l'ame, rien ne peut effacer l'opprobre dont se couvrent les Castillans. Ils trahissent leur Dieu, leur prince, leur patrie; et leur avarice insensée se trompe, en croyant s'assouvir. Hélas ! s'ils avaient bien voulu ménager leur conquête, l'Inde serait heureuse, l'Espagne serait opulente; mais, par l'abus honteux qu'ils font de la victoire, ils auront épuisé l'Espagne et ruiné l'Inde sans fruit. »

« Hé bien, voici, lui dit Alonzo, le moment de les éclairer. Je ne connais Pizarre que par sa renommée; mais on me l'a peint généreux. Il est digne peut-être, ô mon ami, d'entendre de votre bouche la voix de l'humanité. Pourquoi ne demandez-vous pas à le suivre dans sa conquête ? Venez. Vos conseils, votre zèle vous rendront respectable et cher à mes compagnons comme à moi. »

Aux instances d'Alonzo, Barthelemi s'émeut, il sent réveiller dans son cœur son activité bienfaisante, et l'espoir d'être utile aux hommes ranime son ardeur. Mais la réflexion, la

triste prévoyance le décourageait de nouveau. « Molina, dit-il au jeune homme, vous connaissez mon cœur. Je ne verrais jamais patiemment faire du mal aux Indiens; je parlerais pour eux sans ménagement et sans crainte, et vous-même peut-être, exposé à la haine de ceux que j'aurais offensés, vous vous plaindriez de mon zèle. — Venez, lui dit Alonzo, et ne pensons qu'au bien que votre présence peut faire. Qui sait les crimes et les maux que vous épargnerez au monde? et quel reproche ne vous feriez-vous pas, de n'avoir eu qu'à vous montrer pour sauver des millions d'hommes, et de ne l'avoir pas voulu? — C'en est assez, lui dit Las-Casas. Je ne vous laisserai pas croire que j'aie renoncé par faiblesse à l'espérance d'être utile à ces infortunés. Je vous suivrai. Fasse le ciel que Pizarre daigne m'entendre! »

Ils partent ensemble; et bientôt le vaisseau qui les a reçus aborde au rivage de l'isthme. On y débarque à l'embouchure du fleuve des lézards (1), et pour le remonter, on s'élance sur des canots. Chacun de ces canots, formé du creux d'un cèdre, porte vingt rameurs indiens, qu'un farouche espagnol commande. Mais ces rameurs, animés par les cris d'une jeunesse impatiente, redoublent en vain leurs

(1) Aujourd'hui *la Chagre*, qui, des montagnes de l'histhme, descend dans la mer du nord. Ses eaux font une lieue par heure.

efforts ; le fleuve leur oppose tant de rapidité, qu'ils ont peine à le vaincre, et ne vont contre le torrent qu'avec une extrême lenteur. Celui qui les commande semble leur faire un crime de la violence des eaux. Leur corps, ruisselant de sueur, est meurtri de verges sanglantes. Hors d'haleine et presque aux abois, ils souffrent leurs maux sans se plaindre ; seulement des larmes muettes tombent sur leur rame, et se mêlent avec les gouttes de sueur qu'on voit distiller de leur sein ; et quelquefois ils lèvent sur celui qui les frappe un regard douloureux et tendre, qui semble implorer sa pitié.

Las-Casas, témoin de tant de barbarie, éprouve le tourment d'un père qui voit déchirer ses enfans. « Cessez, cruels, dit-il, cessez de tourmenter ces malheureux qui se consument en efforts pour votre service. Voulez-vous les voir expirer ? Ils sont hommes ; ils sont vos frères ; ils sont enfans du même Dieu que vous. » Alors s'adressant au plus jeune et au plus faible des rameurs : « Mon ami, lui dit-il, respirez un moment, je vais ramer à votre place. »

Les jeunes Espagnols, touchés de ce spectacle, s'empressent tous à l'envi de soulager les Indiens. Ceux-ci tendaient les mains à l'homme bienfaisant qui leur procurait ce relâche, le comblaient de bénédictions, et lui donnaient ce tendre nom de père qu'il avait si bien mérité.

Alors Molina s'approchant de Las-Casas, lui dit tout bas, avec un mouvement de joie : « Hé bien, mon père, vous repentez-vous à présent de nous avoir suivi ? » Barthelemi le regarda d'un œil où la tendre compassion et la tristesse étaient peintes, et ne lui répondit que par un profond soupir.

Il est un village connu sous le nom de Crucès, où le fleuve cesse d'être navigable. Ce fut là qu'obligé de quitter les canots on suivit, à travers les bois, une longue et pénible route. Mais toute pénible qu'elle est, la fatigue en est adoucie quand, du haut des coteaux, le regard se promène sur des vallons que la nature se plaît à parer de ses mains, où la variété des arbres et des fruits, la multitude des oiseaux peints des couleurs les plus brillantes, forment un coup d'œil enchanteur. Hélas ! dans ces climats si beaux, tout ce qui respire est heureux ; l'homme opprimé, souffrant et misérable, y gémit seul sous le joug de l'homme, et remplit de ses plaintes les antres solitaires qui le cachent à son tyran.

De montagne en montagne on s'élève, on parvient jusqu'au sommet qui les domine, et d'où la vue, au loin, s'étend vers l'un et l'autre bord, sur l'immense abîme des eaux. De-là se découvre à la fois (1), d'un côté

(1) On préfère ici le témoignage de M. de la Condamine à celui de Lionnel Wafer, lequel assure que d'aucun endroit de l'isthme on ne découvre à la fois les deux mers.

l'océan du nord, de l'autre la mer pacifique, dont la surface dans le lointain s'unit avec l'azur du ciel. « Compagnons, leur dit Molina, saluons cette mer, cette terre inconnue, où nous allons porter la gloire de nos armes. Si Magellan s'est rendu immortel, pour avoir seulement reconnu ces pays immenses, quelle sera la renommée de ceux qui les auront soumis (1) ! »

Il descend la montagne, et bientôt approchant des murs où Davila commande, il lui fait annoncer cent jeunes Castillans qui viennent s'offrir à Pizarre, pour aller chercher avec lui la gloire et les dangers.

Le farouche tyran de l'isthme était plongé dans la douleur. Il venait de perdre son fils unique à la poursuite des sauvages. « Soyez les bienvenus, dit-il aux jeunes Castillans, et prenez part à la désolation d'un père, dont ces féroces Indiens ont dévoré le fils. Oui, les cruels l'ont dévoré, ce fils, mon unique espérance. Ah ! tout leur sang peut-il jamais rassasier ma fureur ! Poursuivez, massacrez cette race impie et funeste. S'il en échappe un seul, je me croirai point vengé. »

Pizarre fit un accueil plus doux aux nouveaux compagnons que lui amenait la fortune. Il les reçut sur son vaisseau avec cet

(1) Le voyage de Magellan en 1521 et 1522 ; l'entreprise de Pizarre en 1524.

air plein de franchise et d'affabilité qui lui gagnait les cœurs, et après les éloges qu'il devait à leur zèle, il leur présenta ses amis. « Voilà, dit-il, le généreux Almagre et le pieux Fernand de Luques (1) qui consacrent, à mon exemple, leur fortune à cette entreprise; Almagre, assez connu par sa valeur, et Fernand par les dignités qu'il remplit dans le sacerdoce. Près de lui vous voyez Valverde, zélé ministre des autels : c'est lui qui sera parmi nous l'interprète du ciel, l'organe de la foi, l'apôtre de la vérité, chez ces nations idolâtres. Ce guerrier est Salcédo, noble et vaillant jeune homme; c'est à ses mains que l'étendard de la Castille est confié, et c'est lui qui nous conduira dans le chemin de la victoire. Vous voyez dans Ruïs un savant pilote, à qui cette mer est connue, et qui le premier a tenté d'en parcourir les écueils, sous l'intrépide Balboa. » Il leur nomma de même avec éloge Peraste, Ribera, Séraluze, Aléon, Candie, Oristan, Salamon, et tous ceux qui l'accompagnaient.

Alonzo lui nomme à son tour les Castillans qu'il lui amène, tels que le jeune et beau Mendoce, l'audacieux Alvar, le bouillant et fougueux Pennate, et Valasquès plus froidement superbe, et le magnanime Moscose, et

(1) Augustin Zarate prétend qu'Almagre était fils naturel de Fernand de Luques. (*Découverte et conquête du Pérou*). *Liv.* 1.

Moraclès, qui devait périr en abordant. Infortuné jeune homme ! tu portais dans tes yeux le courage d'un immortel. Pizarre en connaît un grand nombre, ou par leur renommée, ou par celle de leurs aïeux. Il leur témoigne à tous combien il est sensible à l'honneur de les commander. Ses regards s'attachent enfin sur l'humble et pieux solitaire qu'il voit à côté d'Alonzo. « Est-ce encore là, demande-t-il un messager de la foi que son zèle engage à nous suivre ! »

Au nom de Las-Casas, au nom de ce héros de la religion et de l'humanité, que l'Espagne avait honoré du nom de *Protecteur de l'Inde*, Pizarre est saisi de respect, et se prosternant devant lui, croit adorer la vertu même. « Est-ce vous, lui dit-il, vénérable et pieux mortel, est-ce vous qui venez bénir et partager nos travaux ? Quel présage pour moi de la faveur du ciel, et du succès de mon entreprise !

» Vaillant et généreux Pizarre, lui répondit le solitaire, le seul témoignage assuré de la faveur du ciel est dans le cœur de l'homme juste. Méritez-la par vos vertus ; et n'enviez point aux méchans des succès dont le ciel s'irrite. La gloire d'être humain, sensible et bienfaisant, sera pure et d'autant plus belle, que vous aurez peu de rivaux. »

CHAPITRE XII.

Conseil tenu avant le départ de Pizarre. Las-Casas y défend les droits de la nature et la cause des Indiens.

Le vaisseau, pour mettre à la voile, attendait un vent favorable. On fit des vœux pour l'obtenir. Le plus auguste de nos mytères fut célébré sur la poupe, par ce même Fernand de Luques, intéressé avec Almagre dans les risques de l'entreprise, et comme lui associé dans le partage du butin. O superstition ! Ce prêtre sacrilége, pour rendre les autels garans de ses vils intérêts, suspend le divin sacrifice, au moment de le consommer; et tenant dans ses mains la victime pure et céleste, il se tourne vers l'assistance. Sur son front chauve et sillonné de rides, l'austérité paraît empreinte; il soulève un sourcil épais dont son œil morne est ombragé; et d'une voix semblable à celle qui, du creux des autels, prononçait les oracles : « Venez, Pizarre, et vous Almagre, venez, dit-il, sceller du sang d'un Dieu notre illustre et sainte alliance. » Alors rompant l'hostie en trois (1), il s'en réserve une

(1) Ce trait-là est historique. *Pigliarono l'hostia consacrata del santissimo sacramento, giurando di non romper mai la fede.* (*Benzoni.*) *L.* 3.

partie, et en donnant une à chacun de ses associés interdits et tremblans : « Ainsi, dit-il, soit partagée la dépouille des Indiens. » Tel fut leur serment mutuel, tel fut le pacte de l'avarice. Barthelemi en fut épouvanté.

Le même jour on tint conseil; et là on entendit Pizarre exposer son plan, ses moyens, ses mesures et ses ressources. Fernand de Luques, chargé du soin de pourvoir aux besoins de la flotte, devait rester à Panama, tandis qu'Almagre voyagerait sans cesse du port de l'isthme aux bords où l'on allait descendre, et y amènerait les secours : rien n'avait été négligé; et la prudence de Pizarre, en prévoyant tous les obstacles, semblait les avoir aplanis : tel fut l'éloge unanime qu'il reçut dans le conseil.

Mais Las-Casas qui, dans ce plan, voyait dans les Indiens les vassaux des Castillans, ou plutôt les esclaves destinés aux plus durs travaux, ne put renfermer sa douleur. Il demande à parler, on lui prête silence; et, la tristesse dans les yeux : « J'entends, dit-il, qu'on se propose de distribuer les Indiens comme de vils troupeaux. On l'a fait dans les îles; les îles ne sont plus que d'effrayantes solitudes. Des millions d'infortunés ont péri sous le joug. Suivrez-vous cet exemple, et ferez-vous périr de même les peuples de ces bords ? ».

Chacun s'empressa de répondre qu'on les ménagerait. « Il n'en est qu'un moyen, con-

tinua le solitaire : c'est de ne laisser à personne le pouvoir de les opprimer. Qu'ils soient sujets, mais sujets libres ; le même roi, la même loi, et, comme je l'espère, le même Dieu que nous ; mais jamais d'autre dépendance : voilà leur droit, que je réclame au nom de la nature et à la face du ciel.

« Vertueux Las-Casas, lui répondit Pizarre, vos vœux et les miens sont d'accord. Faire adorer mon Dieu, faire obéir mon Roi ; imposer à ces peuples un tribut modéré ; établir entr'eux et l'Espagne un commerce utile pour eux, autant qu'avantageux pour elle, voilà ce que je me propose. Fasse le ciel que, sans user de contrainte et de violence, je puisse l'obtenir ! — Je vous en suis garant, reprit vivement Las-Casas. Mais Pizarre, promettez-moi que si ces peuples sont dociles, s'ils souscrivent à des lois justes, s'ils ne demandent qu'à s'instruire, ils seront libres comme nous ; que leurs jours, leurs biens, leur repos, seront protégés par vos armes ; que l'honnêteté, la pudeur, la timide et faible innocence auront en vous un défenseur, un vengeur. — Je vous le promets. Que vous ne souffrirez jamais qu'on les arrache à leur patrie, qu'on les condamne à des travaux qu'on exige d'eux, par la crainte, la menace et les châtimens, au-delà du tribut imposé par vous-même. — Telle est ma résolution. — Hé bien, jurez-le donc au Dieu que vous avez reçu, et que tous vos amis le jurent. »

A ce discours, un bruit confus se répandit dans l'assemblée; et Fernand de Luques prenant la parole : « Quoi, dit-il à Barthelemi, jurer à Dieu de ménager des barbares qui le blasphêment, qui brûlent devant les idoles un encens qui n'est dû qu'à lui ! Jurons plutôt de les exterminer, s'ils osent défendre leurs temples, et s'ils refusent d'adorer le Dieu que nous leur annonçons. L'Amérique nous appartient au même titre que Canaan appartenait aux Hébreux; le droit du glaive qu'ils avaient sur l'idolâtre Amalécite (1), nous l'avons sur des infidèles plus aveuglés, plus abrutis dans leurs détestables erreurs. Ils se plaignent qu'on leur impose un trop rigoureux esclavage; mais eux-mêmes sont-ils plus doux, plus humains envers leurs captifs? Sur des autels rougis de sang, ils leur déchirent les entrailles, ils se partagent par lambeaux leurs membres encore palpitans, ils les dévorent, les barbares; ils en sont les vivans tombeaux. Et c'est pour cette race impie qu'on parle avec tant de chaleur! Si les châtimens les effrayent, qu'ils cessent de nous dérober cet or stérile dans leurs mains, et qui nous a déjà coûté tant de périls et de fatigues. Quoi! n'avez-vous franchi les mers, n'avez-vous bravé les tempêtes, et cherché ce malheu-

(1) Cette comparaison a été faite par le missionnaire Gumilla, et par bien d'autres fanatiques.

reux monde à travers tant d'écueils, que pour abandonner l'unique fruit de vos travaux, vous en retourner les mains vides, et ne rapporter en Espagne que la honte et la pauvreté ! L'or est un don de la nature. Inutile à ces peuples, il nous est nécessaire. C'est donc à nous qu'il appartient, et leur malice opiniâtre à le cacher, à l'enfouir, les rendrait seule assez coupable pour justifier nos rigueurs. Quant à leur esclavage, il est la pénitence des crimes dont les a souillés un culte impie et sanguinaire. Ce ne sont pas les creux des mines où ils sont enfermés vivans, que l'on doit redouter pour eux. Ils méritent d'autres ténèbres que celles de ses noirs cachots; et pourvu qu'ils y meurent résignés et contrits, ils béniront un jour les mains qui les auront chargés de chaînes. »

Ainsi parla Fernand de Luques. Las-Casas, qui d'un œil immobile d'horreur, le regardait et l'écoutait, lui répondit : « Prêtre d'un Dieu de paix, vos lèvres, où ce Dieu reposait tout-à-l'heure, ont-elles proféré ce que je viens d'entendre ? Est-ce du haut du bois arrosé de son sang, où, s'immolant pour tous les hommes, sa bouche expirante implorait la grâce de ses ennemis ? est-ce du haut de cette croix qu'il vous a dicté ce langage ? Vous, chrétien, vous parlez d'exterminer un peuple qui ne vous a fait aucun mal ! S'il vous en avait fait, votre religion vous dirait encore de l'aimer. Vous vous comparez aux Hébreux, et

ce peuple aux Amalécites ! Laissez, laissez-là ces exemples, dont on n'a que trop abusé. Si Dieu, dans ses conseils, a jamais dérogé aux saintes lois de la nature, il a parlé, il a donné un décret formel, authentique dans toute la solennité que sa volonté doit avoir, pour forcer l'homme à lui obéir plutôt qu'à la voix de son cœur; et ce décret n'a pu s'étendre au-delà des termes précis où lui-même il l'a renfermé; l'ordre accompli, la loi qu'il avait suspendue a repris son cours éternel. Dieu parlait aux Israélites, mais Dieu ne vous a point parlé. Tenez-vous en donc à la loi qu'il a donné à tous les hommes : *Aimez-moi, aimez vos semblables :* voilà sa loi, Fernand. Sont-ce là vos tortures, et vos chaînes, et vos bûchers ?

» Les Indiens, sans doute, ont exercé entr'eux des cruautés bien condamnables; mais, fussent-ils plus inhumains, est-ce à vous de les imiter ? Leur malheur, hélas ! est de croire à des dieux sanguinaires. Si, au lieu du tigre, ils voyaient sur leurs autels l'agneau sans tache, ils seraient doux comme l'agneau. Et qui de nous peut dire, qu'élevé dès l'enfance dans le sein des mêmes erreurs, l'exemple de ses pères, les lois de son pays n'auraient pas tenu sa raison captive sous le même joug ? Plaignez donc, sans les condamner, ces esclaves de l'habitude, ces victimes du préjugé. Cependant, dites-moi s'ils sont par-tout les mêmes; et quel mal avaient fait les peuples

de l'Espagne et de Cuba ? Rien de plus doux et de plus tranquille, de plus innocent que ces peuples. Toute leur vie était une paisible enfance ; ils n'avaient pas même des flèches pour blesser les oiseaux de l'air. Les en a-t-on plus épargnés ? C'est là que j'ai vu des brigands, sans motifs, sans remords, massacrer les enfans, égorger les vieillards, se saisir des femmes enceintes, leur déchirer les flancs, en arracher le fruit... O religion sainte, voilà donc tes ministres ! O Dieu de la nature, voilà donc tes vengeurs ! Enfermer un peuple vivant dans les rochers où germe l'or ; l'y faire périr de misère, de fatigue et d'épuisement, pour accumuler vos richesses et pour engendrer sur la terre tous les vices, enfans du luxe, de l'orgueil, de l'oisiveté ! O Fernand ! c'est là pénitence que vous imposez à ces peuples ! Ecartez ce masque hypocrite, qui vous gêne sans nous tromper. Vous servez un Dieu ; mais ce Dieu, c'est l'impitoyable avarice. C'est elle qui, par votre bouche, outrage ici l'humanité, et veut rendre le ciel complice des fureurs qu'elle inspire, et des maux qu'elle fait. »

Fernand, qui, pendant ce discours, n'avait cessé de frémir et de rouler sur l'assemblée des yeux étincelans, se levait pour répondre. Pizarre le retint. Mais Valverde parla, et prit le ton paisible d'un sage conciliateur. Cet homme, le plus noir, le plus dissimulé que l'Espagne eût produit pour le malheur du

nouveau monde, portait dans son cœur tous les vices; mais il les couvait sourdement; et le masque de l'hypocrisie, qu'il ne quittait jamais, en imposait à tous les yeux.

« Barthelemi, dit-il, ne consultons ici que les intérêts de Dieu même : car l'homme n'est rien devant lui. Ces peuples sont ses ennemis, et ses ennemis éternels, s'ils meurent dans l'idolâtrie; vous ne le désavouerez pas. Comment celui qui demain sera l'objet de sa colère, peut-il être aujourd'hui l'objet de mon amour ! Qu'ils se fassent chrétiens; la charité nous lie. Mais jusque-là, Dieu les exclut du nombre de ses enfans. C'est à ce titre d'ennemis des gentils et des infidèles, et de conquérans pour la foi, que ce monde nous appartient. Le souverain pontife en a fait le partage, et il l'a fait du plein pouvoir de celui de qui tout dépend (1). Mais quelles que soient les richesses que profanent les Indiens, quelque abus même qu'ils en fassent, le droit d'en dépouiller les temples et les autels de leurs idoles, pour en faire un plus digne usage, n'est pas ce qui doit nous toucher. Oublions ces fragiles biens; ne pensons qu'au salut des ames. Il s'agit de gagner, ou de laisser périr celles de tous ces malheureux,

---

(1) Les termes de la bulle, sont : *De nostrâ mera liberalitate, et ex certâ scientiâ, ac de apostolicæ potestatis plenitudine...... Autoritate omnipotentis Dei, nobis in beato Petro concessâ..... donamus, concedimus et assignamus.*

Voulez-vous les abandonner, ou les retirer de l'abîme ? Pour lès sauver, à Dieu ne plaise que je veuille que l'on préfère les moyens les plus violens. Dans les îles peut-être on a été trop loin ; on n'a pas assez modéré la première ferveur du zèle ; et s'il est un moyen plus doux de captiver les Indiens, qu'un esclavage salutaire, comme vous je demande qu'on daigne l'essayer. Mais si l'on se voit obligé de faire à des esprits rebelles une heureuse nécessité de subir le joug de la foi, vaut-il mieux les abandonner, que d'employer à les réduire une utile et sainte rigueur ? C'est ce que je ne puis penser. Attendons que les circonstances nous éclairent et nous décident, sans renoncer au droit divin de commander et de contraindre, mais avec la ferme assurance de ne jamais en abuser. Voilà, je crois, ce que le zèle, d'accord avec l'humanité, conseille à des héros chrétiens. »

L'assemblée était satisfaite du parti modéré que proposait Valverde. Mais Las-Casas ne vit en lui qu'un fourbe adroit et dangereux. « De toutes les superstitions, dit-il, la plus funeste au monde est celle qui fait voir à l'homme, dans ceux qui n'ont pas sa croyance, autant d'ennemis de son Dieu : car elle étouffe dans les cœurs tout sentiment d'humanité ; et Valverde a raison : comment peut-on aimer l'éternel objet des vengeances et de la haine de son Dieu ? De-là ce barbare mépris qu'on a conçu pour les sauvages, et souvent cette joie atroce

qu'on ressent à les opprimer. Ah! loin de nous cette pensée, que Dieu, tant que l'homme respire, puisse le haïr un moment. Ces Indiens sont, comme vous, l'ouvrage de ses mains; il aime son ouvrage; il les a faits pour être heureux. Toujours le même, il veut encore ce qu'il voulut en les créant; et infini dans sa puissance comme dans sa bonté, il a mille moyens qui nous sont inconnus, d'attirer à lui ses enfans.

» Le lien fraternel n'est donc jamais rompu: la charité, l'égalité, le droit naturel et sacré de la liberté, tout subsiste, et d'accord avec la nature, la foi, d'un bout du monde à l'autre, ne présente aux yeux du chrétien que des frères et des amis. Mais, dites-vous, si l'esclavage est le seul moyen d'engager, de retenir les Indiens sous le joug de la foi!... Juste ciel! l'esclavage, la honte et le scandale de la religion est le seul moyen de l'étendre! Ah! c'est lui qui la déshonore, qui la rend odieuse, et qui la détruirait, si l'enfer pouvait la détruire. Il fut cruel chez tous les peuples; il est atroce parmi nous. Vous le savez; vous avez vu le fils arraché à son père, la femme à son époux, la mère à ses enfans; vous avez vu jeter dans le fond d'un vaisseau des troupeaux d'hommes enchaînés, y croupir entassés, consumés par la faim; vous avez vu ceux qui sortaient de cet exécrable tombeau, pâles, abattus de faiblesse, aussitôt condamnés aux travaux les plus accablans. Et c'est là,

dit-on, le moyen de gagner les esprits ! En a-t-on tenté d'autres ? A-t-on daigné les éclairer ? A-t-on pris soin de les instruire ? Veut-on même qu'ils soient instruits ? On veut qu'ils vivent et qu'ils meurent comme des animaux stupides. Pour les persuader, il eût fallu vivre avec eux, souffrir leur indocilité, l'apprivoiser par la douceur, l'attirer par la confiance, et la vaincre par les bienfaits. C'est l'exemple qui prouve; et le plus digne apôtre de la religion, c'est la vertu. Soyez bons, soyez justes, vous serez écoutés. Je connais bien ce nouveau monde ! Interrogez ceux dont le zèle portait le flambeau de la foi dans ces régions désolées où l'on a commis tant de maux. Demandez-leur quel doux empire a sur l'ame des Indiens la raison, l'équité, la vertu bienfaisante, la consolante vérité ? Demandez-leur s'il fût jamais de peuple moins jaloux de ses opinions, plus empressé d'ouvrir les yeux à la lumière, plus facile à persuader ? Mais au moment qu'on leur prêchait un Dieu clément et débonnaire, ils voyaient arriver des ravisseurs perfides et d'infâmes déprédateurs, qui, au nom de ce même Dieu, les dépouillaient, les enchaînaient, leur faisaient souffrir mille outrages. Pouvaient-ils ne pas accuser de fourberie et d'imposture ceux qui leur annonçaient la douceur de sa loi ? Ce que je dis-là, je l'ai vu : ce n'est pas devant moi qu'il faut calomnier ces peuples.

» Mais, fussent-ils opiniâtres et obstinés dans leurs erreurs, est-ce pour vous une raison de les réduire au rang des bêtes ? On espère adoucir pour eux les rigueurs de la servitude ! On l'a promis cent fois ; a-t-on pu s'y résoudre ? J'ai vu Ferdinand s'attendrir, j'ai vu Ximenès s'indigner, j'ai vu Charles frémir des inhumanités dont je leur faisais la peinture. Ils y ont voulu remédier; et avec toute leur puissance, ils l'ont voulu en vain. Quand le vautour de la tyrannie s'est saisi de sa proie, il faut qu'il la dévore, et rien ne peut l'en détacher. Non, mes amis, point de milieu : il faut renoncer au nom d'hommes, abjurer le nom de chrétiens, ou nous interdire à jamais le droit de faire des esclaves. Cet avilissement honteux, où le plus fort tient le plus faible, est outrageant pour la nature, révoltant pour l'humanité, mais abominable sur-tout aux yeux de la religion. *Mon frère, tu es mon esclave*, est une absurdité dans la bouche d'un homme, un parjure et un blasphême dans la bouche d'un chrétien.

» Et de quel titre s'autorise la fureur d'opprimer ? *Conquérans pour la foi !* La foi ne nous demande que des cœurs librement soumis. Qu'a-t-elle de commun avec notre avarice, nos rapines, nos brigandages ? Le Dieu que nous servons est-il affamé d'or ? *Un pontife a partagé l'Inde !* Mais l'Inde est-elle à lui ? mais avait-il lui-même le droit qu'on s'arroge en son nom ? Il a pu confier ce monde à

qui prendrait soin de l'instruire, mais non pas le livrer en proie à qui voudrait le ravager. Le titre de sa concession est fait pour un peuple d'apôtres, non pour un peuple de brigands.

» L'Inde n'est donc à vous que par droit de conquête; et le droit de conquête, tyrannique en lui-même, ne peut être légitimé que par le bonheur des vaincus. Oui, Pizarre, c'est la clémence, la bonté qui le justifient; et l'usage de la victoire va vous donner la renommée, ou d'un brigand par vos fureurs, ou d'un héros par vos bienfaits. Ah! croyez-moi, n'attendez pas le moment de l'ivresse et de l'emportement pour mettre un frein à la victoire. Ce jour est pour vous consacré à des résolutions saintes. Tous ces guerriers, disposés comme vous à écouter la voix de la nature, suivront votre exemple à l'envi. Ils sont jeunes, sensibles, et la corruption ne les a point gagnés encore : j'en ai fait l'épreuve récente; je crois même les voir touchés des malheurs que je vous ai peints. Je vous conjure, au nom de la religion, au nom de la patrie et de l'humanité, de faire avec eux le serment d'épargner les peuples soumis, de respecter leurs biens, leur liberté, leur vie. C'est un lien sacré, dont vous aurez besoin peut-être pour vous épargner de grands crimes; c'est du moins un gage de paix, qu'au nom des Indiens, leur ami, dirai-je leur père,

vous demande à genoux et les larmes aux yeux. » A ces mots il se prosterna.

« Et moi, dit Fernand, je m'oppose à cet acte déshonorant. Tant de précaution marque pour nous trop peu d'estime. L'homme fidèle à son devoir se répond assez de lui-même, et n'a pas besoin qu'on le gêne par les entraves du serment. »

« Pour garantir vos intérêts, reprit modestement Las-Casas, le serment le plus redoutable vient d'être exigé par vous-même; et pour le salut de ces peuples, le serment vous paraît inutile et injurieux ! »

Fernand se sentit confondu, et n'en devint que plus atroce. Il se répandit en injures contre le protecteur de l'Inde, l'accusa de trahir son roi, sa patrie et son Dieu lui-même; lui donna des noms odieux de délateur, de partisan du crime et de l'impiété. Pizarre, à qui cet homme violent et pervers était trop nécessaire encore, vit le moment qu'il le perdait. Il commença par l'apaiser; et puis, s'adressant à Las-Casas, lui dit d'un air respectueux, que son zèle méritait bien la gloire qu'il lui avait acquise; que ses conseils et ses maximes lui seraient à jamais présens; qu'il les suivrait autant qu'il lui serait possible; mais qu'il croyait que sa parole était un gage suffisant.

Le solitaire consterné se retire avec Alonzo. « Vous voyez, dit-il, mon ami, qu'ici mon zèle est inutile. Je vous l'avais bien dit. Cette épreuve m'éclaire; n'en demandez pas davantage

vantage. Je crois connaître assez Pizarre : il serait juste et modéré, si chacun consentait à l'être. Mais il veut réussir ; et son ambition fera céder aux circonstances sa droiture et son équité. Je ne vous propose point de renoncer à le suivre : ce serait affaiblir le nombre et le parti des gens de bien. Mais moi, dont la présence est déjà importune, et serait bientôt odieuse, je n'ai plus désormais qu'à regagner ma solitude. Adieu. Si vous voyez tourner cette conquête en brigandage, prenez conseil de votre cœur, il vous conduira toujours bien. »

Alonzo, déjà mécontent de tout ce qui s'était passé, fut sur-tout indigné de voir qu'on se délivrait de Las-Casas ; et lui-même il l'aurait suivi, si son honneur, trop engâgé, ne l'avait retenu. « Mon ami, lui dit-il, je reste, je vous obéis à mon tour ; mais j'observerai Pizarre ; j'éprouverai dans peu s'il tient ce qu'il vous a promis ; et si j'ai le malheur d'être avec des brigands, soyez bien assuré que je n'y serai pas long-temps.

CHAPITRE XIII.

En retournant à l'île Espagnole, Las-Casas va voir les sauvages réfugiés dans les montagnes de l'Isthme.

Barthelemi fut remené jusqu'au fleuve des Lézards. Il monte une barque indienne, et la rapidité du fleuve l'éloigne bientôt de Crucès. Libre et seul avec ses sauvages, il leur parlait, il jouissait de leurs caresses naïves, il tâchait de les consoler.

L'un d'eux lui dit : « Notre bon père, tu nous aimes et tu nous plains. Nous savons tout ce que tu as fait pour soulager notre misère. Veux-tu porter la joie chez nos amis de la montagne ? Ils savent que nous t'avons vu : Capana, le chef de nos frères, donnerait dix ans de sa vie pour te posséder un moment. Viens le voir. Le sentier qui mène à sa retraite est rude, étroit, entrecoupé de torrens et de précipices ; mais, sur des tissus de laine, nous te porterons tour à tour. »

A ces mots, deux ruisseaux de larmes coulèrent des yeux de Las-Casas, et tant de courses d'un monde à l'autre, tant de peines et de travaux qu'il avait essuyés pour eux, tout fut récompensé.

« Quoi, sur l'Isthme ! quoi, près d'ici des

Indiens libres encore ! Ah ! du moins sont-ils bien cachés, demanda-t-il, et Davila ne peut-il pas les découvrir ! » Leur asile est sûr, lui dirent les sauvages ; nous seuls en connaissons la route, et le silence est sur nos lèvres. Nous savons nous taire et mourir.

Las-Casas consent à les suivre. On laisse le canot dans un anse du fleuve, et à travers d'épais buissons, on s'enfonce dans ces déserts.

Comme ils passaient un défilé entre deux hautes montagnes, un cri fit retentir les bois. Les Indiens pâlirent, leurs cheveux se dressèrent. C'était le cri du tigre, ils l'avaient reconnu. Immobiles et en silence, ils écoutèrent ; le même cri se fait entendre de plus près. Alors, jugeant que le péril approche, et que le tigre vient sur eux, ils se rassemblent, ils se pressent autour de Las-Casas. « Laisse-nous t'entourer, lui disent-ils, et ne crains rien ; ne crains rien ; il n'en prendra qu'un et ce ne sera pas toi. » En effet, l'animal féroce, pour franchir le vallon, ne fait que trois élans, et, saisissant un Indien, l'emporte dans les bois, sans rallentir sa course (1). Le pieux solitaire lève les mains au ciel en poussant un cri lamentable, et

(1) On lit dans l'histoire générale des voyages, que dans la province de Vénézuéla, les tigres sont si terribles, qu'il n'est pas rare de les voir entrer dans les cases des Indiens, saisir un homme, et l'emporter dans leur gueule aussi facilement qu'un chat emporte une souris.

tombe oppressé de douleur. Bientôt reprenant ses esprits, et se retrouvant au milieu de ses Indiens, qui le rappellent à la vie. « Ah! mes amis, qu'ai-je vu, leur dit-il? — Allons, mon père, prends courage, lui répondent ces malheureux; ce n'est rien. — Ce n'est rien, grand Dieu! — Non, ce n'est rien que les tigres, en comparaison des Espagnols. — O race impie et féroce! Quelle honte pour vous, s'écria Las-Casas! Vous réduisez les Indiens à ne pas se plaindre des tigres! »

Enfin, de rochers en abîmes, ils approchent de la vallée. Elle était entourée d'un cercle de montagnes couvertes d'épaisses forêts, et qui, de tous côtés, ne présentaient aux yeux qu'une masse énorme et profonde, sans laisser soupçonner le vide que leur enceinte renfermait.

A travers l'épaisseur des bois, on s'avance, on gravit, on franchit enfin les montagnes. Tout à coup, aux yeux de Las-Casas, se découvre un riche vallon, dont la fertilité l'enchante. Au centre de la plaine s'élevait un hameau, et au milieu du hameau, la cabane du cacique. Barthelemi, à cette vue, se sent ému de joie et de pitié. « Pauvre peuple, s'écria-t-il avec attendrissement, fasse le ciel que ton asile soit à jamais impénétrable! »

A l'approche des Indiens, leurs compagnons accourent, impatiens d'apprendre ce qu'ils leur viennent annoncer. « Nous vous amenons notre père, disent ceux-ci avec transport. Le voilà; c'est lui, c'est Las-Casas. » A

ce nom, rien ne peut exprimer l'alégresse de ce peuple reconnaissant. Leurs bras se disputent la gloire de l'enlever, de le porter en triomphe jusqu'au village, où le cacique a déjà su l'arrivée de Las-Casas.

Il s'avance au-devant de lui, et lui tendant les bras : « Viens, lui dit-il, mon père, viens consoler tes enfans de tous les maux qu'on leur a faits : en te voyant, ils les oublient. » Las-Casas jouissait du bonheur le plus doux que puisse goûter sur la terre un cœur vertueux et sensible. « O mes amis, leur disait-il en les embrassant tour à tour, si vous m'aimez si tendrement, moi qui ne vous ai fait aucun bien, quel n'eût pas été votre amour pour un peuple qui eût mis sa gloire à vous donner des arts utiles, de sages lois, de bonnes mœurs, et un culte agréable au Dieu de l'univers? — Ah! mon père, dit le cacique, nous aurions adoré ce peuple généreux. Laissons les regrets inutiles. Le seul homme, entre ces barbares, qui ait été juste et bienfaisant, nous le possédons. Je ne veux t'occuper que de notre joie. »

Il le mena dans sa cabane; et quelle fut la surprise de Barthelemi, en y voyant sur un autel une statue de bois de cèdre, où ses traits étaient ébauchés! Le cacique lui dit: « Regarde. C'est toi, mon père, oui, c'est toi-même. Un de nos Indiens qui t'avait vu, et qui t'avait toujours présent, m'a fait ta ressemblance. Elle nous suit par-tout. C'est elle

que nous invoquons dans toutes nos entreprises ; et depuis que nous la possédons, tout nous a réussi.

Las-Casas, qui d'abord n'avait pu se défendre d'un mouvement de reconnaissance, se reprocha ce sentiment, et parlant au cacique d'un air doux et sévère : « Renversez, dit-il, cette image : un simple mortel n'est pas digne de votre vénération. » A ces mots il allait saisir la statue pour la briser. Le cacique la défendit, comme il eût défendu ses enfans et sa femme. « Ah! lui dit-il, laisse-nous cette chère ombre de toi-même. Quand tu ne seras plus, elle rappellera à nos enfans, à nos neveux, le seul ami que nous ayons eu parmi nos cruels oppresseurs. »

Tout le peuple s'assemble autour de la cabane, et demande à voir Las-Casas. Il se montre, et l'air retentit de ce cri d'alégresse : « Le voilà, l'homme juste, l'homme bienfaisant, le voilà. Il nous aime, il nous plaint, il vient voir ses amis. Qu'il reste avec nous, l'homme juste : nos cœurs et nos biens sont à lui. »

« O Dieu de la nature! s'écria Las-Casas, se pourrait-il que des cœurs si vrais, si doux, si simples, si sensibles, ne fussent pas innocens devant toi! »

Cependant de jeunes chasseurs se sont répandus dans la plaine, les uns perçant les oiseaux de l'air de leurs flèches inévitables, les autres forçant à la course les chevreuils,

moins agiles qu'eux. La proie arrive en affluence, et le festin est préparé.

Assis à côté du cacique, et au milieu de sa famille, Las-Casas s'instruit de leurs lois, de leurs mœurs et de leur police. La nature est leur guide et leur législateur. S'aider mutuellement, éviter de se nuire, honorer leurs parens, obéir à leur roi, s'attacher à une compagne qui les soulage dans leurs travaux, et qui leur donne des enfans, sans que le soupçon même de l'infidélité trouble cette union paisible; cultiver en commun leurs champs, et s'en distribuer les fruits : telle était leur société.

Hé bien ! dit Las-Casas, c'est la loi de mon Dieu, qu'il a gravée dans vos ames; vous le servez sans le connaître; et c'est sa voix qui vous conduit.

« Ton Dieu ! il est notre ennemi, dit le cacique ; il est le Dieu des Espagnols. — Le Dieu des Espagnols n'est point votre ennemi : il est le Dieu de la nature entière ; et nous sommes tous ses enfans. — Ah ! s'il est vrai, dit le cacique, nous cherchons un Dieu qui nous aime ; celui de Las-Casas doit être juste et bon, et nous voulons bien l'adorer. Hâte-toi, fais-le nous connaître. » Alors, se livrant à son zèle, Las-Casas leur fit de son Dieu une peinture si sublime et si touchante, que le cacique, se levant avec transport, s'écria : « Dieu de Las-Casas, reçois nos vœux ! » Et tout son peuple répéta ces mots après lui.

Dans ce moment le cacique regardant le

solitaire, crut voir sur son visage un éclat tout divin ; car la piété l'animait : il était rayonnant de joie. « Ecoute, lui dit-il, ton Dieu ne se fait-il jamais voir aux hommes ? — Ils l'ont vu, répondit Las-Casas; il a même daigné habiter parmi eux. — Sous quels traits ? — Sous les traits d'un homme. — Achève. N'est-tu pas toi-même ce Dieu qui vient nous consoler ? — Moi ! — Si tu l'es, cesse de nous cacher ce que tant de vertu annonce. Parle. Nous allons t'adorer. »

Barthelemi se confondit dans une humilité profonde, et rejeta loin cette erreur. Mais avant d'exposer des vérités sublimes à l'incrédulité de ces faibles esprits, il voulut savoir quel était leur culte. « Hélas, dit le cacique, nous adorions le tigre, comme le plus terrible de tous les animaux. Mais que ton Dieu n'en soit point jaloux. C'était le culte de la crainte, et non pas celui de l'amour. — Allons, allons, dit Las-Casas, renverser cette horrible idole. » Et les Indiens, animés du zèle qu'il leur inspirait, couraient au temple sur ses pas.

CHAPITRE XIV.

Suite de ce voyage.

D'UNE grotte profonde, voisine de ce temple, Barthelemi crut entendre sortir des gémissemens. « Qu'est-ce, demanda-t-il ? — Passons, dit le cacique. Epargne à tes amis la honte de te montrer des malheureux. » Sans vouloir insister, Barthelemi s'avance jusqu'à ce temple abominable, où l'on voyait le dieu tigre sur un autel rougi de sang. « Quel est le sang, demanda-t-il encore, qu'on a versé sur cet autel ? — Celui des animaux, répondit le cacique, et quelquefois ...... — Achève. — Celui des Espagnols. — Des Espagnols ! — Lorsqu'ils pénètrent jusqu'au bord de ces forêts, il faut bien les tuer, ou les prendre vivans. Et que faire de ces captifs, à moins que de les immoler ? S'il s'en échappait un seul, notre asile serait connu, et notre perte inévitable. Tu viens d'entendre les plaintes d'un malheureux jeune homme qui nous fait compassion. Je ne puis me résoudre à le faire mourir. Cependant il faut bien qu'il meure ; car s'il nous échappait, il irait nous trahir. »

Las-Casas demande à le voir ; et après avoir fait briser l'autel et l'idole du tigre, il

retourne vers la prison où le jeune homme est enfermé.

Le captif, en voyant entrer ce religieux vénérable, ne douta point que ce ne fût encore un nouveau martyr de la foi qu'on allait immoler. « O mon père, venez, dit-il, m'encourager par votre exemple ; venez apprendre à un jeune homme à se détacher de la vie, à mourir courageusement. »

Mais dès qu'il s'aperçut que le solitaire était libre, qu'il commandait aux Indiens de s'éloigner, et que ceux-ci lui obéissaient : « Ah ! reprit-il, que vois-je ? et quel est cet empire que vous exercez parmi eux ? Etes-vous un ange du ciel, descendu pour ma délivrance ? Parlez. Dites-moi qui vous êtes. Je sens revenir l'espérance dans ce cœur qu'elle abandonnait. »

« Je suis Espagnol comme vous, lui dit le solitaire ; mais n'ayant jamais trempé dans les crimes de ma patrie, je suis libre, chéri parmi les Indiens. — Hélas ! et moi, lui dit Gonsalve (c'était le nom du jeune homme), qu'ai-je fait que je n'aie dû faire, et dont j'aie pu me dispenser ? je suis le fils de Davila, du gouverneur de l'Isthme : il m'avait envoyé à la poursuite des sauvages. Mes compagnons et moi, à travers les forêts, nous avons pénétré dans ce vallon : les Indiens nous ont enveloppés, nous ont accablés sous le nombre ; les plus heureux des miens ont péri dans le combat, le reste a été pris, et sur l'autel

du tigre je les ai vu tous immoler. Moi seul ils m'épargnent encore ; soit que ma jeunesse ait touché ces inhumains, et que mes larmes leur inspirent quelque pitié ; soit que leur cruauté m'ait voulu réserver pour un nouveau sacrifice, ils me laissent languir dans cet horrible abandon, et dans l'attente de la mort, plus cruelle que la mort même. Hélas ! pardonnez à mon cœur un excès de faiblesse, dont je rougis en l'avouant. La vie m'est chère. Il m'est affreux de la quitter à son aurore. Elle devait avoir tant de charmes pour moi ! Il m'eût été si doux de revoir ma patrie ! Et quand je pense que ces beaux jours, ces jours délicieux que j'y devais passer, sont évanouis pour jamais, je tombe dans le désespoir. Si du moins j'étais mort au milieu des combats, et par les mains d'un ennemi digne d'honorer mon courage ! Mais ici, mais sur les autels d'un peuple stupide et féroce, me sentir tout vivant déchirer les entrailles, et voir, aux pieds du tigre, allumer mon bûcher ! Cette destinée est affreuse. Ah ! s'il se peut, délivrez-moi de ces mains inhumaines ; rendez-moi à mon père. Il n'a que moi. Je suis son unique espérance ; ces barbares l'en ont privé. »

« Mon ami, lui dit Las-Casas, que vous êtes loin encore d'être changé par le malheur ! Vous, fils de Davila, vous appelez barbares ces peuples dont lui-même il fait, depuis dix ans, le massacre le plus horrible !

Hélas! combien de pères, privés par ses fureurs de leur seule et douce espérance, se sont vus égorgés eux-mêmes, en implorant à ses genoux, la grâce de leurs enfans! Il a versé plus de flots de sang que vous n'en avez de gouttes dans vos veines; et le peuple, enfermé dans ces forêts profondes, n'est que le malheureux débris de ceux qu'il a exterminés. Vous voyez qu'il poursuit encore ce qui lui en est échappé. Ils sont perdus, s'il les découvre; et lui rendre son fils, vous l'avouerez vous-même, ce serait risquer qu'un secret, d'où leur salut dépeud, ne lui fût révéié. — Ah! gardez-vous, lui dit Gonsalve, de leur apprendre qui je suis. — Moi! dit Las-Casas, les tromper! leur cacher le péril de votre délivrance! Non, ce serait leur tendre un piége. Si je parle pour vous, je dirai qui vous êtes; on saura ce que je demande, ce qu'on risque à me l'accorder. Ou mon silence, ou ma franchise; c'est à vous de choisir. — Choisir! De tous côtés je ne vois que la mort. Je m'abandonne à vous. — Reprenez donc courage. Mais tirez de l'état où vous êtes réduit, cette utile et grande leçon, que le droit de la force est un droit odieux; que si les Indiens l'exerçaient à leur tour, et se promettaient la vengeance, il n'est point de supplice auquel ne dût s'attendre le fils du cruel Davila; que l'état naturel de l'homme est la faiblesse; qu'à votre place, il n'en est point qui ne fût timide et tremblant; que l'orgueil, dans un

être si voisin du malheur, est le comble de la démence ; et qu'exposé lui-même chaque jour à devenir un objet de pitié, il est aussi insensé que méchant, lorsqu'il ose être impitoyable. »

Las-Casas, de retour auprès de Capana : « Cacique, lui dit-il, n'es-tu pas soulagé, comme d'un joug triste et pénible, de ne plus adorer un être malfaisant, et de servir un Dieu clément et juste ? — Il est vrai, lui dit le cacique, que nos cœurs, flétris par la crainte, semblent ranimés par l'amour. — Oui, mon ami, l'homme est fait pour aimer. La haine, la vengeance, toutes les passions cruelles sont pour lui un état de gêne, d'angoisse et d'avilissement. Il se sent élever, il sent qu'il se rapproche de l'être excellent qui l'a fait, à mesure qu'il est plus doux, plus magnanime. Etouffer son ressentiment, et triompher de sa colère ; opposer les bienfaits à l'injure qu'on a reçue, en accabler son ennemi, c'est un plaisir vraiment divin. — Je le conçois, dit le cacique. — Non, tu ne peux le concevoir avant de l'avoir éprouvé. Mais il ne tient qu'à toi de jouir pleinement de ce plaisir pur et céleste. Fais venir ce jeune captif qui tremble et gémit dans tes chaînes, et dis-lui en le délivrant : Fils du désolateur de l'Isthme, fils du meurtrier de nos pères, de nos femmes, de nos enfans, fils de Davila, je pardonne à ton âge et à ta faiblesse. Vis, apprends d'un sauvage à imiter ton

Dieu. — Le fils de Davila ! s'écria le cacique ; quoi ! c'est lui que je tiens captif ! » A ces mots, ses yeux irrités s'enflammèrent comme la foudre. « Oui, c'est le fils de Davila, reprit le solitaire avec un air tranquille, c'est lui que tu peux déchirer, dévorer même si tu veux. Mais écoute-moi. A peine ta vengeance sera-t-elle assouvie, tu seras triste, et tu diras : Le voilà égorgé, et son sang répandu ne rend la vie à aucun des miens ; ma fureur est donc inutile : j'ai fait périr le faible, peut-être l'innocent, et je suis coupable sans fruit...... Sa vie est dans tes mains ; choisis de renoncer à mon Dieu ou à ta vengeance, et reprends le culte du tigre, si tu veux t'abreuver de sang. »

« J'adore le Dieu de Las-Casas, dit le cacique. Mais toi-même crois-tu qu'il me commande de laisser impunis tous les maux qu'un barbare nous fait depuis dix ans ? — Oui, la loi de mon Dieu te prescrit le pardon et l'amour de tes ennemis. — L'amour ! — Ne sont-ils pas ses enfans comme toi ? Ne les aime-t-il pas lui-même ? Et peux-tu adorer le père sans aimer les enfans ? Plains-les d'être coupables, et souhaite qu'ils cessent d'être méchans ; mais ne sois pas méchant comme eux, et mérite, par ta clémence, que ton Dieu en use envers toi. »

« Tu me confonds ; mais tu me touches, dit le cacique. Allons, qu'exiges-tu de moi ? Qu'au fils du cruel Davila je pardonne comme à mon frère ? J'y consens. Qu'on l'amène ici. Je

briserai sa chaîne, et je l'embrasserai. Mais qu'en ferai-je, après lui avoir permis de vivre ? S'il s'échappe, il divulguera le secret de notre asile ; et tu auras perdu tes amis. — J'ai cette crainte comme toi, lui répondit le solitaire ; et je ne veux, quant à présent, qu'adoucir sa captivité. »

Gonsalve attendait avec impatience le retour de Las-Casas. « Hé bien, lui dit-il en tremblant, qu'avez-vous obtenu ? — Qu'on vous laisse la vie. — Ah ! mon père ! et la liberté, l'ai-je perdue pour jamais ? — Je vous ai dit que le salut de ces malheureux Indiens tient au secret de leur asile... — Je le sais ; mais répondez-leur qu'il ne sera jamais trahi par moi... — Comment répondrais-je de vous, dit le solitaire ? A votre âge on ne répond pas de soi-même. C'est à vous de gagner l'estime du cacique, et d'obtenir, avec le temps, qu'il daigne se fier à vous. — Et lui avez-vous dit qui je suis, demanda Gonsalve ? — Oui sans doute. Je suis perdu. Non, vous ne l'êtes pas. Je vais vous mener devant lui. »

« Jeune homme, lui dit le cacique en le voyant, adores-tu le Dieu qu'adore Las-Casas ? — Oui, répond Davila. — Crois-tu que nous soyons enfans de ce Dieu comme toi ? — Je le crois. — Nous sommes donc frères ? Pourquoi venir tremper tes mains dans notre sang ? — J'obéissais. — A qui ? — Vous le savez assez. — Oui, je sais que tu es né du plus méchant des hommes, et du plus cruel envers

nous. Mais Las-Casas me dit que son Dieu et le mien m'ordonne de te pardonner. Je te pardonne. Viens, embrasse ton ami. » Le jeune homme, à ces mots, tombe aux pieds du cacique. « Que fais-tu, lui dit le sauvage ? Ne sommes-nous pas frères ? N'es-tu pas mon égal ? » Il dit ; et lui tendant la main, il le délivra de ses chaînes. Barthelemi, témoin de ce spectacle, avait le cœur saisi de joie et d'attendrissement. « Davila, dit-il au jeune homme, voilà, voilà de vrais chrétiens. »

CHAPITRE XV.

Suite de ce voyage.

Gonsalve fut, dès ce moment, parmi les Indiens, comme dans sa patrie, et comme au sein de sa famille. On le gardait, mais sans contrainte ; et la seule liberté qu'il n'eût pas, était celle de s'échapper. Las-Casas le voyait sans cesse. Il eût voulu lui faire aimer la vie heureuse et simple de ce peuple sauvage ; mais le jeune homme ne l'écoutait qu'en poussant de profonds soupirs. « Me voilà, disait-il, instruit par le malheur, par vos leçons, par leur exemple ; qu'ils daignent se fier à moi et me mettre en état de détromper mon père, de le fléchir, de lui apprendre à les connaître, à les aimer. Ils m'ont déjà laissé la vie ; je leur

devrai la liberté. Ces bienfaits toucheront un père. Il cédera aux larmes de son fils. »

A cet âge on ne sait pas feindre avec tant d'art et de noirceur ; et Las-Casas ne doutait pas que Gonsalve ne fût sincère ; mais il le connaissait trop faible, pour oser compter sur sa foi. « Vous êtes sans doute à présent bien déterminé, lui dit-il, à ne pas trahir ce bon peuple ; mais je prévois tout l'ascendant d'un père ; et je ne répondrai jamais qu'il ne vienne à bout de surprendre ou d'arracher votre secret. Ce que je vous dis là, je l'ai dit de même au cacique. C'est lui que le péril regarde, c'est à lui de se consulter. »

« Je laisse, dit-il à Capana, ton captif dans l'affliction. Je t'ai fait voir tous les dangers de le renvoyer à son père ; mais je ne dois pas te dissimuler l'avantage de ce bienfait. Il peut arriver que son père vous découvre ; et alors vous auriez pour appui ce jeune homme, à qui ta clémence aurait fait un devoir sacré de ne t'abandonner jamais. L'amour paternel a des droits sur les tyrans les plus farouches. C'est le dernier endroit sensible par où leur ame s'endurcit. Après cela, décide-toi sur le parti que tu dois prendre : j'ignore comme toi quel serait le plus sage, et tu sais aussi bien que moi quel serait le plus généreux. »

« Pour moi, dépourvu des moyens de célébrer ici nos augustes mystères, d'y établir le sacerdoce, et d'y perpétuer le culte des autels, je vais vous chercher des pasteurs et peut-être

vous assurer un repos plus tranquille. Adieu. Je demande au Ciel, et j'espère de vous revoir, avant de descendre au tombeau. »

La désolation du jeune Davila fut extrême, quand il apprit que Las-Casas l'abandonnait. Il alla se jeter aux pieds du cacique. « Ah ! lui dit-il, pourquoi te défier d'un malheureux qui te doit tout ? La nature m'a fait un cœur sensible comme à toi ; mais eût-elle mis à la place le cœur du tigre que tu adorais, tes vertus l'auraient attendri. Tu m'as appelé ton ami, tu m'as embrassé comme un frère ; va, je ne l'oublierai jamais ; je ne suis ni ingrat ni perfide. Il y va de ta vie et du salut de tes amis, que ton asile soit inconnu ; il le sera par mon silence. J'en atteste mon Dieu, ce Dieu qui est devenu le tien. »

« Oui, je te crois sensible et bon, dit le cacique ; mais tu es faible ; et l'homme faible est toujours à la veille d'être méchant. Comment braverais-tu l'autorité d'un père ? tu n'as pas su braver la mort. — La mort m'a causé de l'effroi, je l'avoue, dit le jeune homme en se levant avec fierté ; mais si, pour éviter la mort, tu m'avais proposé un crime, tu aurais vu lequel des deux m'aurait le plus épouvanté. Puisque je n'ai pas ton estime, je ne te demande plus rien. Je renonce à la liberté ; je te dispense même de me laisser la vie. » A ces mots il se retira.

Le cacique, qui le suivait des yeux, et qui le voyait abattu de tristesse, sentit lui-même,

comme un poids dont son cœur était oppressé, la dureté de son refus. Il fit appeler Las-Casas. « Emmène avec toi ce jeune homme, lui dit-il : sa douleur me pèse et me fatigue : la présence d'un malheureux est insupportable pour moi. — As-tu bien réfléchi, lui dit le solitaire ? — Oui, je sais qu'un mot de sa bouche nous perd, mon peuple et moi, nous livre à nos tyrans ; mais la pitié l'emporte sur la crainte : je ne veux plus le voir souffrir. »

Si l'on a vu des enfans vertueux aux funérailles de leur père, d'un père tendre et bien aimé, c'est l'image de la douleur des Indiens au départ de Las-Casas. Le cacique et son peuple, le visage abattu, les yeux baissés et pleins de larmes, l'accompagnèrent en silence jusqu'au bord de la forêt. Là, il fallut se séparer.

Témoin de leurs tristes adieux, Gonsalve renfermait sa joie. Le cacique, ôtant son collier, le jeta au col du jeune homme, l'embrassa, et lui dit : « Sois toujours notre ami ; et si jamais tu étais pressé par nos tyrans de leur découvrir où nous sommes, regarde ce collier, souviens-toi de Las-Casas, et demande à ton cœur si tu dois nous trahir. »

Les deux Espagnols, sur la foi de leurs guides, s'en allant à travers les bois, se retraçaient les mœurs et le naturel des sauvages. Vint un moment où Las-Casas, regardant le jeune Davila : « Vous voyez, lui dit-il, si, comme on le prétend, ils sont indignes du nom

d'hommes, et s'il est mal-aisé d'en faire des chrétiens. L'homme n'est indocile que pour ce qui répugne au sentiment de la bonté. Il ne se refuse jamais aux vérités qui le consolent, qui le soulagent dans ses peines, et qui lui font chérir ces deux présens du Ciel, la vie et la société. Que ces vérités passent sa faible intelligence, pourvu qu'elles touchent son cœur, il en sera persuadé : il croit tout ce qu'il aime à croire. Toute la nature à ses yeux est un mystère assurément; hé bien, voit-on qu'en jouissant de ses bienfaits, il lui reprochât l'obscurité de ses moyens ? Il en sera de même de la religion : plus elle fera d'heureux, moins elle trouvera d'incrédules. »

« Mais, reprit Gonsalve, peut-on dissimuler ce qu'elle a d'affligeant, ce qu'elle a d'effrayant pour l'homme ? — Elle n'a rien que d'attrayant, d'encourageant pour la vertu, de consolant pour l'innocence, lui répondit le solitaire; et je n'en veux pas davantage pour la faire adorer par-tout. De bonnes lois gênent le vice, épouvantent le crime, affligent les méchans; et l'on aime de bonnes lois, parce qu'il dépend d'un chacun d'en recueillir les fruits, et d'être heureux par elles. On aimera de même une religion qui, comme ces lois salutaires, est favorable aux gens de bien, rigoureuse aux méchans, et indulgente aux faibles. Mais, en la professant dans cette pureté, on ne peut opprimer personne; on ne s'abreuve point de sang; on est obligé d'être humain,

juste, patient, secourable, et sur-tout désintéressé; de joindre l'exemple au précepte, d'instruire par ses bonnes œuvres, et de prouver par ses vertus. L'orgueil et la cupidité ne peuvent se forcer à ces ménagemens; le droit du glaive est plus commode; et avec d'odieux prétextes, dont les passions s'autorisent, on se permet la violence, la rapine et le brigandage jusqu'aux excès les plus crians. » Le solitaire, à ces mots, s'aperçut que le fils de Davila baissait les yeux, et que la rougeur de la honte se repandait sur son visage. « Pardonne, lui dit-il, jeune homme, je t'afflige. C'est le Ciel qui te l'a donné, ce père rigoureux. Tout injuste qu'il est, ne cesse jamais de l'aimer, de le rèspecter, de le plaindre. Seulement ne l'imite pas. »

On arrive à Crucès. Les Indiens s'éloignent; Barthelemi et Gonsalve, au moment de se séparer, s'embrassent tendrement. « Adieu. Tu vas revoir ton père, dit le solitaire au jeune homme; souviens-toi du cacique, daigne penser à moi. Je n'entendrai point tes paroles; mais Dieu sera présent; et ton cœur lui a juré d'être fidèle aux Indiens. »

Gonsalve retourne à Panama; et Las-Casas descend le fleuve jusqu'à la côte orientale, où un navire le reçoit et va le porter au rivage que baigne l'Ozama, en épanchant son onde dans le sein du vaste Océan.

CHAPITRE XVI.

Suite de ce voyage.

Dom Pedre Davila pleurait l'héritier de son nom, avec les larmes de l'orgueil, de la rage et du désespoir. En le voyant, il se livra à tous les transports de la joie. « Le Ciel, lui dit-il, ô mon fils, le Ciel te rend aux vœux d'un père. Mais tous ces braves Castillans qui t'accompagnaient, que sont-ils devenus ? — Ils sont morts, répondit Gonsalve. Les Indiens poursuivis, nous ont enfin résisté, et nous avons succombé sous le nombre. Ils me tenaient captif ; ils ont su qui j'étais, et leur chef m'a laissé la vie, et m'a rendu la liberté. O mon père ! si vous m'aimez, qu'un procédé si généreux vous touche et vous désarme. Le tyran ne l'écoutait pas. Interdit, indigné de voir qu'après le vaste et long carnage qu'il avait fait des Indiens, ils se défendissent encore, il ne cherchait que le moyen d'achever leur ruine, sans être sensible au bienfait qui seul aurait dû le toucher. « Oui, dit-il, je reconnaîtrai ce qu'ont fait pour toi les sauvages. Dis-moi où tu les as laissés, et où s'est passé le combat. »

« Il serait mal-aisé de retrouver mes traces dans ces déserts, lui répondit Gonsalve ; et je me suis laissé conduire, sans savoir moi-même où j'allais, d'où je venais. »

« J'entends, reprit le père, en observant son trouble; ils t'ont fait promettre sans doute de ne pas m'indiquer leur marche et leur retraite, et tu te crois lié par tes sermens. »

« Si j'avais promis, je tiendrais parole, dit le jeune homme; et je leur dois assez pour ne pas les trahir. »

« Des nœuds plus sacrés vous engagent à votre Dieu, à votre roi, à votre patrie, à moi-même, insista le tyran. Vous avez vu tomber sous les coups des sauvages la moitié des miens; voulez-vous qu'ils en exterminent le reste ? En vous laissant la vie, ont-ils brisé leurs arcs ? ont-ils promis de ne plus tremper leurs traits dans ce venin mortel qu'ils ont inventé, les perfides ? Obéissez à votre père; et demain soyez prêt à nous servir de guide; car je veux marcher sur leurs pas.

Gonsalve réduit au choix, ou de trahir les sauvages, ou de tromper son père, ou de refuser d'obéir, prit le parti de la franchise, et déclara que de sa vie il ne contribuerait au mal qu'on ferait à ses bienfaiteurs. Davila devint furieux; mais son fils, avec modestie, soutint sa résolution; et le reproche et la menace n'ayant pu l'ébranler, on eut recours à l'artifice.

Fernand de Luques fut choisi pour ce ministère odieux. Il alla trouver le jeune homme. « Davila, lui dit-il d'un ton affectueux et d'un air pénétré, vous ferez mourir votre père. Il vous aime; j'ai vu couler pour vous ses larmes

paternelles ; et vous ne lui êtes rendu que pour l'accabler de douleur. — Ah ! répondit le jeune homme, qu'il me demande ma vie, et non pas une trahison. — Si c'était une trahison, serait-ce moi, dit le perfide, qui vous presserait d'obéir ? Le sort des Indiens me touche autant que vous. Mais, en irritant votre père, vous les perdez ; et c'est sur eux que sa colère tombera. Il est mortellement blessé de votre résistance. Mon fils me méprise et me hait, dit-il : plus attaché à ce peuple barbare qu'à son prince, qu'à moi et qu'à son Dieu lui-même, il ne connaît plus qu'un devoir, celui de la rebellion : il n'ose se fier à ma reconnaissance ; et il me croit moins généreux qu'un misérable Indien. Non, Davila, ce n'était pas ainsi qu'il fallait servir les sauvages. Touché de leur humanité, et plus sensible encore à votre confiance, je sais que votre père se fût laissé fléchir. Mais si, par eux, il a perdu l'estime et l'amour de son fils, peut-il leur pardonner jamais ? »

« Non, il n'a rien perdu de ses droits sur mon cœur, reprit Gonsalve : mon respect, mon amour pour lui sont les mêmes. Qu'il daigne ne me demander rien que d'innocent et de juste, il est bien sûr d'être obéi. Mais que veut-il de moi ? et pourquoi s'obstiner à me rendre ingrat et perfide ? S'il veut poursuivre encore ce peuple malheureux, ce n'est pas à moi d'éclairer ses recherches impitoyables ; et s'il consent à l'épargner, il n'a pas besoin de savoir en quels lieux il respire en paix. Pour prix du salut de son fils,

les

les sauvages ne lui demandent que de vivre éloignés de lui et inconnue, s'il est possible. l'oubli sera pour eux le plus grand de tous les bienfaits.

» Vous ne pensez donc pas, lui dit Fernand, que répandus dans les forêts, on ne peut les instruire, qu'ils vivent sans culte et sans lois? — Ils sont chrétiens, dit le jeune homme. Qu'on leur laisse adorer, dans leur simplicité, un Dieu qu'ils servent mieux que nous. — Ils sont chrétiens! Ah! s'il est vrai, reprit le fourbe, doutez-vous qu'on n'use envers eux d'indulgence et de ménagement? Reposez-vous sur moi du soin du salut de nos frères. Je les protégerai; je les porterai dans mon sein. — Hé bien, protégez-les; en obtenant qu'on les oublie. Ils ne demandent rien de plus.

» Ah! Gonsalve, vous voulez donc être chargé d'un parricide? ils sortiront de leurs forêts, ils nous dresseront des embûches; votre père, que sa valeur expose, y tombera : ce sera vous qui l'aurez livré en leurs mains. La flèche empoisonnée qui percera son cœur, ce sera vous qui l'aurez lancée. »

A ces mots, Gonsalve frémit. Mais, se rappelant Las-Casas : « M'aurait-il conseillé un crime, dit-il en lui-même! Ah! je sens que la nature est d'accord avec lui. Cessez de me tenter, reprit-il, en parlant au fourbe. La voix intime de mon cœur s'élève contre vos reproches, et me parle plus haut que vous. »

Fernand, interdit et confus de l'inutilité de

son odieuse entreprise, dit à Davila que son fils était tombé dans l'endurcissement; qu'il fallait qu'on l'eût perverti, et que tant d'obstination était au-dessus de son âge.

Dès ce moment Gonsalve, odieux à son père, pleurait nuit et jour son malheur.

« Va-t-en, fils indigne de moi, lui dit ce père inexorable, après une nouvelle épreuve; va-t-en. Fuis loin de moi. Je ne veux plus souffrir tes outrages, ni ta présence. Malheur à ceux qui de mon fils, d'un fils obéissant, respectueux, fidèle, ont fait un rebelle obstiné »

« Ah! mon père, dit le jeune homme, en tombant à ses pieds, tout baigné de ses larmes, est-il possible que le refus d'être ingrat, perfide et parjure, m'attire un si dur traitement? Qu'exigez-vous de moi? Quelle haine obstinée portez-vous à ces malheureux? Ah! si vous aviez vu leur roi briser ma chaîne, m'embrasser, m'appeler son ami, son frère, me demander avec douceur quel mal ils nous ont fait, et pourquoi l'on oublie qu'ils sont des hommes comme nous; vous-même, oui vous-même, mon père, vous me feriez un crime de l'infidélité dont vous me faites une loi. Il m'est affreux de vous déplaire; mais il me serait, je l'avoue, plus affreux de vous obéir. Ne me réduisez point à ces extrémités. Ayez pitié d'un fils que votre haine accable, et qui même, en vous irritant, se croit digne de votre amour. — Non, je n'ai plus de fils, et tu n'as plus de

père. Délivrez-moi d'un traître que je ne puis souffrir. »

Gonsalve, abattu, consterné, sortit du palais de son père, et lui fit demander quel lieu il lui marquait pour son exil. « Les forêts, les cavernes qui recellent sans doute les lâches qu'il m'a préférés, répondit le père inflexible. »

Le jeune homme reprit le chemin de Crucès; et en s'en allant, à travers le vaste silence des bois, il pleurait; mais il se disait à lui-même: « Je désobéis à mon père, je l'afflige et l'irrite au point qu'il m'éloigne à jamais de lui, et je ne sens dans ma douleur aucune atteinte de remords; au lieu qu'en lui obéissant, et en poursuivant les sauvages, mon cœur en était dévoré. Il est donc des devoirs plus saints que la soumission aux volontés d'un père! Notre première qualité, sans doute, est celle d'homme : notre premier devoir est d'être humain. »

L'abandon où il était réduit, la douleur où il était plongé, l'imprudence et la bonne foi de son âge ne lui permirent pas de voir le piége qu'on lui avait tendu. Les sauvages, qui dans ce lieu même l'avaient vu avec Las-Casas, ne se défiaient pas de lui; il leur avoua son malheur, sans en dissimuler la cause. « Eh bien, lui dirent-ils, pourquoi, si tu ne veux que vivre en paix et sans reproches, ne pas retourner au vallon? Une cabane, une douce compagne, notre amitié, ton innocence seront tes biens. Suis nous : le cacique aura soin de te

faire oublier l'injustice d'un mauvais père. » Il suivit ce conseil funeste. Mais lorsqu'il eut percé l'obscurité des bois, et qu'en revoyant le vallon, son cœur soulagé commençait à sentir renaître la joie, quels furent son étonnement et sa douleur, de se voir tout-à-coup entouré d'Espagnols qui lui ordonnaient, au nom du vice-roi son père, de retourner avec eux à Crucès. A la vue des Espagnols, deux Indiens, qu'il avait pris pour guides, se sauvèrent dans le vallon, et y répandirent l'alarme. Dès ce moment plus de sureté pour le cacique et pour son peuple : leur asile était découvert.

Le malheureux jeune homme, ramené à Crucès prenait la terre et le ciel à témoin de son innocence. Il apprit qu'un navire allait faire voile pour l'île espagnole. Il fit demander à son père qu'il lui fût permis d'y passer, pour lui épargner, disait-il, le spectacle de sa douleur. Le père y consentit, soit pour se délivrer d'un témoin dont la vue l'accuserait sans cesse, soit pour lui laisser exhaler dans cet exil volontaire l'amertume de ses regrets. « Ah ! dit Gonsalve en quittant ce rivage, je ne reverrai plus mon père. Il m'a surpris, il m'a rendu parjure et traître aux yeux de mes amis. Non, je ne le reverrai plus.

Il arrive à l'île espagnole, il demande où est Las-Casas ; il va se jeter dans son sein et lui dit son malheur, qu'il appelle son crime, avec tous les regrets d'un cœur coupable et consterné.

« Mon ami, lui dit Las-Casas, après l'avoir entendu, vous avez fait une imprudence : mais votre cœur est innocent. Ce doit être un supplice affreux pour un fils honnête et sensible, de voir les maux que fait son père. Vous n'en serez plus le témoin. Désormais rendu à vous-même, c'est en Espagne qu'il faut aller vous offrir à votre patrie, et si elle a besoin de votre sang, le verser pour elle sans crime contre de justes ennemis. Sollicitez votre départ ; et attendez ici que le roi y consente. »

Gonsalve, après avoir épanché sa douleur au sein du pieux solitaire, sentit son courage renaître, et il resta auprès de son ami, en attendant que le monarque lui eût permis de quitter ces bords.

CHAPITRE XVII.

Pizarre part du port de Panama. Il aborde à la côte appelée Puéblo quémado. *Guerre avec les sauvages. Chant de mort d'un vieillard Indien que les Espagnols font brûler.*

CEPENDANT Pizarre avait mis à la voile; et déjà loin du rivage de l'Isthme, il s'avançait vers l'équateur. A travers les écueils d'une mer inconnue encore, sa course était pénible et lente; la disette le menaçait, et il fallut bientôt risquer l'abord de ces côtes sauvages (1); mais il trouva par-tout des hommes aguerris. Dès qu'un village est attaqué, ses voisins accourent en foule, et se présentent au combat. Le feu des armes les disperse; mais leur courage les rassemble. On en fait tous les jours un nouveau carnage; et tous les jours ces malheureux, dans l'espérance de venger leurs amis, reviennent périr avec eux. Le fer des Espagnols s'émousse; leurs bras se lassent d'égorger.

Un vieux cacique, autrefois renommé par sa valeur et sa prudence, mais alors accablé par les travaux et les années, était couché au fond

(1) On a donné à cette plage le nom de *Puéblo quémado*, peuple brûlé.

d un antre, et n'attendait plus que la mort. Les cris de rage, de douleur et d'effroi retentirent jusqu'à lui. Il vit revenir ses deux fils, couverts de sang et de poussière, et qui, s'arrachant les cheveux, lui dirent: « C'en est fait, mon père, c'en est fait; nous sommes perdus. — Hé quoi, dit le vieillard, en soulevant sa tête, sont-ils en si grand nombre, ou sont-ils immortels? Est-ce la race de ces géans (1) qui, du temps de nos pères, étaient descendus sur ces bords? — Non, lui répond l'un de ses fils; ils sont en petit nombre et semblable à nous, à la réserve d'un poil épais qui leur couvre à demi la face; mais sans doute ce sont des dieux : car les éclairs les environnent, le tonnerre part de leurs mains : nos amis, écrasés, nous ont couverts de leur sang : en voilà les marques fumantes. »

« Je veux demain les voir de près : portez-moi dit le vieux cacique, sur cette roche escarpée, d'où j'observerai le combat. »

Les Indiens dès le point du jour, se rassemblèrent dans la plaine. Les Castillans les attendaient. Pizarre en parcourait les rangs avec un air grave et tranquille; sous lui commandait Aléon, plus superbe et plus menaçant; Molina était à la tête des jeunes Espagnols qu'il avait amenés. Ses yeux étaient baissés, son visage était abattu, non de crainte,

(1) Voyez Garcil. Liv. 9, chap. 9.

mais de pitié : on croyait entendre l'humanité gémir au fond du cœur de ce jeune homme.

Un cri formé de mille cris fut le signal des Indiens ; et à l'instant une nuée de flèches obscurcit l'air sur la tête des Castillans. Mais de ces flèches égarées, presque aucune, en tombant, ne porta son atteinte. Pizarre se laisse approcher, et fait sur eux un feu terrible, dont tous les coups sont meurtriers : ceux du canon font des vides affreux dans la masse profonde des bataillons sauvages. Trois fois elle en est ébranlée ; mais la présence du vieux cacique soutient le courage des siens. Ils s'affermissent, ils s'avancent, et se déployant sur les ailes, ils vont envelopper le petit nombre des Castillans. Pizarre fond sur eux avec son escadron rapide ; et ces flots épais d'Indiens sont entr'ouverts et dissipés. Leur fuite ne présente plus que le pitoyable spectacle d'un massacre d'hommes épars, qui, désarmés et supplians, tendent la gorge au coup mortel. Les bois et les montagnes servirent de refuge à tout ce qui put s'échapper.

Le vieillard, du haut du rocher, contemplait ce désastre d'un œil pensif et morne. Il a vu le plus jeune de ses fils brisé comme un roseau par la foudre des Castillans. Son cœur paternel en a été meurtri ; mais l'impression de ce malheur domestique est effacée par le sentiment le plus profond de la calamité publique. Il fait rassembler autour de lui ses Indiens, et il leur dit : « Enfans du tigre et du

lion, il faut avouer que ces brigands nous surpassent dans l'art de nuire. Ce feu meurtrier, ces tonnerres, ces animaux rapides qui combattent sous l'homme, tout cela est prodigieux. Mais revenez de l'étonnement que vous causent ces nouveautés. L'avantage du lieu et du nombre est à vous; profitez-en. Qui vous presse d'aller vous jeter en foule au-devant de vos ennemis ! Pourquoi leur disputer la plaine ? Est-elle couverte de moissons ? Ne voyez-vous pas la famine, avec ses dents aiguës et ses ongles tranchans, qui se traîne vers eux ? Elle va les saisir, sucer tout le sang de leurs veines, et les laisser étendus sur le sable, exténués et défaillans. Tenez-vous en défense, mais dans l'étroit vallon qui serpente entre ces collines. Là, s'ils viennent vous attaquer, nous verrons quel usage ils feront de ces animaux qui combattent pour eux. »

Le sage conseil du vieillard fut exécuté la nuit même; et quand le jour vint éclairer ces bords, les Espagnols, épouvantés du silence et de la solitude qui régnait au loin dans la plaine, n'y trouvèrent plus d'ennemis, que la faim, le plus cruel de tous.

Pizarre à peine eut découvert la trace des Indiens, qu'il résolut de les poursuivre. Les Indiens s'y attendaient. Dans tous les détours du vallon, le vieillard les avait postés par intervalle et en petit nombre. « Vous êtes assurés, dit-il, d'échapper à vos ennemis, et les fatiguer, c'est les vaincre. Protégés contre leurs

tonnerres par les angles de ces collines, vous les attendrez au détour. Là, je vous demande, non pas de tenir ferme devant eux, mais de lancer de près votre première flèche, et de fuir jusqu'au poste qui vous succède et qui les attend au détour. Je me tiendrai au dernier défilé, et vous vous rallierez à moi. » Tel fut l'ordre qu'il établit.

Dès que la tête des Castillans se montre au premier détroit du vallon, il part une volée de flèches ; et l'arc à peine est détendu, que les Indiens sont dissipés. On les poursuit ; et on rencontre une nouvelle troupe, qui se dissipe encore, après avoir lancé ses traits.

Pizarre, frémissant de voir que l'ennemi et la victoire lui échappent à chaque instant, part avec la rapidité de l'éclair, et commande à son escadron de le suivre. Le vieillard avait tout prévu. Les Indiens, dès qu'ils entendent la terre retentir sous les pas des chevaux, gagnent les deux bords du vallon; et l'escadron, après une course inutile, est assailli de traits lancés comme par d'invisibles mains.

Les Castillans s'irritent de voir couler leur sang, moins furieux encore de leurs blessures que de celles de leurs coursiers. Celui de Pizarre, à travers sa crinière épaisse et flottante, a senti le coup pénétrer. Impatient du trait qui lui reste dans la plaie, il agite ses crins sanglans ; il se dresse, il écume, il bondit de douleur. Pizarre, en arrachant le trait, est renversé sur la poussière. Mais, d'un cri me-

naçant dont les forêts retentissent, il étonne et rend immobile le coursier tremblant à sa voix. En se relevant, il commande à la moitié des siens de mettre pied à terre, de gravir, l'épée à la main, sur la pente des deux collines, et d'en chasser les Indiens. On lui obéit, on les attaque, et soudain ils sont dispersés.

On les poursuivait; et Pizarre recommandait sur-tout qu'on en prît un vivant, pour savoir de lui en quel lieu on trouverait des subsistances; car ces peuples avaient caché leurs moissons, leur unique bien.

Ces deux jeunes sauvages qui portaient le vieillard, après une assez longue course, hors d'haleine, accablés par ce pesant fardeau, virent bientôt qu'ils allaient être pris. Le vieillard leur dit: « Laissez-moi. Sans me sauver, vous vous perdriez vous mêmes. Laissez-moi. Je n'ai plus que quelques jours à vivre. Ce n'est pas la peine de priver vos enfans de leurs pères, et vos femmes de leurs époux. Si mon fils demande pourquoi vous m'avez abandonné, répondez-lui que je l'ai voulu. »

« Tu as raison, lui dirent-ils. Tu fus toujours le plus sage des hommes. » A ces mots l'ayant déposé au pied d'un arbre, ils l'embrassèrent en pleurant, et se sauvèrent dans les bois.

Les Espagnols arrivent; le vieillard les regarde sans étonnement ni frayeur. Ils lui demandent où est la retraite des Indiens; il montre les bois. Ils lui demandent où est le

toit qu'il habite ; il montre le ciel. Ils lui proposent de le porter dans sa demeure ; et d'un coup d'œil fier et moqueur, il fait signe que c'est la terre.

Pour l'obliger à rompre ce silence obstiné, d'abord ils employèrent les caresses perfides ; il n'en fut point ému. Ils eurent recours aux menaces ; il n'en fut point épouvanté. Leur impatience à la fin se change en fureur. Ils dressent aux yeux du vieillard tout l'appareil de son supplice. Il y jette un œil de mépris. « Les insensés, disait-il, avec un sourire amer et dédaigneux, ils pensent rendre la mort effrayante pour la vieillesse ! Ils prétendent imaginer un plus grand mal que de vieillir ! » Les Castillans, outrés de ses insultes, l'attachèrent à un poteau, et allumèrent à l'entour un feu lent, pour le consumer.

Le vieillard, dès qu'il sent les atteintes du feu, s'arme d'un courage invincible : son visage, où se peint la fierté d'un ame libre, devient auguste et radieux ; et il commence son chant de mort.

« Quand je vins au monde, dit-il, la douleur se saisit de moi ; et je pleurais, car j'étais enfant. J'avais beau voir que tout souffrait, que tout mourait autour de moi, j'aurais voulu, moi seul, ne pas souffrir, j'aurais voulu ne pas mourir ; et comme un enfant que j'étais, je me livrais à l'impatience. Je devins homme, et la douleur me dit : Luttons ensemble. Si tu es le plus fort, je céderai ; mais si tu te laisse

abattre, je te déchirerai, je planerai sur toi, et je battrai des ailes, comme le vautour sur sa proie. S'il est ainsi, dis-je à mon tour, il faut lutter ensemble ; et nous nous prîmes corps à corps. Il y a soixante ans que ce combat dure, je suis debout, et je n'ai pas versé une larme. J'ai vu mes amis tomber sous vos coups : et dans mon cœur j'ai étouffé la plainte. J'ai vu mon fils écrasé à mes yeux ; et mes yeux paternels ne se sont point mouillés. Que me veut encore la douleur ? Ne sait-elle pas qui je suis ? La voilà qui, pour m'ébranler, rassemble enfin toutes ses forces ; et moi, je l'insulte, et je ris de lui voir hâter mon trépas, qui me délivre à jamais d'elle. Viendra-t-elle encore agiter ma cendre ? La cendre des morts est impalpable à la douleur. Et vous, lâches, vous qu'elle emploie à m'éprouver, vous vivrez, vous serez sa proie à votre tour. Vous venez pour nous dépouiller ; vous vous arracherez nos misérables dépouilles. Vos mains, trempées dans le sang Indien, se laveront dans votre sang ; et vos ossemens et les nôtres, confusément épars dans nos champs désolés, feront la paix, reposeront ensemble, et mêleront leur poussière, comme des ossemens amis. En attendant, brûlez, déchirez, tourmentez ce corps que je vous abandonne, dévorez ce que la vieillesse n'en a pas consumé. Voyez-vous ces oiseaux voraces qui planent sur nos têtes ? Vous leur dérobez un repas ; mais vous leur engraissez une autre proie. Ils vous laissent

encore aujourd'hui vous repaître; mais demain ce sera leur tour. »

Ainsi chantait le vieillard; et plus la douleur redoublait, plus il redoublait ses insultes. Un Espagnol (c'était Moralès) ne put soutenir plus long-temps les invectives du sauvage. Il saisit l'arc qu'on lui avait laissé, le tendit, et perça le vieillard d'une flèche. L'Indien, qui se sentit mortellement blessé, regarda Moralès d'un œil fier et tranquille : « Ah! jeune homme, dit-il, jeune homme, tu perds par ton impatience une belle occasion d'apprendre à souffrir! » Il expira, et les Espagnols, consternés, passèrent la nuit dans le bois, sans pouvoir retrouver leur route. Ce ne fut qu'au lever du jour, et au bruit du signal que fit donner Pizarre, qu'ils se rallièrent à lui. Mais on s'aperçut que la vengeance du ciel avait choisi sa victime. Moralès, perdu dans les bois, ne reparut jamais.

CHAPITRE XVIII.

Descente de Pizarre sur la côte de Catamès. Il passe à l'île del Gallo. *Presque tous ses compagnons l'abandonnent. Il ne lui en reste que douze, avec lesquels il se retire dans l'île de la Gorgone, pour y attendre du secours ; mais il est rappelé lui-même.*

Pizarre, au milieu de ses compagnons découragés, marquait encore de la constance, et cachait, sous un front serein, les noirs chagrins qui lui rongeaient le cœur. Mais, se voyant réduits aux choix de périr par la faim, ou par les flèches des sauvages, ils remontent sur leur navire, et, à force de voile, ils cherchent des bords plus heureux.

Ils découvrent une campagne riante et cultivée, où tout annonce l'industrie et la paix : c'est la côte de Catamès, pays fertile et abondant, dont le peuple est en petit nombre. Les Espagnols y descendent ; et ce peuple exerce envers eux les devoirs naturels de l'hospitalité. Mais lui-même, exposé sans cesse aux ravages de ses voisins, il avoue à ses hôtes que chez lui leur asile serait mal assuré. « Etrangers, leur dit le cacique, la nature, qui nous a fait doux et paisibles, nous a donné des voisins féroces. Dites-nous si par-tout les bons sont en proie aux méchans. — Chez nous, lui dit

Pizarre, le ciel a réuni la douceur avec l'audace, la force avec la bonté. — Retournez donc chez vous, lui dit tristement le cacique; car les bons parmi nous sont faibles et timides, et les méchans forts et hardis. « Pizarre l'en crut aisément, et il se retira dans une île voisine (1), où, peu de temps après, Almagre vint lui porter quelques secours.

Mais tout avait changé sur l'Isthme. Davila n'avait pu survivre à la honte et à la douleur d'être abandonné par son fils. Il était mort dans les angoisses du remords et du désespoir. Son successeur (2) s'était laissé persuader que les compagnons de Pizarre ne demandaient que leur retour, et que lui-même il ne s'obstinait dans sa malheureuse entreprise que par un orgueil insensé. Il fit donc partir deux vaisseaux, sous la conduite d'un Castillan nommé Tafur, pour ramener les mécontens.

A la vue de ces vaisseaux, qui s'avançaient à pleines voiles, Pizarre tressaillit de joie. Mais cette joie fit bientôt place à la plus profonde douleur.

« Je ne sais, dit-il à Tafur, qui lui déclarait l'ordre dont il était chargé, quel est le fourbe qui, pour me nuire, a fait parler mes compagnons; mais, quel qu'il soit, il en impose. Ces nobles Castillans s'attendaient;

---

(1) l'Ile *del Gallo.*

(2) Pedre de Los-rios.

comme moi, à des périls, à des travaux dignes d'éprouver leur constance. Si l'entreprise n'eût demandé que des cœurs lâches et timides, on l'aurait achevée avant nous et sans nous. C'est parce qu'elle est pénible, qu'elle nous est réservée : les dangers en feront la gloire, quand nous les aurons surmontés. On a donc fait injure à mes amis, lorsqu'on a dit au vice-roi de l'Isthme qu'ils voulaient se déshonorer. Pour moi, je n'en retiens aucun. De braves gens, tels que je les crois tous, ne demanderont qu'à me suivre ; et les hommes sans cœur, s'il y en a parmi nous, ne méritent pas mes regrets. Faites tracer une ligne au milieu de mon vaisseau. Vous serez à la proue ; je serai à la poupe avec tous mes compagnons. Ceux qui voudront se séparer de moi, n'auront qu'un pas à faire de la gloire à la honte. »

Tafur accepta ce défi ; et quels furent l'étonnement et la douleur de Pizarre, lorsqu'il vit presque tous les siens passer du côté de Tafur ! Indigné, mais ferme et tranquille, il les regardait d'un œil fixe. L'un d'eux le regarde à son tour, et voyant sur son front une noble tristesse, une froide intrépidité, il dit à ceux de qui l'exemple l'avait entraîné : « Castillans, voyez qui nous abandonnons ! Je ne puis m'y résoudre ; et j'aime mieux mourir avec cet homme là, que de vivre avec des perfides. Adieu. » A ces mots il repasse du côté de Pizarre, et jure, en l'embrassant, de ne le plus quitter. Ce guerrier était Aléon. Quel-

ques-uns l'imitèrent, ce fut le petit nombre ; mais leur malheureux chef n'en fut que plus sensible à ce dévouement généreux. Il ne lui était échappé contre les déserteurs ni plainte, ni reproche ; mais lorsqu'il vit que douze Castillans voulaient bien lui rester fidèles, résolus à mourir pour lui, plutôt que de l'abandonner, son cœur soulagé s'attendrit ; il les embrasse, et la reconnaissance lui fait verser des larmes, que la douleur n'a pu lui arracher. « Tu vois, dit-il à Tafur, que mon navire, brisé, s'entr'ouvre et va périr ; laisse-moi l'un des tiens. » Tafur lui refusa durement sa prière. « Je puis vous ramener, dit-il ; mais je ne puis rien de plus. — Ainsi, lui dit Pizarre, on met de braves gens dans la nécessité du choix, entre leur déshonneur et leur perte inévitable ! Va, notre choix n'est pas douteux. Laisse-nous seulement des munitions et des armes. Et celui qui t'envoie aura honte de nous avoir abandonnés. »

Au moment fatal où Tafur mit à la voile et quitta le rivage, Pizarre fut près de tomber dans le plus affreux désespoir. Il se vit presque seul, sur des mers inconnues, et dans un nouvel univers, abandonné de sa patrie, faible jouet des élemens, en butte à des dangers horribles, en proie à ces peuples sauvages, dont il fallait attendre ou la vie ou la mort. Son ame eut besoin de toutes ses forces, pour soutenir la pesanteur du coup dont il était frappé. Ses compagnons, qui l'environnaient,

gardaient un morne silence ; et le héros, pour relever leur courage abattu, rappela tout le sien.

Il commence d'abord par les éloigner du rivage, d'où ils suivaient des yeux les voiles de Tafur ; et s'enfonçant avec eux dans l'île : « Mes amis, félicitons-nous, leur dit-il, d'être délivrés de cette foule d'hommes timides, qui nous auraient mal secondés. La fortune me laisse ceux que j'aurais choisis. Nous sommes peu, mais tous déterminés, tous unis par l'amitié, la confiance et le malheur. Ne doutez pas qu'il ne nous vienne des compagnons jaloux de notre renommée ; car dès ce moment elle vole aux bords d'où nous sommes partis : les déserteurs vont l'y répandre. Oui, mes amis, quoi qu'il arrive, treize hommes qui, seuls, délaissés sur des bords inconnus, chez des peuples féroces, persistent dans le grand dessein de les vaincre et de les dompter, sont déjà bien sûrs de leur gloire. Qui nous a rassemblés ? la noble ambition de rendre nos noms immortels. Ils le sont : l'événement même est désormais indifférent. Heureux ou malheureux, il sera vrai du moins que nous aurons donné au monde un exemple encore inoui d'audace et d'intrépidité. Plaignons notre patrie d'avoir produit des lâches ; mais félicitons-nous de l'éclat que leur honte va donner à notre valeur. Après tout, que hasardons-nous ? La vie. Et cent fois, à vil prix, nous en avons été pro-

digues. Mais, avant de la perdre, il est des moyens de la signaler. Commençons par nous procurer un asile moins exposé aux surprises des Indiens. Ici nous manquerions de tout. L'île de la Gorgone est déserte et fertile : la vue en est terrible, et l'abord dangereux; l'Indien n'ose y pénétrer; hâtons-nous d'y passer : c'est là le digne asile de treize hommes abandonnés et séparés de l'univers. »

L'île de la Gorgone est digne de son nom. Elle est l'effroi de la nature. Un ciel chargé d'épais nuages, où mugissent les vents, où les tonnerres grondent, où tombent, presque sans relâche, des pluies orageuses, des grêles meurtrières, parmi les foudres et les éclairs; des montagnes couvertes de forêts ténébreuses, dont les débris cachent la terre, et dont les branches entrelacées ne forment qu'un épais tissu, impénétrable à la clarté; des vallons fangeux, où sans cesse roulent d'impétueux torrens; des bords hérissés de rochers, où se brisent, en gémissant, les flots émus par les tempêtes; le bruit des vents dans les forêts, semblable aux hurlemens des loups et au glapissement des tigres; d'énormes couleuvres qui rampent sous l'herbe humide des marais, et qui de leurs vastes replis embrassent la tige des arbres; une multitude d'insectes, qu'engendre un air croupissant, et dont l'avidité ne cherche qu'une proie : telle est l'île de la Gorgone, et tel fut l'asile où Pizarre vint se réfugier avec ses compagnons.

Ils furent tous épouvantés à l'aspect de ce noir séjour, et Pizarre en frémit lui-même ; mais il n'avait point à choisir. Son vaisseau n'eût pas résisté à une course plus longue. En abordant, il déguisa donc, sous l'apparence de la joie, l'horreur dont il était saisi.

Son premier soin fut de chercher une colline où la terre ne fût jamais inondée, et qui, voisine de la mer, permît de donner le signal aux vaisseaux. Malgré l'humidité des bois dont la colline était couverte, il s'y fit jour avec la flamme. Un vent rapide alluma l'incendie, et le sommet fut dépouillé. Pizarre s'y établit, y éleva des cabanes environnées d'une enceinte.

« Amis, dit-il, nous voilà bien. Ici la nature est sauvage, mais féconde. Les bois y sont peuplés d'oiseaux ; la mer y abonde en poissons ; l'eau douce y coule des montagnes. Parmi les fruits que la nature nous présente, il en est d'assez savoureux pour tenir lieu de pain. L'air est humide dans les vallons ; il l'est moins sur cette éminence, et des feux sans cesse allumés vont le purifier encore. Sous des toits épais de feuillages, nous serons garantis de la pluie et des vents. Quant à ces noirs orages, nous les contemplerons comme un spectacle magnifique ; car les horreurs de la nature en augmentent la majesté. C'est ici qu'elle est imposante. Ce désordre a je ne sais quoi de merveilleux qui agrandit l'ame, et l'affermit en l'élevant. Oui, mes amis, nous

sortirons d'ici avec un sentiment plus sublime et plus fort de la nature et de nous-mêmes. Il manquait à notre courage d'avoir été mis à l'épreuve du choc de ses fiers élémens. Du reste, n'imaginez pas que leur guerre soit sans relâche : nous aurons des jours plus sereins, et pendant le silence des vents et des tempêtes, le soin de notre subsistance sera moins pour nous un travail, qu'un exercice intéressant. »

Ce fut ainsi que d'un séjour affreux, Pizarre fit à ses compagnons une peinture consolante. L'imagination empoisonne les biens les plus doux de la vie, et adoucit les plus grands maux.

Les Castillans eurent bientôt construit un canot, dans lequel, quand la mer était calme, ils se donnaient, non loin du bord, l'utile amusement d'une pêche abondante. La chasse ne l'était pas moins : car avant que les animaux d'un naturel doux et timide, aient appris à connaître l'homme, ils semblent le voir en ami. Dans cette confiance, ils tombent dans ses piéges, et vont au-devant de ses coups. Ce n'est qu'après avoir éprouvé mille fois sa malice et sa perfidie, qu'épouvantés de son approche, ils s'instruisent l'un l'autre à fuir devant leur ennemi commun.

Trois mois s'écoulèrent, sans que Pizarre et ses compagnons vissent paraître aucun vaisseau. Leurs yeux, tournés du côté du nord, se fatiguaient à parcourir la solitude immense

d'une mer sans rivages. Tous les jours l'espérance renaissait et mourait dans leurs cœurs plus découragés. Pizarre seul les relevait, les animait à la constance. « Donnons à nos amis le temps de pourvoir à tout, disait-il. Je crains moins leur lenteur que leur impatience. Le vaisseau que j'attends serait trop tôt parti, s'il ne m'apportait que des hommes levés à la hâte et sans choix. S'il est chargé de braves gens, il mérite bien qu'on l'attende. »

Il était loin d'avoir lui-même la confiance qu'il inspirait. La rigueur du climat de l'île, son influence inévitable sur la santé de ses amis, la ruine de son vaisseau, que la vague battait sans cesse, et qu'elle achevait de briser; l'incertitude et la faiblesse du secours qu'il pouvait attendre, son état présent, l'avenir pour lui plus effrayant encore, tout cela formait dans son ame un noir tourbillon de pensées, où quelques lueurs d'espérance se laissaient à peine entrevoir.

Ses amis, moins déterminés, se lassaient de souffrir. L'air humide qu'ils respiraient, et dont ils étaient pénétrés, déposait dans leur sein le germe d'une langueur contagieuse; et leur courage, avec leur force, diminuait tous les jours. « Nous ne te demandons, disaient-ils à Pizarre, qu'un climat plus doux et plus sain. Fais-nous respirer; sauve-nous de cette maligne influence; allons chercher des hommes qu'on puisse fléchir, ou com-

battre ; oppose-nous des ennemis sur qui du moins, en expirant, nous puissions venger notre mort. »

Pizarre cède à leurs instances ; et des débris de leur navire, il leur fait construire une barque, pour regagner le continent. Mais, lorsqu'on y travaille avec le plus d'ardeur, l'un d'eux croit, du haut du rivage, apercevoir dans le lointain les voiles d'un vaisseau. Il pousse un cri de surprise et de joie ; et tous les yeux se tournent vers le nord. Ce n'est d'abord qu'une faible apparence : on craint de se tromper ; on doute si ce qu'on a pris pour la voile, n'est pas un nuage léger ; on observe long-temps encore ; et peu à peu l'espérance, en croissant, affaiblit la crainte, comme la lumière naissante pénètre l'ombre et la dissipe au crépuscule du matin. Toute incertitude enfin cesse : on distingue la voile ; on reconnaît le pavillon ; et ce rivage, qui n'avait jusqu'alors répété que des plaintes et des gémissemens, retentit des cris d'alégresse. Mais le vaisseau, en abordant, étouffe bientôt ces transports. Les matelots qui le conduisent sont l'unique secours qu'on envoie à Pizarre ; et, ce qui l'afflige encore plus, lui-même on le rappelle, on l'oblige à partir. Il en est outré de douleur. « Hé quoi ! dit-il, on nous envie jusqu'au triste honneur de mourir sur ces bords ! » Et puis, rappelant son courage : « Nous y reviendrons, reprit-il ; et je ne veux m'en éloigner qu'après avoir marqué moi-

même

même le rivage où nous descendrons. » Avant de quitter la Gorgone, il voulut y laisser un monument de sa gloire. Il écrivit sur un rocher, au bas duquel les flots se brisent : « *Ici treize hommes* (et ils étaient nommés), *abandonnés de la nature entière, ont éprouvé qu'il n'est point de maux que le courage ne surmonte. Que celui qui veut tout oser, apprenne donc à tout souffrir.* »

Alors, montant sur le navire qu'on leur amenait, ils s'avancent jusqu'au rivage de Tumbès.

CHAPITRE XIX.

Avant de s'en retourner, il va reconnaître la côte et le port de Tumbès. Accueil qu'il y reçoit. Molina se sépare de lui et reste parmi les Indiens. Molina prend la résolution d'aller à Quito, pour avertir Ataliba du danger qui le menace, et l'aider à s'en garantir.

LA, tout ce qui s'offre à leurs yeux annonce un peuple industrieux et riche. Pizarre fait dire à ce peuple qu'il recherche son amitié ; et bientôt il le voit en foule se rassembler sur le rivage. Il voit son navire entouré de radeaux (1) chargés de présens : ce sont des

(1) Ces radeaux s'appelaient des *balzes*.

grains, des fruits et des breuvages, dont les vases d'or sont remplis. Sensible à la bonté, à la magnificence de ce peuple doux et paisible, Pizarre s'applaudit d'avoir enfin trouvé des hommes; mais ses compagnons s'applaudissaient d'avoir trouvé de l'or.

Les Indiens, sans défiance comme sans artifice, sollicitaient les Castillans à descendre sur le rivage. Pizarre le permit, mais seulement à deux des siens, à Candie et à Molina. A peine sont-ils descendus, qu'une foule empressée et caressante les environne. Le cacique lui-même les conduit dans sa ville, les introduit dans son palais, et leur fait parcourir les demeures tranquilles de ses citoyens fortunés. Ces hommes simples les reçoivent comme des amis tendres reçoivent des amis; et avec l'ingénuité, la sécurité de l'enfance, ils leur étalent ces richesses qu'ils auraient dû ensevelir.

« Quoi de plus touchant, disait Molina, que l'innocence de ce peuple! — Il est vrai qu'il est simple et facile à civiliser, disait Candie; » et cependant, le crayon à la main, au milieu des sauvages, il levait le plan de la ville et des murs qui l'environnaient. Les Indiens, enchantés de l'art ingénieux avec lequel sa main traçait comme l'ombre de leurs murailles, ne se lassaient pas d'admirer ce prodige nouveau pour eux. Ils étaient loin de soupçonner que ce fût une perfidie. « Que faites-vous, lui demande Alonzo? — J'examine, répond Candie, par où l'on peut les

attaquer. — Les attaquer ! Quoi, dans le moment même qu'ils vous comblent de biens, qu'ils se livrent à vous sans crainte et sur la foi de l'hospitalité, vous méditez le noir projet de les surprendre dans leurs murs ! Êtes-vous assez lâche ? . . . . Et vous, reprit Candie, êtes-vous assez insensé pour croire qu'on passe les mers, et qu'on vienne d'un monde à l'autre pour s'attendrir, comme des enfans, sur l'imbécillité d'un peuple de sauvages ? On ferait de belles conquêtes avec vos timides vertus. — Peut-être, dit Alonzo. Mais est-ce bien Pizarre qui fait lever le plan de ces murs ? — C'est lui-même. — J'en doute encore. — Vous m'insultez. — Je l'estime trop pour vous croire. » Et à ces mots, l'impétueux jeune homme arrache des mains de Candie le dessin qu'il avait tracé.

Tout-à-coup, se lançant l'un à l'autre un regard de colère, ils écartent la foule, et l'épée étincelle comme un éclair dans leurs vaillantes mains. Les sauvages, persuadés que ce combat n'était qu'un jeu, applaudissaient d'abord, avec les regards de la joie et les signes naïfs de l'admiration, à l'adresse dont l'un et l'autre paraient les coups les plus rapides. Mais lorsqu'ils virent le sang couler, ils jetèrent des cris perçans de douleur et d'effroi ; et leur roi, se précipitant lui-même entre les deux épées, s'écrie : « Arrête ! arrête ! C'est mon hôte, c'est mon ami ; c'est le sang de ton frère que tu fais couler. » On

s'empresse, on les retient, on les désarme, on les mène sur le vaisseau.

Pizarre, instruit de leur querelle, les reprit tous les deux; mais, quelqu'égalité qu'il affectât dans ses reproches, Alonzo crut s'apercevoir que Candie était approuvé. Un noir chagrin s'empara de son ame. Il se rappela les conseils du vertueux Barthelemi; il se retraça le supplice du vieillard Indien qu'on avait fait brûler, la guerre injuste et meurtrière qu'on avait livrée à ces peuples, l'avidité impatiente de ses compagnons à la vue de l'or. Enfin, l'exemple du passé ne lui fit voir dans l'avenir que le meurtre et le ravage, et dès-lors il se repentit de s'être engagé si avant.

Comme il était chéri des Indiens, c'était lui que Pizarre chargeait le plus souvent d'aller pourvoir aux besoins du navire. Un jour qu'il était descendu, il fut accueilli par ce peuple avec une amitié si naïve et si tendre, qu'il ne put retenir ses pleurs. « Dans quelques mois, peut-être, disait-il en lui-même, les fertiles bords de ce fleuve, ces champs couverts de moissons, ces vallons peuplés de troupeaux, seront tous ravagés; les mains qui les cultivent seront chargées de chaînes; et de ces Indiens si doux et si paisibles, des milliers seront égorgés, et le reste, réduit au plus dur esclavage, périra misérablement dans les travaux des mines d'or. Peuple innocent et malheureux! non, je ne puis t'abandon-

ner, je me sens attaché à toi, comme par un charme invincible. Je ne trahis point ma patrie, en me déclarant l'ennemi des brigands qui la déshonorent, et en cherchant moi-même à lui gagner les cœurs. » Telle fut sa résolution; et il écrivit à Pizarre : « J'aime les Indiens; je reste parmi eux, parce qu'ils sont bons et justes. Adieu, vous trouverez en moi un médiateur, un ami, si vous respectez avec eux les droits de la nature; un ennemi, si, par la force, le brigandage et la rapine, vous violez leurs droits sacrés. »

Pizarre, affligé de la perte d'Alonzo, le fit presser de revenir. On le trouva au milieu des sauvages, éclairant leur raison, et jouissant de leurs caresses. « Racontez à Pizarre ce que vous avez vu, dit-il à ceux qui venaient le chercher, et que mon exemple lui apprenne que le plus sûr moyen de captiver ces peuples, c'est d'être juste et bienfaisant. »

L'un des regrets de Pizarre, en quittant ces bords, fut d'y laisser ce vaillant jeune homme. Mais celui-ci n'avait jamais été plus heureux que dans ce moment. Se voyant au milieu d'un peuple naturellement simple et doux, il jouissait du calme des passions; il respirait l'air pur de l'innocence; il prenait plaisir à entendre célébrer les vertus des Incas, enfans du Soleil, et mettre au rang de leurs bienfaits l'heureuse révolution qui s'était faite dans ses mœurs, lorsque, par la raison, plus que par la force des armes, les Incas l'avaient

obligé de suivre leur culte et leurs lois. Alonzo, à son tour, leur donnait une idée de nos mœurs et de nos usages, des progrès de nos connaissances, et des prodiges de nos arts. Le merveilleux les étonnait. Le cacique lui demanda ce qui l'avait engagé à se séparer de ses amis, et à demeurer sur ces bords. « Ceux avec qui je suis venu, lui répondit Alonzo, m'ont dit : allons faire du bien aux habitans du nouveau monde ; aussitôt je les ai suivis. J'ai vu qu'ils ne pensaient qu'à vous faire du mal, et je les ai abandonnés. » Il lui raconta le sujet de sa querelle avec Candie. L'Indien en fut pénétré de reconnaissance pour lui. Il le regardait avec une admiration douce et tendre ; et il disait tout bas : « Il en est digne, il en est plus digne que moi. » L'heure du sommeil approchait : le cacique prit congé d'Alonzo ; mais, en s'en allant, il tournait vers lui les yeux, et levait les mains vers le ciel.

Le lendemain, il vient le trouver dès l'aurore. « Eveille-toi, roi de Tumbès, lui dit-il, en lui présentant son diadême et ses armes, éveille-toi ; reçois de ma main la couronne. J'y ai bien pensé : je te la dois. J'ai ton courage et ta bonté, mais je n'ai pas tes lumières. Prends ma place, règne sur nous. Je serai ton premier sujet. L'Inca l'approuvera lui-même. » Alonzo, confondu de voir dans un sauvage cet exemple inoui de modestie et de magnanimité, sentit ce que l'orgueil ignore, que la véritable grandeur et la

simplicité se touchent, et qu'il est rare qu'un cœur droit ne soit pas un cœur élevé. Il rendit grâces au cacique, et lui dit : « Tu es juste et bon ; tu dois être aimé de ton peuple. Laissons-lui son roi. D'autres soins doivent occuper ton ami. »

Bientôt après, il vit venir les plus heureuses mères, celles qui pouvaient s'applaudir d'avoir les filles les plus belles, et qui, les menant par la main, les lui présentaient à l'envi : « Daigne agréer, lui disaient-elles, cette jeune et douce compagne. Elle excelle à filer la laine ; elle en fait les plus beaux tissus. Elle est sensible ; elle t'aimera. Tous les matins, à son réveil, elle soupire après un époux ; et du moment qu'elle t'a vu, tu es l'époux que son cœur désire. Tous mes enfans ont été beaux : les siens le seront encore plus : car tu seras leur père ; et jamais nos campagnes n'ont rien vu de si beau que toi. »

Molina se fût livré sans peine aux charmes de la beauté, de l'innocence et de l'amour. Mais, se donner une compagne, c'était lui-même s'engager ; et ses desseins demandaient un cœur libre. Il avait appris du cacique qu'au-delà des montagnes, deux Incas, deux fils du Soleil, se partageaient un vaste empire ; et dès-lors il avait formé la résolution de se rendre à leur cour. « L'Inca, roi de Cusco, lui disait le cacique, est superbe, inflexible ; il se fait redouter. Celui de Quito, bien plus doux, se fait adorer de ses peuples.

Je suis du nombre des caciques que son père a mis sous ses lois. » Alonzo, pour se rendre à la cour de Quito, demanda deux fidèles guides. Le cacique aurait bien voulu le retenir encore. « Quoi ! sitôt tu veux nous quitter, lui disait-il ? Et dans quel lieu seras-tu plus aimé, plus révéré que parmi nous ? — Je vais pourvoir à ton salut, lui répondit Alonzo, et engager l'Inca à prendre avec moi ta défense : car vos ennemis vont dans peu revenir sur ces bords. Mais ne t'alarme point. Je viendrai moi-même, à la tête des Indiens, te secourir. » Ce zèle attendrit le cacique; et les larmes de l'amitié accompagnèrent ses adieux. Lui-même il choisit les deux guides que son ami lui demandait; et avec eux, Alonzo, traversant les vallées, suivit la rive du Dolé, qui prend sa source vers le nord.

CHAPITRE XX.

Voyage de Molina de Tumbès à Quito.

Après une marche pénible, ils approchaient de l'équateur, et allaient passer un torrent qui se jette dans l'Emeraude, lorsqu'Alonzo vit ses deux guides interdits et troublés, se parler l'un à l'autre, avec des mouvemens d'effroi. Il leur en demande la cause. « Regarde, lui dit l'un d'eux, au sommet de la

montagne. Vois-tu ce point noir dans le ciel ? Il va grossir et former un affreux orage. » En effet, peu d'instans après ce point nébuleux s'étendit, et le sommet de la montagne fut couvert d'un nuage sombre.

Les sauvages se hâtent de passer le torrent. L'un d'eux le traverse à la nage, et attache au bord opposé un long tissu de liane (1), auquel Alonzo, suspendu dans une corbeille d'osier, passe rapidement ; l'autre Indien le suit ; et dans le même instant, un murmure profond donne le signal de la guerre que les vents vont se déclarer. Tout-à-coup leur fureur s'annonce par d'effroyables sifflemens. Une épaisse nuit enveloppe le ciel, et le confond avec la terre ; la foudre, en déchirant ce voile ténébreux, en redouble encore la noirceur ; cent tonnerres qui roulent et semblent rebondir sur une chaîne de montagnes, en se succédant l'un à l'autre, ne forment qu'un mugissement qui s'abaisse et qui se renfle comme celui des vagues. Aux secousses que la montagne reçoit du tonnerre et des vents, elle s'ébranle, elle s'entr'ouvre, et de ses flancs, avec un bruit horrible, tombent de rapides torrens. Les animaux, épouvantés, s'élançaient des bois dans la plaine ; et à la clarté de la foudre, les trois voyageurs

(1) Ces ponts s'appellent *tarabites*. La liane est une espèce d'osier.

pâlissans, voyaient passer à côté d'eux le lion, le tigre, le lynx, le léopard, aussi tremblans qu'eux-mêmes. Dans ce péril universel de la nature, il n'y a plus de férocité; et la crainte a tout adouci.

L'un des guides d'Alonzo avait, dans sa frayeur, gagné la cime d'une roche. Un torrent, qui se précipite en bondissant, la déracine et l'entraîne; et le sauvage, qui l'embrasse, roule avec elle dans les flots. L'autre Indien croyait avoir trouvé son salut dans le creux d'un arbre; mais une colonne de feu, dont le sommet touche à la nue, descend sur l'arbre, et le consume avec le malheureux qui s'y était sauvé.

Cependant Molina s'épuisait à lutter contre la violence des eaux : il gravissait dans les ténèbres, saisissant tour à tour les branches, les racines des bois qu'il rencontrait, sans songer à ses guides, sans autre sentiment que le soin de sa propre vie : car il est des momens d'effroi, où toute compassion cesse, où l'homme, absorbé en lui-même, n'est plus sensible que pour lui.

Enfin il arrive, en rampant, au bas d'une roche escarpée; et, à la lueur des éclairs, il voit une caverne ténébreuse et profonde, dont l'horreur l'aurait glacé dans tout autre moment. Meurtri, épuisé de fatigue, il se jette au fond de cet antre; et là, rendant grâces au Ciel, il tombe dans l'accablement.

L'orage enfin s'apaise; les tonnerres, les

vents cessent d'ébranler la montagne, les eaux des torrens moins rapides, ne mugissent plus à l'entour, et Molina sent couler dans ses veines le baume du sommeil. Mais un bruit plus terrible que celui des tempêtes le frappe, au moment même qu'il allait s'endormir.

Ce bruit, pareil au broiement des cailloux, est celui d'une multitude de serpens (1), dont la caverne est le refuge. La voûte en est revêtue; et entrelacés l'un à l'autre, ils forment, dans leurs mouvemens, ce bruit qu'Alonzo reconnaît. Il sait que le venin de ces serpens est le plus subtil des poisons; qu'il allume soudain, et dans toutes les veines, un feu qui dévore et consume, au milieu des douleurs les plus intolérables, le malheureux qui en est atteint. Il les entend; il croit les voir rampans autour de lui, ou pendus sur sa tête, ou roulés sur eux-mêmes, et prêts à s'élancer sur lui. Son courage épuisé succombe; son sang se glace de frayeur; à peine il ose respirer. S'il veut se traîner hors de l'antre, sous ses mains, sous ses pas, il tremble de presser un de ces dangereux reptiles. Transi, frissonnant, immobile, environné de mille morts, il passe la plus longue nuit dans une pénible agonie, désirant, frémissant de revoir la lumière, se reprochant la crainte qui le tient enchaîné, et faisant sur lui-même d'inutiles efforts pour surmonter cette faiblesse.

(1) Les serpens à sonnettes.

Le jour qui vint l'éclairer justifia sa frayeur. Il vit réellement tout le danger qu'il avait pressenti ; il le vit plus horrible encore. Il fallait mourir ou s'échapper. Il ramasse péniblement le peu de forces qui lui restent ; il se soulève avec lenteur, se courbe, et les mains appuyées sur ses genoux tremblans, il sort de la caverne aussi défait, aussi pâle qu'un spectre qui sortirait de son tombeau. Le même orage qui l'avait jeté dans le péril, l'en préserva, car les serpens en avaient eu autant de frayeur que lui-même ; et c'est l'instinct de tous les animaux, dès que le péril les occupe, de cesser d'être malfaisans.

Un jour serein consolait la nature des ravages de la nuit. La terre, échappée comme d'un naufrage, en offrait par-tout les débris. Des forêts qui, la veille, s'élançaient jusqu'aux nues, étaient courbées vers la terre ; d'autres semblaient se hérisser encore d'horreur. Des collines, qu'Alonzon avait vu s'arrondir sous leur verdoyante parure, entr'ouvertes en précipices, lui montraient leurs flancs déchirés. De vieux arbres déracinés, précipités du haut des monts, le pin, le palmier, le gayac, le caobo, le cèdre, étendus, épars dans la plaine, la couvraient de leurs troncs brisés et de leurs branches fracassées. Des dents de rochers détachées marquaient la trace des torrens ; leur lit profond était bordé d'un nombre effrayant d'animaux, doux, cruels,

timides, féroces, qui avaient été submergés et revomis par les eaux.

Cependant ces eaux écoulées, laissaient les bois et les campagnes se ranimer aux rayons du jour naissant. Le ciel semblait avoir fait la paix avec la terre, et lui sourire en signe de faveur et d'amour. Tout ce qui respirait encore, recommençait à jouir de la vie; les oiseaux, les bêtes sauvages avaient oublié leur effroi; car le prompt oubli des maux est un don que la nature leur a fait, et qu'elle a refusé à l'homme.

Le cœur d'Alonzo, quoique flétri par la crainte et par la douleur, sentit un mouvement de joie. Mais en cessant de craindre pour lui-même, il trembla pour ses compagnons. Sa voix à grands cris les appelle; ses yeux les cherchent vainement; il ne les revoit plus, et les échos seuls lui répondent. « Hélas! s'écria-t-il, mes guides! mes amis! c'en est donc fait! Ils ont péri sans doute. Et moi, que vais-je devenir? » Le jeune homme, à ces mots, se croyant poursuivi par un malheur inévitable, retomba dans l'abattement. Pour comble de calamité, il ne retrouva plus le peu de vivres qu'ils avaient pris, et dont il sentait le besoin par l'épuisement de ses forces. La nature y pourvut; les mangles, les bananes, l'oca furent ses alimens. (1).

(1) L'oca est une racine savoureuse; les mangles et les bananes sont des fruits.

Aussi loin que sa vue pouvait s'étendre, il cherchait des lieux habités ; il n'en voyait aucun indice ; son courage était épuisé. Enfin il découvre un sentier pratiqué entre deux montagnes. Heureux de voir des traces d'hommes, l'espérance et la joie se raniment en lui, l'obscurité de cette route, où des rochers suspendus sur sa tête laissaient à peine un étroit passage à la lumière, ne lui inspire aucune horreur. L'instinct, qui semblait l'attirer vers un lieu où il espérait de trouver ses semblables, précipitait ses pas, et le rendait insensible à la fatigue et au danger. Il sort enfin de ce sentier profond, et il découvre une campagne, semée çà et là de cabanes et de troupeaux. Il respire ; et tendant les mains au ciel, il lui rend grâces.

A peine a-t-il paru, que des sauvages l'environnent avec des cris et des transports qu'il prend pour des signes de joie. Il s'approche, et leur tend les bras. Il ne voit pas sur leurs visages la simple et naïve douceur des peuples de Tumbès : leur sourire même est cruel ; leur regard lui paraît moins curieux qu'avide ; et leur accueil, tout caressant qu'il est, a je ne sais quoi d'effrayant. Cependant Alonzo s'y livre. « Indiens, leur dit-il, je suis un étranger, mais un étranger qui vous aime. Ayez pitié de l'abandon où je me vois réduit. » Comme il disait ces mots, il se voit chargé de liens ; les cris d'alégresse redoublent, et il est conduit au hameau. Les femmes sortent des

cabanes, tenant par la main leurs enfans. Elles entourent le poteau où Molina est attaché ; et on le laisse au milieu d'elles.

Il vit bien qu'il était tombé chez un peuple d'antropophages. En lui liant les mains, on l'avait dépouillé, triste présage de son sort! Il entendait les sauvages, répandus dans le hameau, s'inviter l'un l'autre à la fête; et les chansons des femmes, qui se réjouissaient et qui dansaient autour de lui, ne lui déguisaient pas ce qui allait se passer. « Enfans, disaient-elles, chantez : vos pères sont tombés sur une bonne proie. Chantez; vous serez du festin. »

Tandis qu'elles s'applaudissaient, le malheureux Alonzo, pâle, tremblant, les regardait, de l'œil dont le cerf aux abois regarde la meute affamée. La nature fit un effort sur elle-même; il rassemble le peu de force que lui laissait la peur dont il était saisi, et s'adressant à ces femmes sauvages : « Lorsque vos enfans, leur dit-il, sont suspendus à vos mamelles, et que leur père les caresse et vous sourit avec amour, combien ne serait pas cruel celui qui viendrait, dans vos bras, déchirer le fils et le père, comme vous m'allez déchirer! La nature vous a donné des ennemis dans les bêtes sauvages, vous pouvez leur livrer la guerre, et vous abreuver de leur sang. Mais moi, je suis un homme innocent et paisible, qui ne vous ai fait aucun mal. Une femme semblable à vous m'a porté dans

ses flancs, et m'a nourri de son lait. Si elle était ici, vous la verriez tremblante, vous conjurer, par vos entrailles, d'épargner son malheureux fils. Résisteriez-vous à ses pleurs, et laisseriez-vous égorger un fils dans les bras de sa mère ! La vie est pour moi peu de chose; mais ce qui me touche bien plus, c'est le péril qui vous menace, et le soin de votre défense contre une puissance terrible, qui va venir vous attaquer. Je le savais; j'allais, pour vous, implorer à Quito le secours des Incas. Pour vous, je me suis exposé, dans ce pénible et long voyage, au danger d'être pris, d'être déchiré par vos mains. Femmes Indiennes, croyez que je suis votre ami, celui de vos enfans, celui même de vos époux. Voulez-vous dévorer la chair de votre ami, boire le sang de votre frère ? »

Ces femmes, étonnées, le contemplaient en l'écoutant; et par degrés leur cœur farouche était ému, et s'amollissait à sa voix. La nature a pour tous les yeux deux charmes tout-puissans, lorsqu'ils se trouvent réunis : c'est la jeunesse et la beauté. Du moment qu'il avait parlé, sa pâleur s'était dissipée ; les roses de ses lèvres et de son teint avaient repris tout leur éclat, ses beaux yeux noirs ne jetaient point ces traits de feu dont ils auraient brillé, ou dans l'amour, ou dans la joie : ils étaient languissans; et ils n'en étaient que plus tendres. Les ondes de ses longs cheveux, flottantes sur l'ivoire de ses

bras enchaînés, en relevaient la blancheur éclatante, et sa taille, dont l'élégance, la noblesse, la majesté formaient un accord ravissant, ne laissaient rien imaginer au-dessus d'un si beau modèle. Dans la cour d'Espagne, au milieu de la plus brillante jeunesse, Molina l'aurait effacée. Combien plus rare et plus frappant devait être, chez des sauvages, le prodige de sa beauté! Ces femmes y furent sensibles. La surprise fit place à l'attendrissement, l'attendrissement à l'ivresse. Ces enfans qu'elles amenaient pour les abreuver de son sang, elles les prennent dans leurs bras, et les élèvent à sa hauteur, et pleurent en voyant qu'il leur sourit avec tendresse, et qu'il leur donne des baisers.

Dans ce moment, les Indiens se rassemblent en plus grand nombre. Armés de ces pierres tranchantes, qu'ils savent éguiser, ils se jetaient sur la victime, impatiens de lui ouvrir les veines, et d'en voir ruisseler le sang. Plus tremblantes qu'Alonzo même, les femmes l'environnent avec des cris perçans, et tendant les mains aux sauvages : « Arrêtez ! épargnez ce malheureux jeune homme. C'est votre ami, c'est votre frère. Il vous aime ; il veut vous défendre d'un ennemi cruel, qui vient vous attaquer. Il allait implorer pour vous le secours du roi des montagnes. Laissez-le vivre : il ne vit que pour nous. » Ces cris, cet étrange langage étonnèrent les Indiens. Mais leur instinct féroce les pressait. Ils dévoraient des

yeux Alonzo, et tâchaient de se dégager des bras de leurs compagnes pour se jeter sur lui. « Non, tigres, non, s'écrièrent-elles, vous ne boirez pas son sang, ou vous boirez aussi le nôtre. » Ces hommes farouches s'arrêtent. Ils se regardent entr'eux, immobiles d'étonnement. « Dans quel délire, disaient-ils, ce captif a plongé nos femmes! Etes-vous insensées? et ne voyez-vous pas que, pour s'échapper, il vous flatte? Eloignez-vous, et nous laissez dévorer en paix notre proie. — Si vous y touchez, dirent-elles, nous jurons toutes par le cœur du lion, dont vous êtes nés, de massacrer vos enfans, de les déchirer à vos yeux, et de les dévorer nous-mêmes. » A ces mots, les plus furieuses, saisissant leurs enfans par les cheveux, et d'une main les tenant suspendu aux yeux de leurs maris, grinçaient les dents, et rugissaient. Ils en furent épouvantés. « Qu'il vive, dirent-ils, puisque vous le voulez »; et ils dégagèrent Alonzo.

« Nous voyons bien, lui dirent-ils, que tu possèdes l'art des enchantemens; mais du moins apprends-nous quel ennemi nous menace? — un peuple cruel et terrible, leur répondit Alonzo. — Et tu allais, disent nos femmes, demander au roi des montagnes de venir à notre secours? — Oui, c'est dans ce dessein que je suis parti de Tumbès; j'ai perdu mes guides. — Nous t'en donnerons un, qui te mènera jusqu'au fleuve, au bord

duquel est un chemin qui remonte jusqu'à sa source. Mais assiste à notre festin. »

A ce festin, où des beliers sanglans étaient déchirés, dévorés, comme lui-même il devait l'être, Alonzo frissonnait d'horreur. Il eut cependant le courage de demander au cacique, s'il ne sentait pas la nature se soulever, lorsqu'il mangeait la chair, ou qu'il buvait le sang des hommes ? « Par le lion ! dit le sauvage, un inconnu, pour moi, n'est qu'un animal dangereux. Pour m'en délivrer, je le tue ; quand je l'ai tué, je le mange. Il n'y a rien là que de juste ; et je ne fais tort qu'aux vautours. »

Après le festin, le cacique invitait Alonzo à passer la nuit dans sa cabane, lorsque les femmes vinrent en foule, et lui dirent : « Va-t-en. Ils sont assouvis ; ils s'endorment. N'attends pas qu'ils s'éveillent et que la faim les presse. Nous les connaissons. Fuis ; tu serais dévoré. » Cet avis salutaire pressa le départ d'Alonzo. Il se mit en chemin avec son nouveau guide, non sans avoir baisé cent fois les mains qui l'avaient délivré.

CHAPITRE XXI.

Suite de ce voyage. Arrivée de Molina à Quito.

En arrivant au bord de l'Emeraude, il fut surpris de voir à l'autre rive un peuple nombreux s'embarquer, avec ses femmes et ses enfans, sur une flotte de canots. Il ordonne à son guide de passer à la nage, et de demander à ce peuple s'il descend vers Atacamès, ou s'il remonte l'Emeraude, et s'il veut recevoir sur l'un de ses canots un étranger, ami des Indiens.

Le chef de cette colonie lui fit répondre qu'il remontait le fleuve; qu'il ne refusait point un homme qui s'annonçait en ami, et qu'il lui envoyait un canot, pour venir lui parler lui-même.

Le jeune homme, après les périls auxquels il venait d'échapper, ne voyait plus rien à craindre. Il prend congé de son guide, entre sans défiance dans le canot, et passe à l'autre bord.

« Tu es Espagnol, et tu t'annonce comme l'ami des Indiens, lui dit, en le voyant, le chef de cette troupe de sauvages! — Je suis Espagnol, lui répondit Alonzo; et je donnerais tout mon sang pour le salut des Indiens.

C'est leur intérêt qui m'engage... » Comme il disait ces mots, ses yeux furent frappés d'une figure que les Indiens portaient à côté du cacique. A cette vue, Alonzo se trouble; la surprise, la joie et l'attendrissement suspendent son récit, et lui coupent la voix. Dans cette image, il entrevoit les traits, il reconnaît du moins le vêtement et l'attitude de Las-Casas. « Ah! dit-il, d'une voix tremblante, est-ce Las-Casas? est-ce lui qu'on révère ici comme un Dieu? » et il embrasse la statue. « C'est lui-même, dit le cacique. Est-il connu de toi? — S'il est connu de moi! lui, dont les soins, l'exemple et les leçons ont formé ma jeunesse! Ah! vous êtes tous mes amis, puisque ses vertus vous sont chères, et que vous en gardez le souvenir. » A ces mots, il se jette dans les bras du cacique. « D'où venez-vous? ajouta-t-il; où l'avez-vous laissé? et quel prodige nous rassemble? » Deux frères, qu'une amitié sainte aurait unis dès le berceau, n'auraient pas éprouvé des mouvemens plus doux, en se réunissant après une cruelle absence.

« Peuple, dit Capana, c'est l'ami de Las-Casas que je rencontre sur ces bords. » Aussi-tôt le peuple s'empresse à témoigner au Castillan le plaisir de le posséder. « Tu es l'ami de Las-Casas? viens, que nous te servions, » lui disent les femmes Indiennes; et, d'un air simple et caressant, elles l'invitent à se reposer. Cependant l'une va puiser,

au bord du fleuve, une eau plus fraîche et plus pure que le cristal, et revient lui laver les pieds; l'autre démêle, arrange, attache sur sa tête les ondes de ses longs cheveux; l'autre, en essuyant la poussière dont son visage est couvert, s'arrête et l'admire en silence.

Alonzo attendrit le cacique en lui faisant l'éloge de Las-Casas; et le cacique lui raconta le voyage de l'homme juste dans le vallon qui leur servait d'asile. » Hélas! ajouta le sauvage, le croiras-tu? Cet Espagnol que nous avions sauvé, à la prière de Las-Casas, c'est lui qui nous a perdus. — Lui? — Lui-même. — Le malheureux vous a trahi! — Oh non; ce jeune homme était bon. Mais son père était un perfide. Il l'a fait épier, comme il revenait parmi nous; et notre asile découvert, il a fallu l'abandonner. Las d'être poursuivis, nous cherchons un refuge dans le royaume des Incas. C'est à Quito que nous allons; et pour éviter les montagnes, nous avons pris ce long détour. — C'est aussi à Quito que j'ai dessein d'aller, dit Molina! » et il lui apprit comment, ayant quitté Pizarre, touché des maux qui menaçaient les peuples de ces bords, il avait résolu d'aller trouver Ataliba, pour l'appeler à leur secours. « Ah! lui dit le cacique, je reconnais en toi le digne ami de l'homme juste: il me semble voir dans tes yeux une étincelle de son ame. Sois notre

guide, présente-nous à l'Inca comme tes amis, et réponds lui de notre zèle. »

La colonie s'embarque, on remonte le fleuve; et lorsqu'affaibli vers sa source, il ne porte plus les canots, on suit le sentier qui pénètre à travers l'épaisseur des bois. Les racines, les fruits sauvages, les oiseaux blessés dans leur vol par les flèches des Indiens, le chevreuil et le daim timides, atteints de même dans leur course, ou pris dans des liens tendus et cachés sous leurs pas, servent de nourriture à ce peuple nombreux.

Après avoir franchi cent fois les torrens et les précipices, on voit les forêts s'éclaircir, et la stérilité succède à l'excès importun de la fécondité. Au lieu de ces bois si touffus, où la terre, trop vigoureuse, prodigue et perd les fruits d'une folle abondance, l'œil ne découvre plus au loin que des sables arides et que des rochers calcinés. Les Indiens en sont épouvantés; Alonzo en frémit lui-même. Mais à peine ils sont arrivés sur la croupe de la montagne, il semble qu'un rideau se lève, et ils découvrent le vallon de Quito, les délices de la nature. Jamais ce vallon ne connut l'alternative des saisons; jamais l'hiver n'a dépouillé ses rians coteaux; jamais l'été n'a brûlé ses campagnes. Le laboureur y choisit le temps de la culture et de la moisson. Un sillon y sépare le printemps de l'automne. La naissance et la maturité s'y touchent; l'arbre sur le même rameau réunit les fleurs et les fruits.

Les Indiens, Molina à leur tête, marchent vers les murs de Quito, l'arc pendu au carquois, et tenant par la main leurs enfans et leurs femmes, signes naturels de la paix. Ce fut aux portes de la ville un spectacle nouveau, que de voir tout un peuple demander l'hospitalité. L'Inca, dès qu'il lui est annoncé, ordonne qu'on l'introduise, et qu'on l'amène devant lui. Il sort lui-même, avec la dignité d'un roi, de l'intérieur de son palais, suivi d'une nombreuse cour, s'avance jusqu'au vestibule, et y reçoit ces étrangers.

Le jeune Espagnol, qui marchait à côté du cacique, saluait le monarque, et allait lui parler; mais il fut prévenu par les frémissemens et par les cris des Mexicains. « Ciel! dirent-ils, un de nos oppresseurs! Oui, poursuivit Orozimbo, je reconnais les traits, les vêtemens de ces barbares. Inca, cet homme est Castillan. Laisse-moi venger ma patrie. » En disant ces mots, il avait l'arc tendu, et allait percer Molina. L'Inca mit la main sur la flèche. « Cacique, lui dit-il, modérez cet emportement. Innocent ou coupable, tout homme suppliant mérite au moins d'être entendu. Parle, dit-il à Molina; dis-nous qui tu es, d'où tu viens, ce qui t'amène, ce que tu veux de moi. Garde sur-tout d'en imposer; et si tu es Castillan, ne sois point étonné de l'horreur que ta vue inspire à la famille de Montezume. »

« Ah! s'il est vrai, lui dit Alonzo, leur ressentiment

ressentiment est trop juste, et ce serait peu de mon sang pour tout celui qu'on a versé. Oui, je suis Castillan; je suis l'un des barbares qui ont porté la flamme et le fer sur ce malheureux continent; mais je déteste leurs fureurs. Je viens d'abandonner leur flotte. Je suis l'ami des Indiens. J'ai traversé des déserts pour venir jusqu'à toi, et pour t'avertir des malheurs dont ta patrie est menacée. Inca, si, comme on nous l'assure, la justice règne avec toi, si l'humanité bienfaisante est l'ame de tes lois et la vertu de ton empire, je t'offre le cœur d'un ami, le bras d'un guerrier, les conseils d'un homme instruit des dangers que tu cours. Mais si je trouve dans ces climats la nature outragée par des lois tyranniques, par un culte impie et sanglant, je t'abandonne, et je vais vivre dans le fond des déserts, au milieu des bêtes farouches, moins cruelles que les humains. Quant au peuple que je t'amène, je ne connais de lui que sa vénération pour un Castillan, mon ami, et le plus vertueux des hommes. Je l'ai trouvé portant l'image de ce respectable mortel. La voilà : je l'ai reconnue; et dès-lors j'ai été l'ami d'un peuple vertueux lui-même, puisqu'il adore la vertu. C'est par ses secours généreux que je suis venu jusqu'à toi. Je te réponds qu'il est sensible, intéressant, digne de l'appui qu'il implore. Il fuit son pays qu'on ravage; et voil son cacique, homme généreux, simple et

juste, dont tu te feras un ami, si tu sens le prix d'un grand cœur. »

La franchise et la grandeur d'ame ont un caractère si fier et si important par lui-même, qu'en se montrant, elles écartent la défiance et les soupçons. Dès que Molina eut parlé, Ataliba lui tendit la main. « Viens, lui dit-il; le guerrier et l'ami; le courage de l'un, les conseils de l'autre, tout sera bien reçu de moi. Ton estime pour ce cacique et pour son peuple, me répond de leur foi, et je n'en veux point d'autre gage. »

Il ordonna qu'on eût soin de pourvoir à tous les besoins de ses nouveaux sujets. Un hameau s'éleva pour eux dans une fertile vallée, et Molina et le cacique, reçus, logés dans le palais des enfans du Soleil, partagèrent la confiance et la faveur du monarque avec les héros Mexicains.

CHAPITRE XXII.

Pizarre de retour à Panama, prend la résolution de se rendre en Espagne, pour faire autoriser et seconder son entreprise. Pendant son voyage, Alvarado, gouverneur de la province de Gatimala dans le Mexique, forme le dessein de tenter la conquête du Pérou. Il y envoie un vaisseau avec deux Mexicains, la sœur et l'ami d'Orozimbo. Ce vaisseau est poussé sur la mer du Sud, et il y éprouve un long calme.

PIZARRE, de retour sur l'isthme, n'y avait trouvé que des cœurs glacés et rebutés par ses malheurs. Il vit bien que pour imposer silence à l'envie, et pour inspirer son courage à des esprits intimidés, sa voix seule serait trop faible; il prit la résolution de se rendre lui-même à la cour d'Espagne, où il serait mieux écouté.

Ce long voyage donna le temps à un rival ambitieux de tenter la même entreprise.

Ce fut Alvarado, l'un des compagnons de Cortès, et celui de ses lieutenans qui s'était le plus signalé dans la conquête du Mexique.

La province de Gatimala était le prix de ses exploits; il la gouvernait, ou plutôt il y

dominait en monarque. Mais, toujours plus insatiable de richesses et de gloire, il regardait d'un œil avide les régions du midi.

Dans son partage étaient tombés Amazili et Télasco, la sœur et l'ami d'Orozimbo, amans heureux, dans leur malheur, de vivre et de pleurer ensemble, de partager la même chaîne, et de s'aider à la porter. Il les tenait captifs, et il avait appris par un Indien, qu'Orozimbo et les neveux de Montezume, échappés au fer des vainqueurs, allaient chercher une retraite chez ces monarques du midi, dont on lui vantait les richesses. Il en conçut une espérance qui alluma son ambition.

Il avait près de lui un Castillan appelé Gomès, homme actif, ardent, intrépide, aussi prudent qu'audacieux. « J'ai formé, lui dit-il, un grand dessein : c'est à toi que je le confie. Nous n'avons encore travaillé l'un et l'autre que pour la gloire de Cortès. Nos noms se perdent dans l'éclat du sien. Il s'agit pour nous d'égaler l'honneur de sa conquête, et peut-être de l'effacer. Au midi de ce nouveau monde, est un empire plus étendu, plus opulent que celui du Mexique : c'est le royaume des Incas. Les neveux de Montezume ont espéré d'y trouver un asile ; c'est par eux que je veux gagner la confiance du monarque dont ils vont implorer l'appui. Le jeune et vaillant Orozimbo est à leur tête ; sa sœur et l'amant de sa sœur sont au nombre de mes esclaves ; rien de plus vif et de plus

tendre que leur mutuelle amitié, et celui qui leur promettra de les réunir, en obtiendra tout aisément. Un vaisseau t'attend au rivage, avec cent Castillans des plus déterminés. Emmène avec toi mes captifs, Amazili et Télasco; emploie avec eux la douceur, les ménagemens, les caresses; aborde aux côtes du midi; envoie à la cour des Incas donner avis à Orozimbo que la liberté de sa sœur et de son ami dépend de toi et de lui-même; qu'ils l'attendent sur ton navire, et que la faveur des Incas, l'accès de leur pays, l'heureuse intelligence qu'il peut établir entre nous, est le prix que je lui demande pour la rançon des deux esclaves que tu es chargé de lui rendre. Tu sens bien de quelle importance est l'art de ménager cette négociation, et avec quel soin les ôtages doivent être gardés jusqu'à l'événement. Je m'en repose sur ta prudence, et dès demain tu peux partir. »

Il fit venir les deux amans. « Allez retrouver Orozimbo, leur dit-il, je vous rends à lui. Votre rançon est dans ses mains. »

La surprise d'Amazili et de Télasco fut extrême : elle tint leur ame un moment suspendue entre la joie que leur causait cette étrange révolution, et la frayeur que ce ne fût un piége. Ils tremblaient, ils se regardaient, ils levaient les yeux sur leur maître, cherchant à lire dans les siens. Amazili lui dit : « Souverain de nos destinées, que tu es cruel, si tu nous trompes ! Mais que ton

cœur est généreux, si c'est lui qui nous a parlé ! — Je ne vous trompe point, reprit le Castillan. Il n'appartient qu'à des lâches d'insulter à la faiblesse, et de se jouer du malheur; je sais respecter l'un et l'autre. Je plains le sort de cet empire, et je vous plains encore plus, vous de qui la fortune passée rend la chute plus accablante. Osez donc croire à mes promesses, que vous allez voir s'accomplir. — Ah ! lui dit Télasco, je t'ai vu porter la flamme dans le palais de mes pères; j'ai vu tes mains rougies du sang de mes amis; enfin tu m'as chargé de chaînes, et c'est le comble de l'opprobre : mais quelques maux que tu m'aies faits, ils seront oubliés; je te pardonne tout; et ce qu'on ne croira jamais, je te chéris et te révère. Vois à quel point tu m'attendris. Moi, qui jamais ne t'ai demandé que la mort, je tombe à tes pieds, je les baise, je les arrose de mes pleurs. »

Alvarado les embrassa avec une apparence de sensibilité. « Si vous êtes reconnaissans de mes bienfaits, leur dit-il, le seul prix que j'ose en attendre, c'est que vous m'en soyiez témoins auprès du vaillant Orozimbo. Dites lui que si je sais vaincre, je sais aussi mériter la victoire, et ménager mes ennemis, quand la paix les a désarmés. » Alors les deux captifs, emmenés au rivage, s'embarquèrent sur le vaisseau qui leva l'ancre au point du jour.

La course fut assez paisible (1) jusque vers les îles Galapes ; mais là on sentit s'élever, entre l'orient et le nord, un vent rapide auquel il fallut obéir, et se voir pousser sur des mers qui n'avaient point encore vu de voiles. Dix fois le soleil fit son tour, sans que le vent fût apaisé. Il tombe enfin, et bientôt après un calme profond lui succède. Les ondes, violemment émues, se balancent long-temps encore après que le vent a cessé. Mais insensiblement leurs sillons s'aplanissent, et sur une mer immobile, le navire, comme enchaîné, cherche inutilement dans les airs un souffle qui l'ébranle, la voile cent fois déployée, retombe cent fois sur les mâts. L'onde, le ciel, un horizon vague, où la vue a beau s'enfoncer dans l'abîme de l'étendue, un vide profond et sans bornes, le silence et l'immensité, voilà ce que présente aux matelots ce triste et fatal hémisphère. Consternés et glacés d'effroi, ils demandent au ciel des orages et des tempêtes ; et le ciel, devenu d'airain comme la mer, ne leur offre de toutes parts qu'une affreuse sérénité. Les jours, les

---

(1) Dans un conte très-intéressant, intitulé *Ziméo*, imprimé à la suite du poème des saisons, se trouve une description assez semblable à celle-ci. Mais j'ai pris soin de constater que cette partie de mon ouvrage était écrite et connue de mes amis, avant que le conte de Ziméo fût fait. L'auteur l'a reconnu lui-même, et m'a permis de l'en prendre à témoin.

nuits s'écoulent dans ce repos funeste. Ce soleil dont l'éclat naissant ranime et réjouit la terre ; ces étoiles, dont les nochers aiment à voir briller les feux étincelans ; ce liquide cristal des eaux, qu'avec tant de plaisir nous contemplons du rivage, lorsqu'il réfléchit la lumière et répète l'azur des cieux, ne forment plus qu'un spectacle funeste ; et tout ce qui, dans la nature, annonce la paix et la joie, ne porte ici que l'épouvante, et ne présage que la mort.

Cependant les vivres s'épuisent. On les réduit, on les dispense d'une main avare et sévère. La nature, qui voit tarir les sources de la vie, en devient plus avide ; et plus les secours diminuent, plus on sent croître les besoins. A la disette enfin succède la famine, fléau terrible sur la terre, mais plus terrible mille fois sur le vaste abîme des eaux : car au moins sur la terre quelque lueur d'espérance peut abuser la douleur et soutenir le courage ; mais au milieu d'une mer immense, écarté, solitaire, et environné du néant, l'homme, dans l'abandon de toute la nature, n'a pas même l'illusion pour le sauver du désespoir : il voit comme un abîme l'espace épouvantable qui l'éloigne de tout secours ; sa pensée et ses vœux s'y perdent ; la voix même de l'espérance ne peut arriver jusqu'à lui.

Les premiers accès de la faim se font sentir sur le vaisseau : quelle alternative de douleur et de rage, où l'on voyait des malheu-

reux, étendus sur les bancs, lever les mains vers le ciel, avec des plaintes lamentables, ou courir éperdus et furieux de la proue à la poupe, et demander au moins que la mort vînt finir leurs maux. Gomès, pâle et défait, se montre au milieu de ces spectres, dont il partage les tourmens. Mais par un effort de courage, il fait violence à la nature. Il parle à ses soldats, les encourage, les apaise, et tâche de leur inspirer un reste d'espérance, que lui-même il n'a plus.

Son autorité, son exemple, le respect qu'il imprime, suspend un moment leur fureur. Mais bientôt elle se rallume comme le feu d'un incendie; et l'un de ces malheureux s'adressant au capitaine, lui parle en ces terribles mots.

« Nous avons égorgé, sans besoin, sans crime, ou du moins sans remords, des milliers de Mexicains: Dieu nous les avait livrés, disait-on, comme des victimes dont nous pouvions verser le sang. Un infidèle, une bête farouche, sont égaux devant lui; on nous l'a répété cent fois. Tu tiens en tes mains deux sauvages; tu vois l'extrémité où nous sommes réduits; la faim dévore nos entrailles. Livre-nous ces infortunés, qui n'ont plus, comme nous, que quelques momens à vivre, et auxquels ta religion t'ordonne de nous préférer. »

« Si cette ressource pouvait vous sauver, leur répondit Gomès, je n'hésiterais pas; je

céderais, en frémissant, à l'affreuse nécessité, mais ce n'est pas la peine d'outrager la nature, pour souffrir quelques jours de plus. Mes amis, ne nous flattons point : à moins d'un miracle évident, il faut périr. Dieu nous voit; l'heure approche; implorons le secours du ciel. » Cette réponse les consterna, et chacun s'éloignant dans un morne silence, alla s'abandonner au désespoir qui lui rongeait le cœur.

Dans un coin du vaisseau languissaient en silence Amazili et Télasco. Plus accoutumés à la souffrance, ils la supportaient sans se plaindre; seulement ils se regardaient d'un œil attendri et mourant, et ils se disaient l'un à l'autre : « Je ne verrai plus mon frère, je ne verrai plus mon ami. »

Les Castillans, d'un air sombre et farouche, errant sans cesse autour d'eux, les regardaient avec des yeux ardens, et suivaient impatiemment les progrès de leur défaillance. A l'approche des Castillans, à leurs regards avides, à leurs frémissemens, aux mouvemens de rage qu'ils retenaient à peine, Télasco qui croyait les voir, comme des tigres affamés, prêts à déchirer son amante, se tenait près d'elle avec l'inquiétude de la lionne qui garde ses lionceaux. Ses yeux étincelans étaient sans cesse ouverts sur eux, et les observaient sans relâche. Si quelquefois il se sentait forcé de céder au sommeil, il frémissait, il serrait dans ses bras sa tendre Amazili. « Je succombe,

lui disait-il ; mes yeux se ferment malgré moi ; je ne puis veiller à ta défense. Les cruels saisiront peut-être l'instant de mon sommeil, pour se saisir de leur proie. Tenons-nous embrassés, ma chère Amazili ; que du moins tes cris me réveillent. »

Gomès, qui lui-même observait les mouvemens des Espagnols, leur fit donner quelque soulagement, du peu de vivres qui restaient, et les contint pendant ce jour funeste. La nuit vint, et ne fut troublée que par des gémissemens. Tout était consterné, tout resta immobile.

Amazili, d'une main défaillante, pressant la main de Télasco : « Mon ami, si nous étions seuls, je te demanderais, dit-elle, de m'épargner une mort lente, de me tuer pour te nourrir, heureuse d'avoir pour tombeau le sein de mon amant, et d'ajouter mes jours aux tiens ! Mais ces brigands t'arracheraient mes membres palpitans ; et, à ton exemple, ils croiraient pouvoir te déchirer toi-même, et te dévorer après moi. C'est là ce qui me fait frémir. — O toi, lui répondit Télasco, ô toi qui me fais encore aimer la vie, et résister à tant de maux, que t'ai-je fait, pour désirer que je te survive un moment ? Si je croyais que ce fût un bien de prolonger les jours de ce qu'on aime, en lui sacrifiant les siens, crois-tu que j'eusse tant tardé à me percer le sein, à me couper les veines, et à t'abreuver de mon sang ? Il faut mourir en-

semble : c'est l'unique douceur que notre affreux destin nous laisse. Tu es la plus faible, et sans doute tu succomberas la première; alors, s'il m'en reste la force, je colerai mes lèvres sur tes lèvres glacées, et pour te sauver des outrages de ces barbares affamés, je te traînerai sur la poupe, je te serrerai dans mes bras, et nous tomberons dans les flots, où nous serons ensevelis. Cette pensée adoucit l ur peine; et l'abîme des eaux prêt à les engloutir, devint pour eux comme un port assuré.

Avec le jour, enfin se lève un vent frais, qui ramène l'espérance et la joie dans l'ame des Castillans. Quelle espérance, hélas ! Ce vent s'oppose encore à leur retour vers l'orient, et va les pousser plus avant sur un océan sans rivages. Mais il les tire de ce repos, plus horrible que tout le reste; et quelque route qu'il faille suivre, elle est pour eux comme une voie de délivrance et de salut.

On présente la voile à ce vent si désiré; il l'enfle; le vaisseau s'ébranle, et sur la surface ondoyante de cette mer, si long-temps immobile, il trace un vaste sillon. L'air ne retentit point de cris : la faiblesse des matelots ne leur permit que des soupirs et que des mouvemens de joie. On vogue, on fend la plaine humide, les yeux errans sur le lointain, pour découvrir, s'il est possible, quelque apparence de rivage. Enfin, de la cime du mât, le matelot croit apercevoir un point fixe vers l'ho-

rizon. Tous les yeux se dirigent vers ce point éminent, et qui leur paraît immobile. C'est une île : on l'ose espérer ; le pilote même l'assure. Les cœurs flétris s'épanouissent, les larmes de la joie commencent à couler ; et plus la distance s'abrège, plus la confiance s'accroît.

Tout occupé du soin de ranimer ses soldats défaillans, Gomès leur fait distribuer le peu de vivres qu'on réservait pour le soutien des matelots. « Amis, dit-il, avant la nuit nous aurons embrassé la terre, et nous oublierons tous nos maux. »

Ces secours furent inutiles au plus grand nombre des Espagnols. Les organes, trop affaiblis, avaient perdu leur activité. Les uns mouraient en dévorant leur pain dont ils étaient avides ; les autres, en frémissant de rage de ne pouvoir plus engloutir l'aliment qu'on leur présentait, et en maudissant la pitié qui les avait fait s'abstenir de la chair et du sang humain. Quelques-uns adoucis par la faiblesse et la souffrance, libres des passions, rendus à la nature, guéris de ce délire affreux où le fanatisme et l'orgueil les avait plongés, détestaient leurs erreurs, leurs préjugés barbares ; et devenus humains, voyaient enfin des hommes dans ces malheureux Indiens qu'ils avaient si cruellement et si lâchement tourmentés. Ceux-là, tendant les mains au ciel, imploraient sa miséricorde ; ceux-ci tournaient leurs yeux mourans vers les esclaves Mexi-

cains ; et les traits douloureux du repentir étaient empreints sur leur visage. L'un d'eux faisant un dernier effort, se traîne aux pieds de Télasco, et d'une voix entrecoupée par des sanglots de l'agonie : « pardonne-moi, mon frère, lui dit-il ; » et à ces mots il expira.

CHAPITRE XXIII.

Il aborde à l'île Christine.

CEPENDANT le rivage approche. On voit des forêts verdoyantes s'élever au-dessus des eaux : c'étaient les îles qui depuis sont devenues célèbres sous le nom de *Mendoce*. On aborde, et on voit sortir d'un canal qui sépare ces îles fortunées, une multitude de barques qui environnent le vaisseau. Ces barques sont remplies de sauvages, d'une gaieté et d'une beauté ravissante, presque nus, désarmés, et portant dans la main des rameaux verts, où flotte un voile blanc, en signe de paix et de bienveillance.

Le malheur avait amolli le cœur des Castillans, et brisé leur orgueil farouche. L'éloignement et l'abandon leur avaient appris à aimer les hommes ; car le sentiment du besoin est le premier lien de la société. Pour être humain, il faut s'être reconnu faible. Attendris de

l'accueil plein de bonté que leur font les sauvages, ils y répondent par les signes de la joie et de l'amitié. Les insulaires, sans défiance, s'élancent à l'envi de leurs barques sur le vaisseau; et voyant sur tous les visages la langueur et la défaillance, ils en paraissent attendris; leur empressement et leurs caresses expriment la compassion, et le désir de soulager leurs hôtes.

Le capitaine n'hésita point à se livrer à leur bonne foi. Un port formé par la nature servit d'asile à son vaisseau; et lui et les siens descendirent dans celle de ces îles (1) dont le bord leur parut le plus riche et le plus riant.

Les insulaires enchantés les conduisent dans leur village, au bas d'une colline, sur le bord d'un ruisseau, qui d'un rocher coule avec abondance, et serpente dans un vallon, dont la nature a fait le plus riant verger. Les cabanes de ce hameau sont revêtues de feuillages; l'industrie, éclairée par le besoin, y a réuni tous les agrémens de la simplicité. Le nœud fragile, qui, pendant la nuit, ferme l'entrée de ces cabanes, est le symbole heureux de la sécurité, compagne de la bonne foi. La lance, l'arc et le carquois, suspendus sous ces toits,

---

(1) On l'a nommée depuis l'île Christine. A neuf degrés de latitude méridionale. Cet épisode était long-temps avant la découverte de l'île Ataïti, d'après les anciennes relations des voyages faits dans la mer du Sud.

n'annoncent qu'un peuple chasseur : la guerre lui est inconnue.

D'abord les sauvages invitent leurs hôtes à se reposer ; et à l'instant, de jeunes filles, belles comme les nymphes, et comme elles à demi-nues, apportent dans des corbeilles les fruits que leurs mains ont cueillis. Il en est un (1) que la nature semble avoir destiné, comme un lait nourrissant, à ranimer l'homme affaibli par la vieillesse ou par la maladie. Ce fruit si délicat, si sain, sembla faire couler la vie dans les veines des Castillans. Un doux sommeil suivit ce repas salutaire ; et le peuple autour des cabanes se tint dans le silence, tandis que ses hôtes dormaient.

A leur réveil, ils virent ce bon peuple se rassemblant le soir sous des palmiers plantés au milieu du hameau, les inviter à son repas. Des légumes, d'excellens fruits, une racine savoureuse dont ils font un pain nourrissant, des tourterelles, des palombes, les hôtes des bois et des eaux, et que la flèche a blessés, qu'a séduit l'hameçon ; une eau pure, quelques liqueurs qu'ils savent exprimer des fruits, et dont ils font un mélange : tels sont les mets et les breuvages dont ce peuple heureux se nourrit.

Tandis que le repos, l'abondance, la salubrité du climat réparaient les forces des Cas-

(1) Les voyageurs l'appellent *blanc-manger*.

tillans, Gomès observait à loisir les mœurs, ou plutôt le naturel des insulaires ; car ils ne connaissaient de lois que celles de l'instinct. L'affluence de tous les biens, la facilité d'en jouir, ne laissait jamais au désir le temps de s'irriter dans leurs ames. S'envier, se haïr entre eux, vouloir se nuire l'un à l'autre, aurait passé pour un délire. Le méchant parmi eux était un insensé, et le coupable un furieux. De tous les maux dont se plaint l'humanité dépravée, le seul qui fût connu de ce peuple, était la douleur. La mort même n'en était pas un ; ils l'appelaient *le long sommeil.*

L'égalité, l'aisance, l'impossibilité d'être envieux, jaloux, avare, de concevoir rien au delà de sa félicité présente, devaient rendre ce peuple facile à gouverner. Les vieillards, réunis, formaient le conseil de la république ; et comme l'âge distinguait seul les rangs entre les citoyens, et que le droit de gouverner était donné à la vieillesse, il ne pouvait être envié.

L'amour seul aurait pu troubler l'harmonie et l'intelligence d'une société si douce, mais paisible lui-même, il y était soumis à l'empire de la beauté. Le sexe fait pour dominer par l'ascendant du plaisir, avait l'heureux pouvoir de varier, de multiplier ses conquêtes, sans captiver l'amant favorisé, sans jamais s'engager soi-même. La laideur, parmi eux, était un prodige ; et la beauté, ce don partout si rare, l'était si peu dans ce climat, que

le changement n'avait rien d'humiliant ni de cruel : sûr de trouver à chaque instant un cœur sensible et mille attraits, l'amant délaissé n'avait pas le temps de s'affliger de sa disgrace, et d'être jaloux du bonheur de celui qu'on lui préférait. Le nœud qui liait deux époux était solide ou fragile à leur gré. Le goût, le désir le formait, le caprice pouvait le rompre ; sans rougir on cessait d'aimer, sans se plaindre on cessait de plaire ; dans les cœurs la haine cruelle ne succédait point à l'amour ; tous les amans étaient rivaux ; tous les rivaux étaient amis ; et chacune de leur compagne voyait en eux, sans nul ombrage, autant d'heureux qu'elle avait faits, ou qu'elle ferait à son tour. Ainsi, la qualité de mère était la seule qui fût personnelle et distincte : l'amour paternel embrassait toute la race naissante ; et par là les liens du sang, moins étroits et plus étendus, ne faisaient de ce peuple entier qu'une seule et même famille.

Les Espagnols ne cessaient d'admirer des mœurs si nouvelles pour eux. La nuit, ce peuple hospitalier, leur cédant ses cabanes, n'en avait réservé que quelques-unes pour les vieillards, pour les enfans et pour les mères. La jeunesse, au bord du ruisseau qui serpentait dans la prairie, n'eut pour lit que l'émail des fleurs, pour asile que le feuillage du platane et du peuplier. On les vit, dans leurs danses, se choisir deux à deux, s'enchaîner de fleurs l'un l'autre ; et quand le jour cessa

de luire, quand l'astre de la nuit, au milieu des étoiles, fit briller son arc argenté, cette foule d'amans, répandue sur un beau tapis de verdure, ne fit que passer doucement de la joie à l'amour, et des plaisirs au sommeil.

Le lendemain ce fut un nouveau choix, qui, dès le jour suivant, fit place à des amours nouvelles. La marque d'amour la plus tendre qu'une jeune insulaire pût donner à son amant, était d'engager ses compagnes à le choisir à leur tour. Il eût été humiliant pour elle de le posséder seule; et plus, en vantant son bonheur, elles lui procurait de nouvelles conquêtes, plus il était enchanté d'elle, et lui revenait glorieux.

Quelle espèce de culte pouvait avoir ce peuple? On désirait de s'en instruire; on crut enfin le démêler. On vit dans une enceinte que l'on prit pour un temple, quelques statues révérées. Gomès voulut savoir quelle idée ces insulaires y attachaient. Le vieillard qu'il interrogeait lui répondit: « Tu vois nos cabanes; voilà l'image de celui qui nous apprit à les élever. Tu vois cet arc et ce carquois; voilà l'inventeur de ces armes. Tu nous a vu tirer du feu du froissement du bois et du choc des cailloux; voilà celui qui le premier découvrit à nos pères ce secret merveilleux. Regarde ces tissus d'écorce, dont nous sommes à demi-vêtus; l'art de les travailler nous est venu de celui-ci. Celui-là nous apprit à nouer les filets où les oiseaux et les poissons s'engagent. Près

de lui se présentent l'industrieux mortel qui nous a montré l'art de creuser les canots et de fendre l'onde à la rame. Cet autre imagina de transplanter les arbres, et il forma ce beau portique dont le hameau est ombragé. Enfin tous se sont signalés par quelque bienfait rare, et nous honorons les images qui nous représentent leurs traits. »

CHAPITRE XXIV.

Séjour des Espagnols et des deux Mexicains dans cette île.

Des malheureux, à peine échappés aux dangers les plus effroyables, ayant trouvé dans cette île enchantée le repos, l'abondance, l'égalité, la paix, devaient être peu disposés à la quitter pour traverser les mers, où les mêmes horreurs les attendaient peut-être encore. Un nouveau charme vint s'offrir, et acheva de les captiver.

On les invita aux danses nuptiales, à ces danses qui, sur le soir, rassemblaient dans la prairie les jeunes amans du hameau, et dans lesquelles un nouveau choix variait tous les jours les nœuds et les charmes de l'hyménée. Gomès s'opposa vainement aux instances des Indiens : il vit qu'il les affligerait, et qu'il révolterait sa flotte, s'il obligeait les siens à ré-

sister aux plaisirs qui les appelaient. Tout ce qu'il put lui-même, fut de se refuser à cet attrait si dangereux, et de ne pas donner l'exemple.

Amazili et Télasco, depuis leur séjour dans cette île, rappelés à la vie, chéris des Indiens, parmi les Espagnols, ne respiraient que pour s'aimer. Ils ne se quittaient pas; ils jouissaient ensemble des douceurs de ce beau climat, des délices de leur asile : il ne manquait à leur bonheur que de posséder Orozimbo. Ils furent aussi conviés aux danses de la prairie. Jamais Amazili ne voulut consentir à s'y mêler. « S'il n'y avait que des sauvages, dit-elle à Télasco, je n'hésiterais pas. Ils laissent à leurs femmes la liberté du choix; et tu serais bien sûr du mien. Si une plus belle que moi te choisissait aussi, je serais préférée, je le crois; et s'il arrivait qu'elle fût plus belle à tes yeux, je reviendrais pleurer dans la cabane, et je dirais : Il est heureux avec une autre que moi. Mais non, cela n'est pas possible; et ce n'est pas la crainte de te voir infidèle qui m'inquiète et me retient; c'est l'orgueil jaloux de nos maîtres, que je ne veux pas irriter. Quelqu'un d'eux prétendrait peut-être au choix de ton amante; ils sont fiers, violens : ils seraient offensés de voir préférer leur esclave. Ah! leur esclave sera toujours le maître absolu de mon cœur. Fais donc entendre aux insulaires que notre choix est fait, que nous sommes heureux d'être uniquement l'un

à l'autre ; ou si quelqu'une de ces beautés te touche plus que moi, va te montrer au milieu d'elles : tous leurs vœux se réuniront ; tu n'auras qu'à choisir ; et moi je te serai fidelle, et, en pleurant, je dirai au sommeil de me laisser songer à toi. » Cette seule pensée faisait couler ses larmes. Le cacique les essuya par mille baisers consolans. « Qui, moi, dit-il, que je respire, que mon cœur palpite un instant pour une autre qu'Amazili ! Ne le crains pas ; ce serait une injure. J'ai voulu, je l'avoue, assister à ces danses, pour me voir préférer par toi ; car tu sais que j'aime la gloire, et il est doux d'être envié. Mais, puisque tu crains d'exciter la jalousie des Castillans, je cède à tes raisons. Soyons fidèlement unis ; et laissons à ces malheureux, qui ne connaissent point l'amour, les vains plaisirs de l'inconstance. » On fut surpris de leur refus ; mais on n'en fut point offensé.

L'enchantement des Espagnols, dans cette fête voluptueuse, se conçoit mieux qu'on ne peut l'exprimer. Environnés d'une foule de jeunes femmes, belles de leurs simples attraits, sans parures et presque sans voile, faites par les mains de l'amour, douées des grâces de la nature, vives, légères, animées par le feu de la joie et l'attrait du plaisir, souriant à leurs hôtes, et leur tendant la main avec des regards enflammés, ils étaient comme nous dans l'ivresse, et leur ravissement ressemblait au délire du plus délicieux sommeil.

Les Indiennes, dans leurs danses, semblaient toutes se disputer la conquête des Castillans, ainsi l'exigeait le devoir de l'hospitalité. Ils firent donc un choix eux-mêmes; mais, le jour suivant, la beauté reprit ses droits, et choisit à son tour. Alors, ce caprice bizarre que notre orgueil a engendré, et que nous appelons l'amour, cette passion triste, inquiète et jalouse, commence à verser ses poisons dans l'ame des Castillans. Ils prétendent détruire la liberté du choix, en usurper les droits eux-mêmes. Ils menacent les insulaires; ils intimident leurs compagnes; ils effarouchent les plaisirs.

Gomès reçut, à son réveil, les justes plaintes des Indiens. « Tu nous as amené, lui dirent-ils, des bêtes féroces, et non pas des hommes. Nous les rappelons à la vie; nous partageons avec eux les dons que nous fait la nature; nous les invitons à nos jeux, à nos festins, à nos plaisirs; et les voilà qui nous menacent et nous glacent de frayeur. Ils veulent, entre nos compagnes, choisir, et se voir préférés. Qu'il sachent que le premier droit de la beauté c'est d'être libre. Nos femmes sont toutes charmantes; et c'est leur faire injure que de vouloir gêner leur choix. Si tes compagnons veulent vivre en bonne intelligence avec nous, qu'ils tâchent de te ressembler; qu'ils soient bienfaisans et paisibles. S'ils sont méchans, remmène-les. »

Gomès sentit tout le danger de la licence

qu'il avait donnée, et vit les suites qu'elle aurait, s'il tardait à les prévenir. Mais l'ivresse, l'égarement où les esprits étaient plongés, rendit ses efforts inutiles. Au mépris de la discipline, le désordre allait en croissant. Les soldats se disaient entr'eux, que leur retour était impossible vers le rivage américain; que le vent d'Orient, qui régnait sur ces mers, s'opposerait à leur passage; que, par un miracle visible, le ciel les avait conduits dans un asile fortuné, où l'on vivait exempt de fatigue et de soins, et au milieu de l'abondance; que, résolus de s'y fixer, ils n'avaient plus d'autre patrie, et ne connaissaient plus de chef auquel ils dussent obéir. C'en était fait, si les insulaires, révoltés de l'ingratitude et de l'orgueil des Castillans, n'avaient pris eux-mêmes la résolution et le moyen de s'en délivrer.

Une nuit, forcés de céder à l'arrogance impérieuse de leurs hôtes, et les laissant s'abandonner aux charmes des plaisirs, aux douceurs du sommeil, ils se saisirent de leurs armes, et les jetèrent dans la mer.

Gomès, instruit de ce désastre, assembla les siens, et leur dit: « Nos armes nous sont enlevées. Ce peuple se venge: il s'est lassé de vos mépris. Plus adroit que nous, plus agile, il serait aussi courageux. Mieux que nous il ferait usage de la flèche et du javelot. Il connaît les retranchemens de ses bois et de ses montagnes; et des îles voisines, les peuples ses amis l'aideront à nous accabler. Laissez-moi

moi donc vous ménager une retraite assurée ; et, en attendant, évitez tout ce qui peut troubler la paix. »

A ce discours, les Castillans furent interdits et troublés. Les plus intrépides pâlirent, les plus impétueux se sentirent glacés. Alors un vieillard se présente, et parle ainsi aux Castillans : « Il y eut, du temps de nos pères, un méchant parmi eux ; il voulait dominer ; il voulait que tout lui cédât, que tout ne fût fait que pour lui. Nos pères le saisirent, quoiqu'il fût fort et vigoureux ; ils lui lièrent les pieds et les mains avec la branche du saule, et le jetèrent dans la mer. Nous n'y avons jeté que vos armes. Eloignez-vous, et nous laissez en paix. Nous voulons être heureux et libres. Vous avez cette plaine immense de l'Océan à traverser ; nous vous donnerons, pour le voyage, du bois, de l'eau, des vivres ; mais ne différez pas. Pour vous, dit-il aux deux Mexicains, vous avez le choix de rester avec nous, ou de partir avec eux : car tout ce qui respire l'air que nous respirons, devient libre comme nous-mêmes. Ici la force n'est employée qu'à protéger la liberté. »

Les Castillans, indignés de s'entendre faire la loi, se plaignirent, et accusèrent les Indiens de trahison. « Nous ne vous avons point trahis, reprit le vieillard Indien. Vos armes vous donnaient sur nous trop d'avantage ; et vous en avez abusé. Nous vous avons réduits, comme il est juste, à l'égalité naturelle. A pré-

sent, voulez-vous la paix ? Nous l'aimons ; et vous partirez de ces bords, sans avoir reçu de nous la plus légère offense. Voulez-vous la guerre ? Nous la détestons ; mais la liberté nous est plus chère que la vie. Vous aurez le choix du combat. Nous partagerons avec vous nos flèches et nos javelots ; et nous nous détruirons, jusqu'à ce qu'il ne reste aucun de vous pour nous faire injure, ou aucun de nous pour la souffrir. »

Ce courage vulgaire, qui n'est dans l'homme qu'un sentiment de supériorité, abandonna les Castillans. Ils se repentirent d'avoir aliéné un peuple si brave et si juste ; et ils supplièrent Gomès de les réconcilier ensemble. Gomès n'eut garde d'engager les Indiens à se laisser fléchir ; et dès-lors toute liaison fut rompue entre les deux peuples. Mais les devoirs de l'hospitalité n'en étaient pas moins observés. La même abondance régnait dans les cabanes des Castillans ; et leur navire fut pourvu de tout ce qu'exigeait la longueur du voyage.

Amazili et Télasco n'eurent pas long-temps à se consulter. « Renoncerons-nous à revoir ton frère et mon ami, dit Télasco à son amante ? Non, dit-elle ; je ne puis vivre sur des bords où je serais sûre de ne le revoir jamais. Gomès nous donne l'espérance de nous rejoindre à lui ; partons. »

Rien de plus rare sur ces mers, que de voir les vents de l'aurore céder à celui du cou-

chant (1). Gomès fut long-temps à l'attendre ; et lorsqu'il le vit s'élever, il en rendit grâces au ciel, comme d'un prodige opéré pour favoriser son retour. Il assemble les siens: « Compagnons, leur dit-il, n'attendons pas que l'on nous chasse. Le vent nous seconde ; partons, et partons sans regret : cette terre inconnue n'eût été pour nous qu'un tombeau. Vivre sans gloire, ce n'est pas vivre. Être oublié, c'est être enseveli. Allons chercher des travaux qui laissent de nous quelque trace. L'influence de l'homme sur le destin du monde, est la seule existence honorable pour lui, la seule au moins digne de nous. »

L'homme se fait par habitude un cercle de témoins, dont la voix est pour lui l'organe de la renommée. Il existe dans leur pensée ; il vit de leur opinion. Rompre à jamais, entr'eux et lui, ce commerce qui l'agrandit, qui le répand hors de lui-même, c'est l'environner d'un abîme, c'est le plonger dans une nuit profonde. Aussi ces mots que prononça Gomès, frappèrent-ils les Castillans d'un trait foudroyant de lumière ; et ils ne purent, sans frayeur, se voir, pour le reste du monde, au rang des morts, dont le nom même et la mémoire avaient péri.

Ce moment était favorable ; et Gomès le saisit pour précipiter son départ. On le suit,

(1) Cela n'arrive qu'au decours de la lune.

on s'embarque, on dégage les ancres, on livre les voiles au vent. Les Indiens, tristement rassemblés sur le rivage, en voyant le vaisseau s'éloigner, disaient, en soupirant : « Que vont-ils devenir ? Ils étaient si bien parmi nous ! Pourquoi ne pas y vivre en paix ? Ils nous appelaient leurs amis, et nous ne demandions qu'à l'être. Mais non : ils sont méchans ; qu'ils partent. Ils nous auraient rendu méchans. »

Les Castillans, de leur côté, regrettaient cette île charmante. Tous les yeux y étaient attachés ; tous les cœurs gémissaient de la voir s'éloigner. Enfin elle échappe à leur vue ; et les soucis d'un long et pénible voyage viennent se mêler aux regrets d'avoir quitté ce beau séjour.

CHAPITRE XXV.

Le vaisseau retourne vers le Pérou. Il fait naufrage à la vue du port de Tumbès. Les deux Mexicains se sauvent à la nage et retrouvent Orozimbo.

Bientôt l'inconstance des vents se fit sentir, et tint la flotte dans de continuelles alarmes ; mais ils ne firent que décliner alternativement vers l'un ou l'autre pôle ; et l'art du pilote ne s'exerça qu'à diriger sa course vers l'aurore, sans s'écarter de l'équateur.

Le trajet fut long, mais tranquille, jusqu'à la vue du Pérou. Le naufrage les attendait au port ; et le ciel voulut qu'Orozimbo fût témoin du désastre qui vengeait sa patrie sur ces malheureux Castillans.

Alonzo, dans l'attente du retour de Pizarre, avait pressé l'Inca, roi de Quito, de se mettre en défense. « Il n'est pas besoin, disait-il, d'élever des remparts solides ; des murs de sable et de gazon suffisent pour rebuter les Castillans. De tous les dangers de la guerre ils ne craignent que les lenteurs. C'est à Tumbès qu'ils vont descendre ; c'est ce port qu'il faut protéger. »

Ce plan de défense approuvé, Alonzo se charge lui-même d'aller présider aux travaux. Orozimbo voulut le suivre, et par les champs de Tumibamba, ils se rendirent à Tumbès. Le retour du jeune Espagnol chez ce peuple, son premier hôte, fut célébré par des transports de reconnaissance et d'amour. « Eh quoi ! lui dit le bon cacique, tu ne m'as donc pas oublié ? Tu as bien raison ! Mon peuple et moi, nous n'avons cessé de parler du généreux et cher Alonzo. Ils m'ont demandé que le jour où tu vins parmi nous, fût célébré, tous les ans, comme une fête. Tu crois bien que j'y ai consenti. C'en est une de te revoir ; et les larmes de joie que tu nous vois répandre, en sont de fidèles témoins. »

Les travaux qu'Alonzo dirige commencent dès le jour suivant, et sont poussés avec

ardeur. Ils s'avançaient ; le fort qui dominait la plaine, et qui menaçait le rivage, excitait l'admiration des Indiens qui l'avaient élevé. Un soir, qu'avec Orozimbo et le cacique de Tumbès, Alonzo parcourait l'enceinte du fort, et s'entretenait avec eux de cette fureur de conquête qui avait saisi les Espagnols, et qui dépeuplait leur pays pour dévaster un nouveau monde, il aperçut de loin le vaisseau de Gomès, qui s'avançait à voiles déployées. Il regarde ; et ne doutant pas que ce ne fût le vaiseau de Pizarre : « Les voilà, les voilà, dit-il. Quelle diligence incroyable a si fort pressé leur retour ? Le ciel les seconde ; les vents semblent leur obéir. » Comme il disait ces mots, tout-à-coup, au milieu d'une sérénité perfide, un tourbillon de vent s'élève sur la mer. Les flots, qu'il roule sur eux-mêmes, s'enflent en écumant, et semblent bouillonner. Dans le même instant, un nuage, roulé comme les flots, s'abaisse, s'étend, s'arrondit, se prolonge en colonne ; et cette colonne fluide, dont la base touche à la mer, forme une pompe, où l'onde émue, cédant au poids de l'air qui la presse à l'entour, monte jusqu'au nuage, et va lui servir d'aliment.

Molina reconnut ce prodige si redouté des matelots, qui lui ont donné le nom de *trombe ;* et à la vue du danger qui menaçait les Castillans, il oublia leurs crimes, les maux qu'ils avaient faits, les maux qu'ils allaient faire encore ; il se souvint seulement que leur patrie

était la sienne ; et son cœur fut saisi de crainte et de compassion.

Gomès eut beau se hâter de faire ployer les voiles, pour ne pas donner prise au tourbillon rapide qui enveloppait son vaisseau, le vent le saisit, l'entraîna jusque sous la colonne d'eau, qui, rompue par les antennes, tomba comme un déluge sur le navire, et l'engloutit.

« Le ciel est juste, s'écria Orozimbo. Ainsi périssent tous les brigands qui ont ravagé mon pays. — Cacique, lui dit Molina, réservez votre haine et vos malédictions pour les heureux coupables. Le malheur a le droit sacré de purifier ses victimes ; et celui que le ciel punit, devient comme innocent pour nous. » Orozimbo rougit de la joie inhumaine qu'il venait de faire éclater. « Pardon, dit-il : J'ai tant souffert ! j'ai tant vu souffrir ma patrie ! »

Le calme renaît. La colonne et le navire ont disparu. Mais, peu d'instans après on aperçut de loin deux malheureux échappés du naufrage, qui nageaient à l'aide d'un banc, dont ils s'étaient saisis. « Ah ! s'écrie Orozimbo, ils respirent encore : il faut les secourir. Cacique, hâtez-vous ; détachez des canots, pour les sauver, s'il est possible. Je vais au-devant d'eux. » Il dit, et soudain se jette à la nage. Un canot le suivit de près, et le joignit avant qu'il eût atteint le bois flottant au gré de l'onde, que ces malheureux embrassaient.

Ces malheureux étaient sa sœur et son ami, qui, prévoyant la chute de la trombe, s'étaient

élancés dans les eaux, plus hardis que les Castillans, et plus exercés à la nage. « On vient à nous, courage, ma chère Amazili, disait Télasco : soutiens-toi ; nous touchons au salut. — Ah ! je succombe, disait-elle, ma faiblesse est extrême, mes défaillantes mains vont abandonner leur appui. Si l'on tarde un moment encore, c'en est fait, tu ne me verras plus. » Cependant leur libérateur, monté sur le canot, fait redoubler l'effort des rames. Il arrive, il se penche, il tend les bras : « Venez, dit-il, ô qui que vous soyez, vous êtes nos amis, puisque vous êtes malheureux. » Le péril, le trouble, l'effroi, l'image de la mort présente, empêcha de le reconnaître. Amazili saisit la main qu'il lui tendait. Il la prend dans ses bras, l'enlève et reconnaît sa sœur, une sœur adorée. Il jette un cri. « Ciel ! est-ce toi ! ma sœur ! ma chère Amazili ! — Ah ! laisse-moi, dit-elle d'une voix expirante, et sauve Télasco. » A ce nom, Orozimbo la laissant étendue au milieu des rameurs, s'élance dans les flots, où son ami surnage encore ; il le saisit par les cheveux, dans le moment qu'il enfonçait, regagne la barque, y remonte, et y enlève son ami.

Télasco, qui l'a reconnu, succombe à sa joie ; il l'embrasse, et sentant ses genoux ployer, il tombe auprès d'Amazili. Orozimbo, qui croit les voir expirer l'un et l'autre, les appelle à grands cris. Télasco revient le premier d'un long évanouissement, mais c'est

pour partager la crainte et la douleur de son ami. Livide, glacée, étendue entre son frère et son amant, Amazili respire à peine, Orozimbo sur ses genoux soutient sa tête languissante, dont les yeux sont fermés encore; et sur ce visage, où se peint la pâleur de la mort, il verse un déluge de larmes. Télasco cherche inutilement, à travers sa paupière, quelques étincelles de vie. « Tu respires, lui disait-il, mais tu as perdu le sentiment. Tu n'entends plus ma voix! Ton ame va-t-elle s'éteindre, et ton cœur se glacer? Après tant de périls, après t'avoir sauvée, ô moitié de mon ame! la mort, la mort cruelle te saisit dans nos bras! O mon cher Orozimbo, le jour qui nous rassemble sera-t-il le plus malheureux de tes jours et des miens! N'as-tu revu ta sœur que pour l'ensevelir? N'as-tu embrassé ton ami, ne l'as-tu retiré des flots que pour le voir, désespéré, s'y précipiter pour jamais? »

Cependant le canot avait abordé au rivage; et le cacique et Molina ne savaient que penser de cet événement. « Ah! vous voyez le plus heureux des hommes, si je puis ranimer cette femme expirante, leur dit Orozimbo: c'est ma sœur; voilà cet ami dont je vous ai tant de fois parlé. Le ciel réunit dans mes bras ce que j'ai de plus cher au monde. Ah! s'il est possible, aidez-moi à rendre la vie à ma sœur. »

Lorsqu'Amazili, ranimée, ouvrit les yeux à la lumière, elle crut, au sortir d'un pénible sommeil, être abusée par un songe. Elle

regarde autour d'elle ; elle n'ose en croire ses yeux. « Quoi ! dit-elle, est-ce vous ? mon frère ! mon ami ! Parlez, rassurez-moi. — Oui, tu revois Télasco. — Tous mes sens sont troublés ; mon ame est égarée ; je ne sais encore où je suis ! Télasco ! j'étais avec toi, et nous allions périr ensemble. Mais mon frère ! — Il est dans tes bras. Notre bonheur est un prodige. — Hélas ! je suis trop faible pour l'excès de ma joie. Viens, Télasco, retiens mon ame sur mes lèvres. Je sens qu'elle va s'échapper. » Elle achève à peine ces mots ; et sans un déluge de larmes qui soulagea son cœur, elle allait expirer. Télasco recueillit ces larmes. « Rends le calme à tes sens, respire, ô mon unique bien, lui disait-il ; vis, pour aimer, pour rendre heureux un frère, un époux qui t'adorent. — Mon ami ! mon frère ! c'est vous ! redisait-elle mille fois en leur tendant les mains : je retrouve tout ce que j'aime ! Dites-moi sur quels bords, et quel prodige nous rassemble. Sommes-nous chez un peuple ami ? « — Vraiment ami, lui dit Alonzo ; et je vous réponds de son zèle. Voilà son roi qui nous est dévoué ; et plus loin, par-delà ces hautes montagnes, règne un monarque plus puissant, qui nous comble de ses bienfaits. »

La joie et le ravissement de ces trois Mexicains ne peut se concevoir. Ils ne se lassaient point d'entendre mutuellement leurs aventures;

et le souvenir retracé des dangers qu'ils avaient courus, les faisait frémir tour-à-tour.

Cependant le rempart s'élève, Alonzo le voit achever. Il instruit, il exerce le cacique et son peuple à la défense de leurs murs ; et après avoir tout prévu, tout disposé pour leur défense, il retourne auprès de l'Inca, suivi de ses trois Mexicains.

Ataliba reçut avec tant de bonté la sœur et l'Ami d'Orozimbo, qu'en se voyant dans son palais, ils croyaient être au sein de leur patrie, dans la cour des rois leurs aïeux.

Mais ce monarque généreux était loin de jouir lui-même du repos qu'il leur procurait. Une profonde mélancolie s'est emparée de son ame. Puissant, aimé, révéré de son peuple, il fait des heureux, et il ne l'est point. La fortune, envieuse de ses propres dons, a mêlé l'amertume des chagrins domestiques aux douceurs apparentes de la prospérité.

Fin du premier volume.